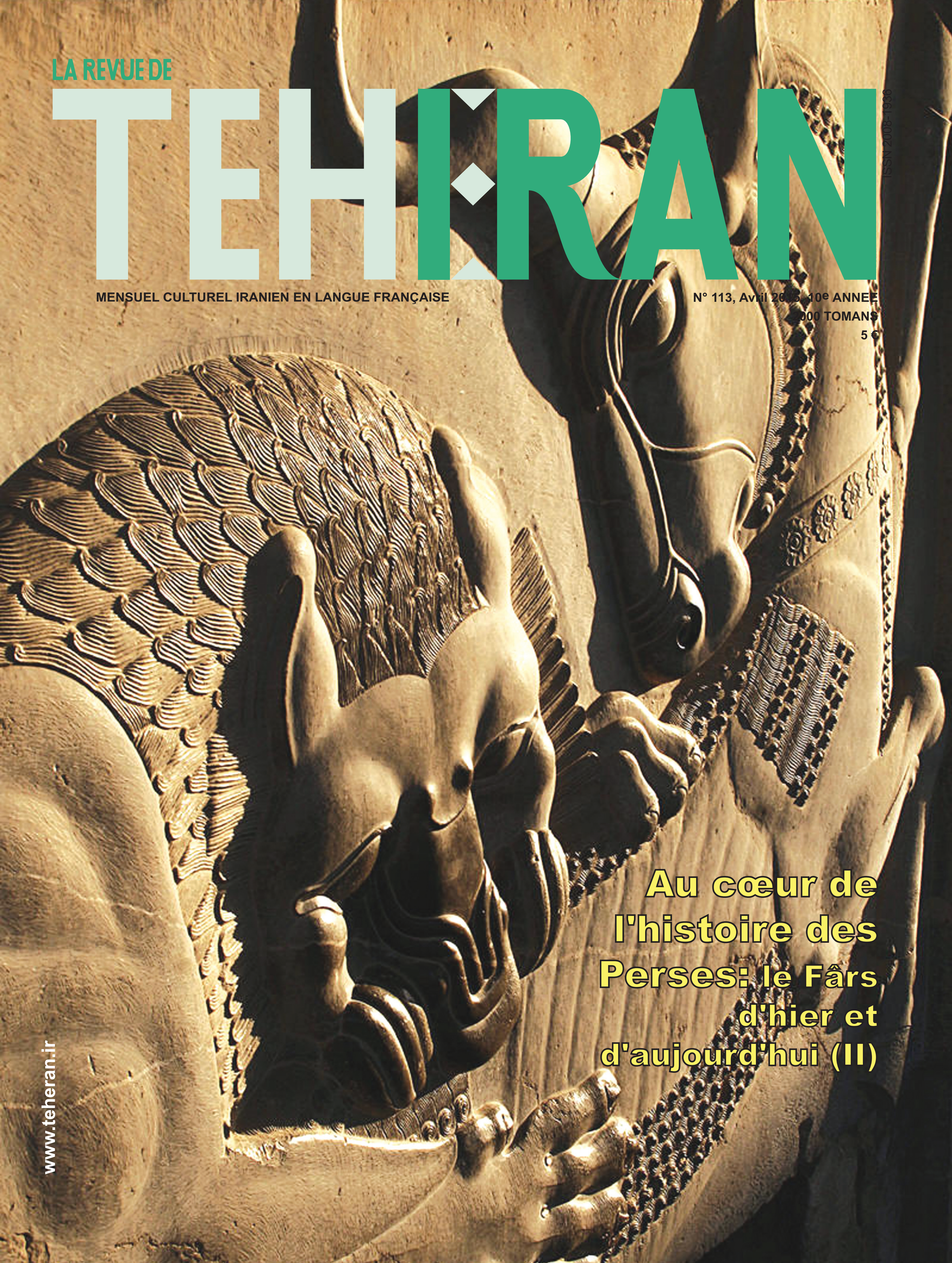
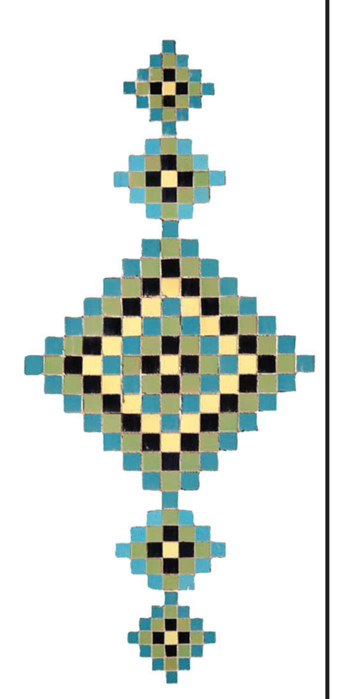

LA REVUE DE
TEHRAN
ISSN 2008-1936
MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE
N° 113, Avril 2015, 10e ANNEE
2000 TOMANS
5 €
Au cœur de
l'histoire des
Perses: le Fârs
d'hier et
d'aujourd'hui (II)
www.teheran.ir



La Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Direction
Mohammad-Javad Mohammadi

Rédaction en chef
Amélie Neuve-Eglise (Razavi-Far)

Secrétariat de rédaction
Arefeh Hedjazi
Babak Ershadi

Rédaction
Rouhollah Hosseini
Esfandiar Esfandi
Afsaneh Pourmazaheri
Jean-Pierre Brigaudiot
Majid Yousefi Behzadi
Gilles Lanneau
Khadidjeh Nâderi Beni
Zeinab Golestâni
Mahnaz Rezaï
Djamileh Zia
Shekufeh Owlia
Hoda Sadough
Alice Bombardier

Graphisme et mise en page
Monireh Borhani

Correspondants en France
Mireille Ferreira
Élodie Bernard

Correction
Béatrice Tréhard

Site Internet
Milâd Shokrkhâh
Mohammad-Amin Youssefi
Mojdeh Borhani

Adresse:
Presses Ettelaat,
Av. Naft-e Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran, Iran
Code Postal:1549953111
Tél: +98 21 29993615
Fax: +98 21 22223404
E-mail: **mail@teheran.ir**

Imprimé par Iran-Tchap

Combat du lion et du taureau, Persépolis. Cette représentation est dotée d'une riche symbolique; selon l'une d'elle, le taureau représente la lune tandis que le lion figure le soleil. La victoire du soleil sur la lune, ainsi que du jour sur la nuit, annonce l'arrivée du printemps, qui coïncide avec le nouvel an (*norouz*) en Iran.

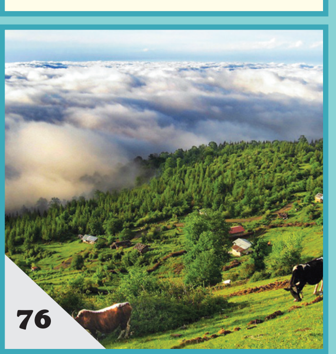


www.teheran.ir



LA REVUE DE
TEHERAN
Premier mensuel iranien
en langue française
N° 113 - Farvardin 1394
Avril 2015
Dixième année
Prix 2000 Tomans
5 €





Sommaire

CAHIER DU MOIS

CULTURE

LECTURE

PATRIMOINE

Persépolis, la cité rituelle de l'Empire achéménide

Shahâb Vahdati



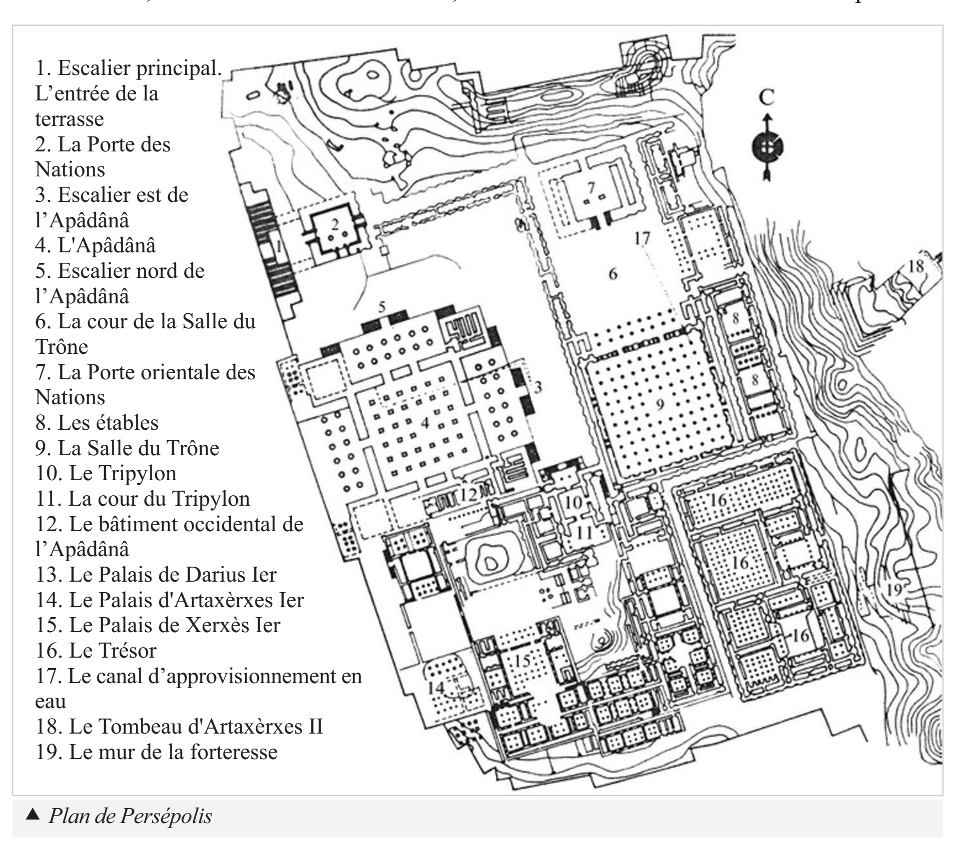
▲ *Persépolis vue d'oiseau, par Charles Chipiez - 1884*

Le complexe palatin de Persépolis est l'un des plus célèbres de l'Antiquité. Depuis de nombreuses années, il a été l'objet de fouilles archéologiques et malgré de nombreuses études approfondies, le site conserve encore un grand nombre de mystères et d'énigmes. Il y a plus de deux mille ans, Persépolis était la capitale sacrée et rituelle de l'empire achéménide, l'une des plus anciennes puissances du monde. Symbole de la grandeur et la splendeur de l'Empire, Persépolis est également devenu celui de sa chute. Il témoigne également d'un tournant dans l'histoire de la guerre entre l'Occident et l'Orient, tournant attesté et vécu pendant les campagnes militaires d'Alexandre III de Macédoine (dit Alexandre le Grand). De nos jours, Persépolis contient la valeur spirituelle d'un sanctuaire zoroastrien. Au fil des siècles, les Iraniens ont inventé des légendes autour de son mystère, pour finir par le nommer *takht-e-Djamshid* qui signifie "le Trône de Djamshid", souverain mythique de l'Iran. Il est intéressant de savoir que les premiers explorateurs européens de Persépolis ont découvert dans ses bas-reliefs des éléments du christianisme primitif, et ce n'est pas surprenant quand on constate que le zoroastrisme est l'une des racines de l'arbre de la religion chrétienne.

Le complexe de Persépolis a été construit entre 520 et 450 av. J.-C., pendant les règnes de trois générations de rois achéménides. Sa construction a débuté sous Darius Ier (*Dârayavaûche* signifiant "il protège tout ce qui est bon") qui a gouverné la Perse de 522 à 486 av. J.-C. Il est le fils de Hystaspes l'Achéménide (Vichtâspa Hahamanishiya, à ne pas confondre avec Hystaspes cité dans l'Avestâ, roi légendaire de Bactres, contemporain de Zoroastre et l'un de ses premiers prophètes). En construisant Persépolis, Darius voulait atteindre l'immortalité, et on peut dire qu'il a dans un sens réussi: malgré la chute de l'Empire achéménide tombé sous le coup des Macédoniens, les ruines de cette ville, ses colonnes et ses bas-reliefs qui s'étendent sur des centaines de mètres, les inscriptions gravées sur les monuments, survivant aux millénaires, nous racontent la vie, les croyances et la culture spirituelle et matérielle de l'époque.

> Il y a plus de deux mille ans, Persépolis était la capitale sacrée et rituelle de l'empire achéménide, l'une des plus anciennes puissances du monde. Symbole de la grandeur et la splendeur de l'Empire, Persépolis est également devenu celui de sa chute.

Les rois achéménides se déclaraient *Aryens* et dans une de ses inscriptions rupestres, Darius Ier annonce fièrement qu'il est un Perse de descendance aryenne. Le peuple aryen s'est vraisemblablement installé sur le plateau iranien il y a environ quatre mille ans. Leur territoire précédent se situait entre le fleuve du Dniepr et les

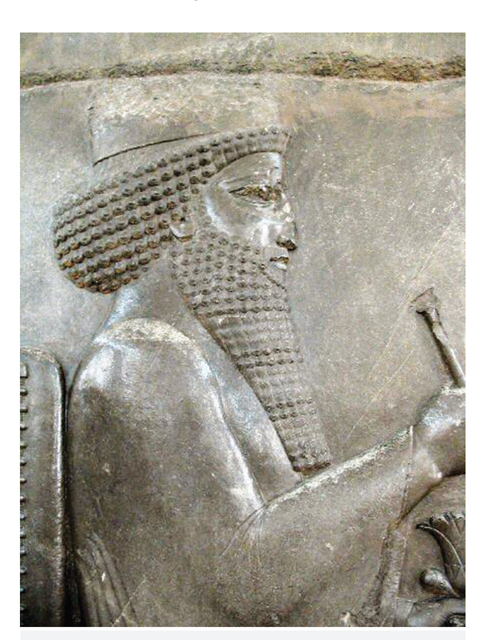


▲ *Plan de Persépolis*



▲ *Bas-relief de Ahourâ Mazdâ sur le mur du palais de Xerxès Ier*

montagnes de l'Oural, traversant l'Amou-Daria (anciennement Oxus), qu'ils ont quitté pour s'installer sur les vastes territoires qui sont actuellement ceux de l'Iran et de l'Afghanistan. Plus tard, une branche de ce peuple a quitté le plateau iranien pour l'Inde. Le mot Iran signifie «la terre des aryens (nobles ou libres)», bien que ce nom n'apparaisse sur les documents officiels qu'à partir de l'Empire achéménide.



▲ *Bas-relief de Darius sur l'escalier nord de l'Apâdânâ*

Les Aryens menaient une vie de pasteurs nomades. L'Avestâ, compilation d'hymnes anciens et de textes en prose, fournit des savoirs de base sur la culture et la religion de cet ancien peuple, précisant qu'il est originaire du nord sur le plateau iranien et qu'il a étendu son territoire jusqu'aux bords des plaines de la Mésopotamie. Une inscription datant d'environ 1370 av. J.-C. contient les noms des dieux aryens. Avec le temps, les Aryens se sont unis avec d'autres peuples du plateau iranien pour former de nouvelles nations telles que celle des Mèdes (signifiant "furieux dans la bataille") et les Perses (signifie "grand héros"). Le nombre des peuples de culture aryenne a donc suffisamment augmenté pour qu'ils puissent imposer leur volonté

aux populations avoisinantes, menaçant les puissances assyrienne et babylonienne.

L'Empire perse a été mentionné dans les inscriptions assyriennes datant de 843 av. J.-C. sous le nom de Parsua ou Parsâmâche comme s'étendant sur le Zâgros central avec la ville de Suse comme capitale et avoisinant les Elamites. La zone où l'on construira plus tard Persépolis s'appelait alors Anshan, qui a longtemps été l'un des principaux centres de la civilisation élamite ainsi que, à certaines périodes de son histoire, un puissant royaume indépendant. En 690 av. J.-C., les Perses s'allient avec les Elamites pour se battre contre l'Assyrie et Anshan passe progressivement sous leur contrôle, devenant peu à peu une ville perse, bien qu'elle conserve son ancien nom sacré. En 609 av. J.-C., alors que l'Empire assyrien est tombé sous les coups des Mèdes et des Babyloniens, Elam devient dépendante de Babylone comme la Perse qui sera conquise par le roi mède Cyaxare. A cette époque (640-600 av. J.-C.), Cyrus Ier (*Kourosh*, qui signifie "celui qui ressemble au soleil"), appartenant à la famille royale des Achéménides, régnait sur la Perse. Son grand-père Achaemenes, fondateur de la dynastie, était le roi des Perses (700-675 av. J.-C.) et avait un palais résidentiel tout près des montagnes Bakhtiâri (le nom moderne du monument étant Masdjed-e-Solyemân).

En 550 av. J.-C., les tribus perses dirigées par Cyrus II (dit Cyrus le Grand), petit-fils de Cyrus Ier, se révoltent contre le roi mède Astyage et s'emparent de son pouvoir. Par la suite, une série de conquêtes et de succès militaires permet à Cyrus II de créer un immense empire, allant de l'Egypte à l'Asie centrale et à la vallée de l'Indus. Ainsi commence l'histoire de l'une des plus grandes puissances de l'Antiquité.

Si la capitale de Cyrus II est la ville d'Ecbatane (la capitale des Mèdes qu'il a vaincus), il construit également une résidence royale à Pasargades au cœur de la Perse proprement dite, ce qui fait de Pasargades la première grande ville construite par les Achéménides. Cyrus est généralement considéré comme la figure la plus importante parmi les quinze souverains achéménides. Il réussit à unifier Perses et Mèdes pour fonder une grande nation, assurant la paix et la sécurité pour ses sujets (Iraniens ou non) et leur permettant de restaurer les temples de leurs dieux. Les peuples conquis sont bien traités et Cyrus respecte leurs



▲ *Naqsh-e Rostam. De droite à gauche: tombeau de Xerxès Ier, Darius Ier, d'Artaxèrxes Ier et Darius II*



▲ *Porte des Nations*

coutumes et croyances religieuses. Il établit des satrapies, permettant ainsi aux responsables locaux de diriger chaque pays. Il décrète également que les rois perses reconnaîtront les rites de tous ces peuples. Ne violant jamais le mode de vie des peuples conquis, les Achéménides autorisent à chacun de vivre à sa manière. Zoroastriens, ils estimaient que leur mission principale était d'établir l'ordre dans le monde (*asha* ou le bon agencement selon l'Avestâ).

Si la capitale de Cyrus II est la ville d'Ecbatane (la capitale des Mèdes qu'il a vaincus), il construit également une résidence royale à Pasargades au cœur de la Perse proprement dite, ce qui fait de Pasargades la première grande ville construite par les Achéménides.

Cette politique libérale s'oppose diamétralement à celle des dirigeants assyriens et babyloniens qui avaient l'habitude de réduire en esclavage les peuples conquis et de raser intégralement des villes florissantes à des buts punitifs ou dissuasifs. Ce respect des peuples permit à l'armée perse, accueillie en libératrice, de prendre Babylone sans combat.

En 530 av. J.-C., Cyrus est tué lors d'une bataille et enterré dans un tombeau érigé à Pasargades. Avec le court règne de son fils Cambyse II (530-522 av. J.-C.), portant le titre de «Conquérant d'Egypte», l'empire est à l'apogée de sa puissance. Pourtant, bientôt, la Perse connaîtra un soulèvement populaire précisément en 522 av. J.-C., sous l'égide de Gaumata le Mage. Ensuite, une série de péripéties mène au couronnement de Darius Ier, auquel on attribue la construction de Persépolis. Darius Ier a

laissé des traces historiques importantes, contrairement à d'autres rois achéménides. Sur une inscription découverte sur sa tombe à Naqsh-e Rostam, il se décrit comme tel: «*Je ne suis pas colérique. Je connais la colère et je sais comment la maîtriser. Ce qu'une personne dit d'une autre ne me convainc pas, jusqu'à ce que j'entende le mot des deux. Ce que fait une personne selon ses capacités, j'en suis heureux et satisfait. Je récompense généreusement les gens loyaux. Si tu vois ou entends ce que j'ai fait dans mon palais et sur le champ de bataille, tu seras témoin de mon effort et de mon intelligence. Car mon corps est fort, je suis un guerrier expérimenté. Mes bras et mes jambes sont bien formés. Je suis un bon coureur. Que ce que tes oreilles entendent de moi ne te paraisse pas invraisemblable.*»

Sur une autre épitaphe gravée à un relief de la roche de Behistun, il poursuit son discours: «*Je n'ai pas été menteur ou méchant, j'ai agi conformément à la justice. Je n'ai fait aucun mal ni au faible ni au puissant. Je récompense gracieusement celui qui essaie (de faire le bien) pour ma maison et je punis sévèrement celui qui me blesse.*» Il cite ensuite ses ancêtres achéménides et continue: «*Depuis des siècles, nous avons été des nobles. Depuis toujours, ma famille est celle des rois. Par la grâce du dieu Ahourâ Mazdâ, je suis roi.*»

Muni de sa vérité, de son intelligence et de ce corps d'athlète, Darius Ier parvient donc à écraser le soulèvement des mages pendant un jour qu'Hérodote appelle la Magophonie, durant lequel les mages ne sortent pas de chez eux. Il met ensuite en place une série de réformes contribuant à renforcer le gouvernement et à simplifier la collecte des impôts et la gestion, et divise son pouvoir en vingt divisions administratives ou satrapies. Ce système de caste appuyé par la féodalité agricole est connu depuis longtemps en Iran et n'étant point une nouveauté, il ne sera aboli qu'au XXe siècle. Le pays connaît une certaine prospérité sous Darius Ier. Le commerce et l'artisanat



▲ *Porte orientale des Nations*

Avant la construction de Persépolis, les architectes avaient soigneusement conçu un système de drainage et d'approvisionnement en eau, fonctionnel même avec des changements de l'emplacement des bâtiments à une période ultérieure. Les édifices ont été orientés selon un axe nord-sud et les salles des palais témoignent du génie de ces hommes.



▲ *Canal d'approvisionnement en eau*

sont largement développés. Darius crée également un système judiciaire célèbre et dont le code sera respectueusement mentionné dans le monde antique.

Afin de renforcer sa position, Darius commence alors la construction d'un édifice magnifique, le complexe palatin de Persépolis dont le travail sera poursuivi par son fils Xerxès I (*Khchâyârshâ* signifiant "héros parmi les rois") qui monte sur le trône en 486 av. J.-C. et son petit-fils Artaxèrxes I (*Artâchâssâ* signifie "celui qui possède un royaume de justice") qui a régné de 465 à 425 av. J.-C.

Darius rend hommage à l'architecte inconnu qui a hardiment conçu et magistralement exécuté ce bâtiment, un défi majeur pour l'Empire, qui est alors à l'apogée de sa puissance. Avant la construction de Persépolis, les architectes avaient soigneusement conçu un système de drainage et d'approvisionnement en eau, fonctionnel même avec des changements de l'emplacement des bâtiments à une période ultérieure. Les édifices ont été orientés selon un axe nord-sud et les salles des palais témoignent du génie de ces hommes. La maîtrise parfaite des sculpteurs fait que tous les détails d'importance ont été représentés avec un soin et un naturel excellents. Les reliefs de Persépolis donnent une représentation très précise des arts et de l'artisanat des Achéménides. Plus tard, en Occident, les architectes se sont inspirés de ces travaux pour bâtir les toreutiques (produits métalliques artistiques), glyptiques (faites de pierres précieuses et semi-précieuses avec du fil), des costumes, tissus, bijoux de ces artisans arméniens, médians, anatoliens et iraniens pour créer des statues canoniques de taille similaire dans les églises, allant parfois jusqu'à copier les bas-reliefs de Persépolis.

À quelles fins Persépolis a été

construite? Pendant longtemps, de nombreux chercheurs ont tenté de trouver une réponse claire à cette question. La capitale administrative de l'Empire achéménide est l'ancienne cité élamite de Suse qui, avec Babylone et Ecbatane, passe pour avoir été la résidence principale des rois achéménides. Ces villes étaient, suivant les saisons, les sièges de la cour royale: jouissant d'un climat de montagne, la ville d'Ecbatane était la résidence d'été et Babylone, la ville la plus riche du pays, celle de l'hiver, tandis que le roi passait ses printemps dans la ville de Suse. A Persépolis, aucune trace d'usure sur les marches ni sur le sol ni sur les ustensiles de ménage royal, sculptés dans la pierre, n'a été observée. Ainsi, on a pu suggérer que c'était une ville sacrée, où on couronnait les rois achéménides et où on les enterrait après leur mort. En effet, dans le voisinage de Persépolis, se trouve le site de Naqsh-e Rostam, une falaise en pierre où tous les rois achéménides sont enterrés, à commencer par Darius Ier. Toutefois, la biographie d'Artaxerxés II, écrite par Plutarque et basée sur des sources antérieures, indique que la cérémonie d'inauguration avait lieu à Pasargades et celui qui montait sur le trône devait porter les vêtements de Cyrus II, manger des figues séchées et des pistaches, et boire une tasse de lait aigre avant d'être couronné. Par conséquent, Pasargades garde la valeur d'une ancienne capitale, et c'est là que les rois ont tous été couronnés en conformité avec les rites anciens.

Persépolis a également été le lieu des fêtes du Nouvel an iranien, qui a lieu lors de l'équinoxe de printemps, symbolisant la victoire tant attendue du printemps sur l'hiver, de la lumière sur les ténèbres, la renaissance du monde et le retour de l'harmonie perdue. Les Achéménides



▲ *Conduites en pierre qui servaient à acheminer l'eau au sein de la citadelle*



▲ *Porte orientale du Tripylon*

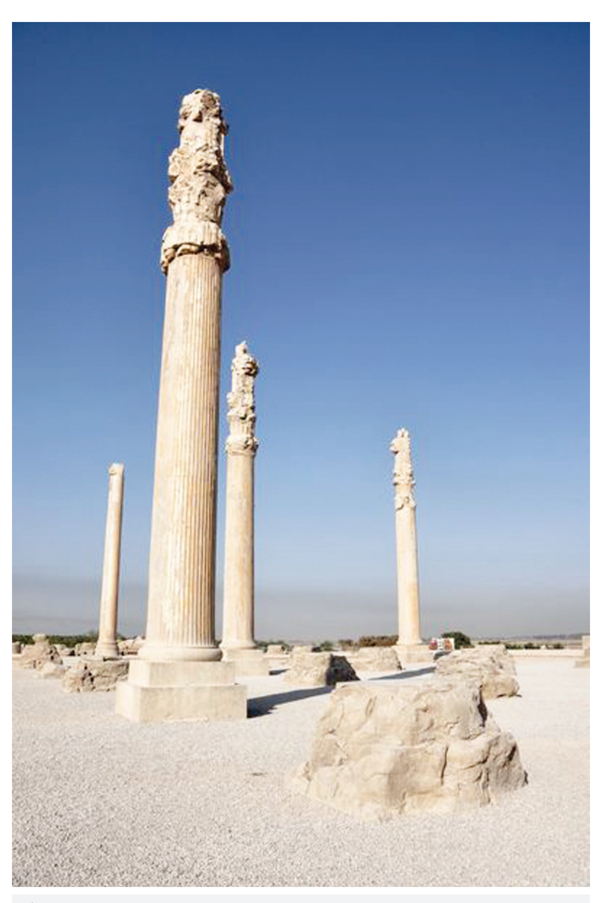


▲ *Détail du bas-relief au nord de l'escalier du Tripylon*

célébraient les fêtes religieuses de Norouz ("nouveau jour") à Persépolis, et c'est dans ses temples que lors des rituels de la fête, ils pouvaient interpréter à partir de signes mystérieux les augures de toute l'année. L'importance de ce complexe en tant que lieu liturgique est telle qu'on estime que chaque bâtiment a peut-être été construit selon une signification rituelle et festive précise. En outre, une hypothèse existe selon laquelle la ville aurait été une sorte d'observatoire astronomique où l'on calculait les solstices et les équinoxes, et où l'on étudiait les mouvements des corps célestes. Si ces hypothèses sont correctes, Persépolis peut être considérée comme la capitale religieuse de la Perse, son sanctuaire spirituel. Ni Suse ni Ecbatane ni Babylone ne pouvaient revendiquer le titre de capitale religieuse, les rites religieux ayant été soigneusement préservés par les Achéménides d'un mélange avec les traditions des autres peuples du plateau iranien.

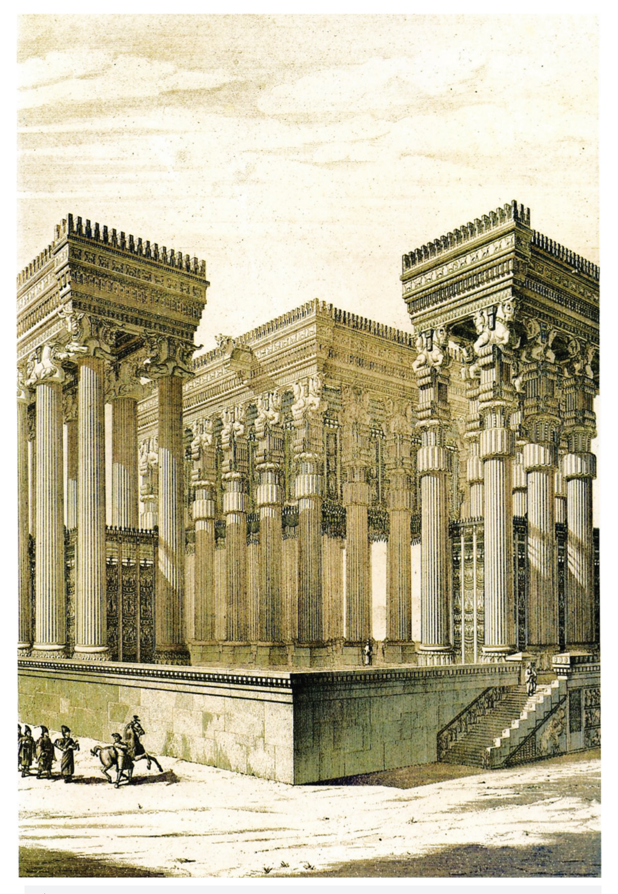
A Persépolis, aucune trace d'usure sur les marches ni sur le sol ni sur les ustensiles de ménage royal, sculptés dans la pierre, n'a été observée. Ainsi, on a pu suggérer que c'était une ville sacrée, où on couronnait les rois achéménides et où on les enterrait après leur mort.

Les Iraniens pré-achéménides, qui étaient principalement des nomades habitués naturellement à se déplacer en permanence, ne connaissaient ni l'architecture, ni la sculpture et par conséquent, n'avaient pas développé d'école ou de style en la matière. Cependant, après l'acquisition soudaine d'un vaste territoire où se trouvait une grande diversité de civilisations antiques toutes à l'apogée de leur maturité culturelle, les Achéménides ont ressenti le besoin de créer leur propre style. Et s'ils ont emprunté certaines choses, ce n'est jamais sans modifier l'héritage artistique d'autres nations et les talents





▲ *Colonnes de l'Apâdânâ*



▲ *Reconstruction de l'Apâdânâ par Charles Chipiez (1884)*

de maîtres étrangers. Ainsi, tous les peuples sujets des Achéménides ont participé à la construction de Persépolis. Des inscriptions à Persépolis rapportent que les maîtres émailleurs sont des Mèdes, les orfèvres sont Egyptiens et les maîtres-maçons, les forgerons et les charpentiers grecs, babyloniens et assyriens. Mais malgré cela, l'art achéménide ne peut être considéré comme une somme d'emprunts de différents styles. Cet art était le reflet direct de leur politique, de leur vision du monde et de leur idéologie, et surtout, de leur religion; il était destiné à glorifier leur empire. Par conséquent, sur la base des motifs visuels et architecturaux empruntés aux traditions étrangères qui fournissent une image purement formelle fut créé un art achéménide nouveau et destiné à refléter le sens profond de l'ancienne foi iranienne. Dans Pasargades, la première ville construite par les Achéménides, ce style commence à peine à prendre forme et ce n'est qu'à Persépolis que leur art atteint son apogée. Les Achéménides y créent ici un style impérial, strictement canonisé, et à mesure que l'Empire s'étend, il s'approprie les éléments culturels de peuples divers qu'il entend unifier, de la vallée de l'Indus à l'Asie Mineure. ■

Bibliographie:

-Pirniâ Hassan, *Târikh-e Irân-e bâstân* (Histoire de l'Iran antique), Téhéran, éd. Negâh, 2012.

-Moussavi Ali, «Takht-e-Djamshid» (Persépolis), in *Dânesh-nâmeh jahân-e eslâm* (Encyclopédie du monde musulman), tome 14, archivé le 18 février 2013.

-Pope, Arthur Upham, *Perspolis as a ritual city*, Archeological Institute of America, Cincinnati, 1957.

Shirâz, ville des jardins persans

Zeinab Golestâni
Hossein Manouchehri

L'un des traits les plus célèbres de la culture iranienne est l'architecture persane, en particulier celle des jardins persans qui, au cours de l'histoire, a toujours ravi et continue de ravir les visiteurs. Ces jardins ont le plus souvent été conçus en vue de symboliser le Paradis décrit dans le Coran, livre saint des musulmans. Parmi les villes iraniennes, Shirâz se distingue par ses nombreux et somptueux jardins, dont le jardin d'Eram, le jardin Afif-âbâd et le jardin Jahân-namâ. Grâce à des conditions climatiques favorables, la flore de ces jardins est variée. C'est notamment la raison pour laquelle la ville de Shirâz a été, à maintes reprises, louée par de grands poètes tels que Hâfez:

"*Plaisante est Shirâz et son incomparable état. Oh Dieu, préserve-la du déclin!*"

Parmi les fleurs et les arbres de la région, la rose, le narcisse, le cyprès et le bigaradier sont particulièrement renommés car ils ornent la ville et constituent des éléments indissociables de la vie quotidienne et de la culture shirâziennes.

Dans l'Iran ancien, la rose, tout en ayant un usage ornemental, était le symbole d'Ishter, divinité de la beauté et de l'amour. Au XIIe siècle de l'Hégire (XVIIIe siècle), le développement des relations entre l'Iran et les pays d'Europe influença l'art iranien. Les roses furent alors dessinées suivant le mode occidental, d'où l'appellation de «fleur de France» ou *gol-farang*. Notons en passant que la variété de rose appelée rose de Mohammad (*gol-e mohammadi*) fait partie de l'éventail horticole iranien traditionnel et antique.[1]

Dans la province de Fârs, des villes telles que Firouzâbâd, Dârâb, Shirâz, Marv Dasht, Khorrambid, Jahrom, Bavânât et Eghlid sont des producteurs majeurs de la rose de Mohammad avec une superficie cultivée totale au-dessus de 20 000 hectares, représentant ainsi 44% de la superficie cultivée nationale. En outre, en produisant près de 900 tonnes de roses de Mohammad, elles réalisent 33% de la production totale nationale.

Grâce à leurs nombreux champs de roses et leur eau de rose (*golâb*) de haute qualité, certaines villes de Fârs sont connues dans le monde entier. Nous pouvons notamment citer Meymand et Dârâb. Située dans le département de Firouzâbâd, la première est considérée comme le jardin de fleurs de la province. Elle possède 1200 hectares de champs de roses et produit le parfum et l'eau de rose de manière traditionnelle. Dârâb, tout comme Meymand, produit de l'eau de rose de haute qualité exportée aux quatre

▲ *Tapis bidjar, 153 x 115cm, nœud turc, chaîne double en laine à trois bouts, trame double, velours en laine fine à deux bouts, 12 coloris*

coins du monde.

La renommée mondiale de la rose de Shirâz est aussi due aux fameuses descriptions poétiques dont elle a été l'objet, en particulier dans les œuvres des poètes originaires de la ville: «*La rose est la reine du jardin et la beauté de la plaine et, au printemps, pousse en haut d'un arbuste plein d'épines. Elle ne dure que peu de temps. Rouge et fort parfumée, tenue pour la bien-aimée du rossignol, elle est comparée au teint et au visage de l'amante.*»[2]

Contrairement à la plupart des fleurs, la rose est une plante herbacée et son arbuste est appelé *golbon* en persan. «*En perse, la fleur était nommée* esparam *ou* espergham*, un nom largement utilisé dans les premiers siècles de l'hégire. Aujourd'hui, le mot générique pour désigner ce beau et attrayant végétal est* gol*, et chaque fleur porte un nom spécifique. Mais dans la poésie persane traditionnelle, ce terme est toujours et seulement attribué à la rose, et si une autre fleur était envisagée, on en citait le nom spécifique.*»[3]

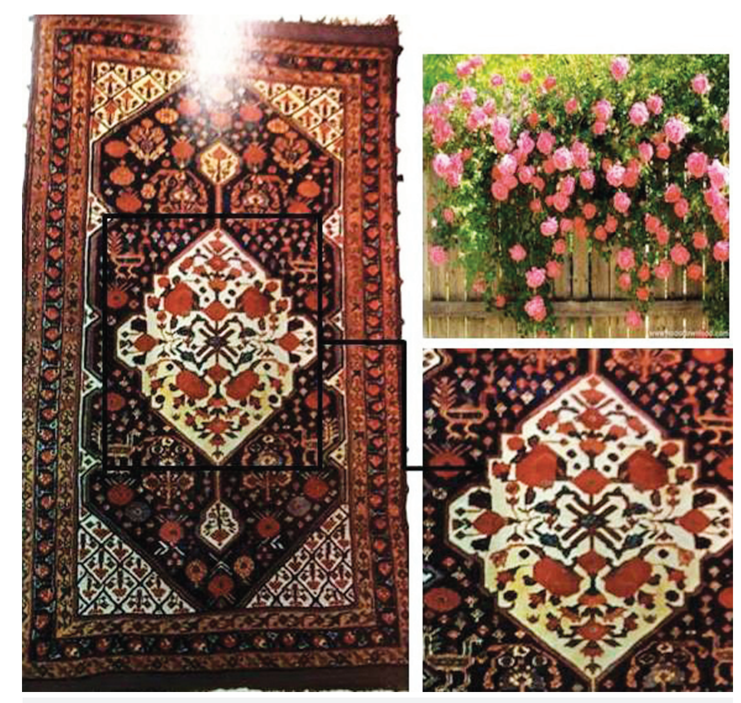
«*Si, d'un moment à l'autre, le vent ne m'apporte pas ton parfum*

A l'instant, comme la rose, je me déchirerai l'habit par chagrin.»

(Hâfez, XIVe siècle)

L'intérêt pour les fleurs, en particulier la rose, a incité les Shirâziens à en introduire les représentations dans l'ensemble des aspects de leur vie. Ainsi, la tapisserie, par exemple, fournit le support idéal pour figurer la beauté de la nature. C'est pour cette raison que la rose est l'une des parties intégrantes notamment du tapis qashqâ'i.

Shirâz est aussi couronnée de vastes plaines couvertes de narcisses. Cette fleur très parfumée dont de nombreuses variétés poussent dans la plupart des régions septentrionales et méridionales



▲ *Tapis qashqâ'i, 198 x 112 cm, XIXe siècle.*

d'Iran, occupe également une place de choix dans la littérature iranienne: les yeux voluptueux de la bien-aimée sont très souvent comparés au narcisse. Pour les zoroastriens, son parfum est identifié à celui de la jeunesse. Elle est également l'un des motifs essentiels du tapis bakhtiâri. Pour revenir à son image poétique, les six pétales blancs du narcisse, avec la couronne centrale en couleur jaune, parfois au fond sombre, évoquent la forme de l'œil. Cette partie centrale évoque parfois une expression de maladie ou de mélancolie, d'où la comparaison des yeux assoupis, malades, et ivres avec le narcisse:

«*Ivre, repose son narcisse au-dessous de l'arc du sourcil,*

Mais as-tu jamais vu un ivrogne tenir dans le mihrab?»

(Amir Khosrow Dehlavi, XIIIe et XIVe siècles)

Cette partie est aussi comparée à une coupe, un chandelier, un flambeau, ou à

une couronne d'or. La tige verte et sans feuille du narcisse, courbée au lieu d'où s'élèvent les feuilles de la fleur, rappelle la canne:

«*Aux flèches de tes yeux, narcisse fut tellement malade,*

Qu'il se leva de la terre, s'appuyant sur sa canne.»

(Shâhi Sabzevâri, XVe siècle)

Il est également rapproché des notions de modestie et de tempérance:

«*N'ont pas envie de Hâfez tes yeux si séduisant, mais oui,*

La sobriété est le caractère du svelte Narcisse.»

(Hâfez)

«*S'incline narcisse dans le jardin,*

Car sur le cyprès, le ramier chanta l'appel à la prière.»

(Manouchehri Damghâni, XIe siècle)

Le cyprès, élément central des jardins de Shirâz, est également doté d'une riche symbolique: «*En tant que symbole religieux, [il] évoque la verdure, la vitalité et le printemps éternel. Il est l'empreinte, depuis longtemps en Iran, d'une dignité particulière, comme en témoigne son apparition sur les bas-reliefs de Persépolis où il est représenté avec des branches partant horizontalement en un grand nombre de détails minutieux.*»[4]

▲ *Tapis bakhtiâri tissé en 1874, 154 x 215 cm*

De nombreux beaux et très anciens cyprès ornent les jardins de Shirâz, en particulier le jardin d'Eram. Nous pouvons lire des descriptions de ces arbres exceptionnels dans les mémoires et récits des voyageurs connus et moins connus qui sont passés par la ville. Le cyprès le plus grand du jardin d'Eram et de la ville mesure près de 35 mètres de haut. Nous retrouvons ce motif dans la poésie: la taille élancée de la bien-aimée est comparée au cyprès, dont la droiture est aussi un symbole de sincérité et de loyauté. La taille gracile et la forme conique du cyprès fait aussi penser à celui qui, tournant sur lui-même les bras levés, réalise la danse sacrée (*samâ'*).

«*Même s'il ne touche pas les fleurs, le cyprès,*

Notre svelte cyprès représente lui-même toute fleur.»

(Sâeb Tabrizi, XVIIe siècle)

Le cyprès est aussi traditionnellement planté dans les cimetières, en particulier pour célébrer la mémoire des jeunes défunts:

«*Faites du cyprès notre cercueil, au jour propice,*

Car nous rendons l'âme par amour pour un svelte amant.»

(Hâfez)

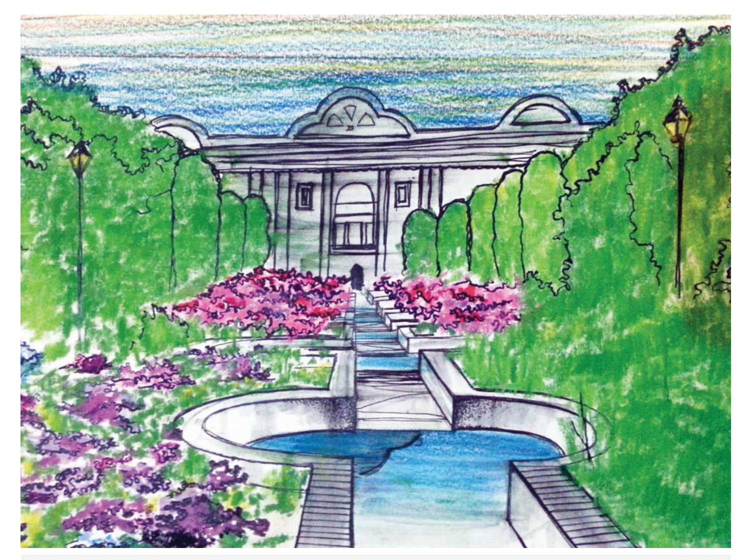
Dans l'art persan, le motif *botteh jegheh* est également inspiré de la forme stylisée du cyprès.

Shirâz est aussi reconnue pour le parfum enivrant de ses jardins de bigaradiers et d'agrumes, en particulier au printemps: «*Et maintenant, cette ville exquise et silencieuse qui sent le citron, qui parle le plus beau persan de la Perse, où toute la nuit on entend murmurer l'eau*

courante […].»[5] La fleur de bigaradier est, à son tour, l'un des motifs principaux des tapis d'Ispahan.

Shirâz se prévaut de compter en son sein plusieurs jardins botaniques d'une beauté exceptionnelle. Le jardin d'Eram, que nous avons évoqué plus haut, en est un bel exemple. Situé au nord-ouest de Shirâz, rue Eram, il a été constitué au Ve siècle de l'Hégire (XIe siècle), à l'époque du règne du Seldjoukide Atâbak Gharâtcheh. Aujourd'hui, ce jardin botanique est géré par l'Université de Shirâz, et plus précisément par un collectif universitaire supervisé par l'Association des Recherches de cette université. De nombreuses activités y sont organisées, comprenant notamment la découverte, la classification, et la culture des plantes. En outre, le jardin sert de lieu d'apprentissage de la botanique pour tous les âges, de la maternelle au lycée mais aussi pour les étudiants. Les chercheurs du centre effectuent des échanges constants d'informations et de spécimens végétaux avec d'autres jardins botaniques d'Iran et du monde. Ce centre, qui a été distingué en l'an 2000 par l'Université de Shirâz pour son dynamisme, rassemble des experts en floriculture, désherbage, semences, et en traitement des maladies des plantes. Le jardin d'Eram est divisé en trois secteurs: le secteur de plantes de plein air (gazons, plantes et fleurs annuelles, bisannuelles et pluriannuelles, plantes à bulbes, plantes grimpantes et lianes, arbres et arbustes décoratifs); le secteur de plantes de serre, plantes à fleurs, plantes ornementales, cactus, plantes grasses, fougères, orchidées; et le secteur des plantes séchées (herbier ou herbarium). Le jardin d'Eram est le plus riche du pays, même en comparaison avec le Jardin botanique de la capitale.

Les jardins shirâziens, et en particulier le jardin d'Eram sur lequel nous nous sommes attardés, constituent donc des lieux de recherches uniques de par la diversité de leur flore, tout autant que des lieux de promenades inoubliables. ■



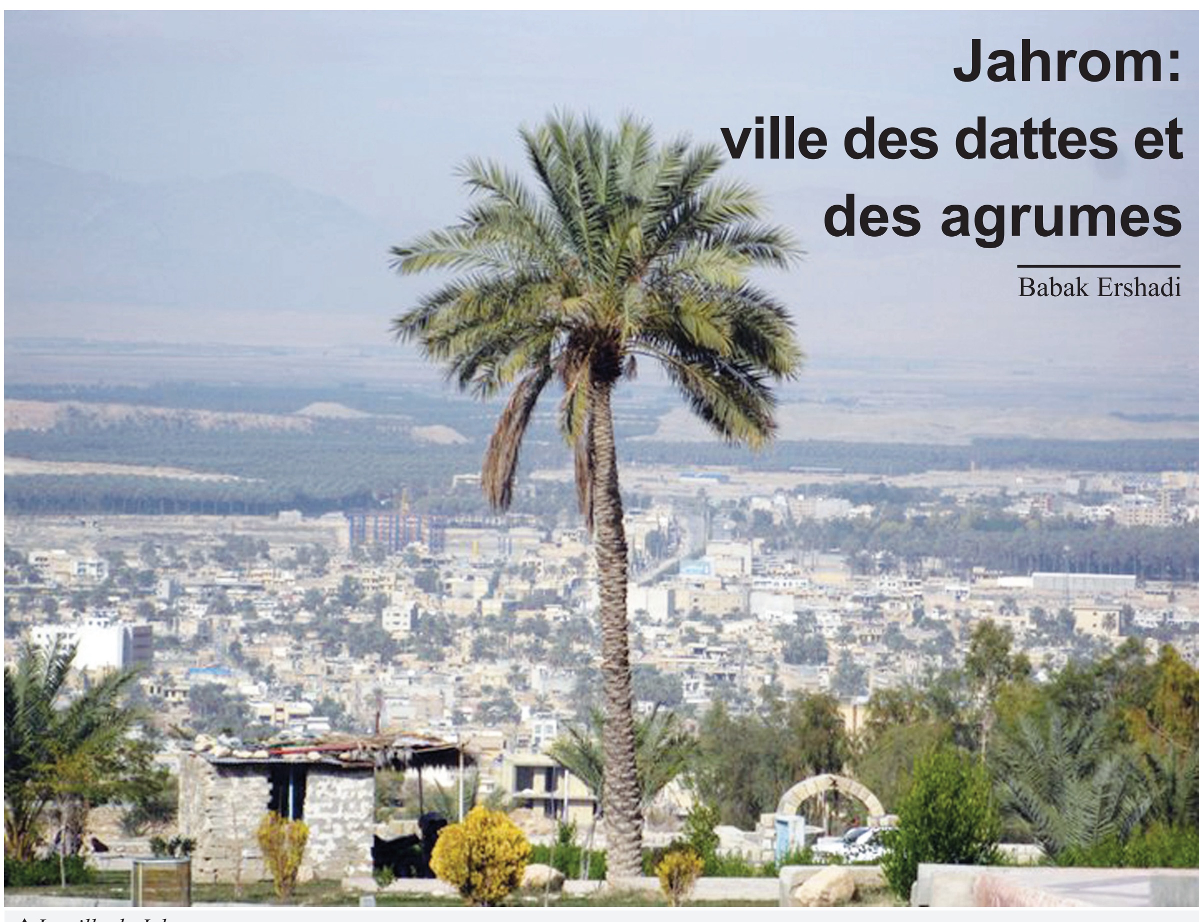
▲ *Esquisse du Jardin Eram par Sahar Rashtbari*

---

1. Beyzaï, Parissâ, p. 60.
2. Gerâmi, Bahrâm, p. 283.
3. Beyzaï, Parissâ, p. 56.
4. Pornour, Parissâ, p. 68.
5. Bouvier, Nicolas, p. 278.

Bibliographie:

- Beyzaï, Parissâ, "Des fleurs pour les tapis-jardins", in *Tisser le paradis, Tapis-jardins persans*, Téhéran-Clermont-Ferrand, 2005, pp. 56-65.
- Pornour, Parissâ, "De l'arbre à l'arbre de vie", in *Tisser le paradis, Tapis-jardins persans*, Téhéran-Clermont-Ferrand, 2005, pp. 66-71.
- Gerâmi, Bahrâm, *Gol o Giyâh dar Hezâr sâl she'r-e fârsi (tashbihât va este'ârât)* (Fleurs et plantes de mille ans de poésie persane (comparaisons et métaphores)), Sokhan, Téhéran, 2007.
- Bouvier, Nicolas, *Œuvres*, Quarto Gallimard, 2004.
- Tadayyon, Maryam, Hosseini Vâdjari, Mostafâ; Ahmadi, Seyyed Badreddin, *Motale'eh-ye- tatbighi-ye mafhoum-e ârmânshahr va tarrâhi-e farsh bâ tekyeh bar osoul-e haftgâneh* (Etude comparée de la notion d'Utopie et sa place dans les motifs de tapis sur la base des sept principes de tissage), Revue trimestrielle *Pajouhesh-e-honar*, été 2013, pp. 47-52.
- http://www.shirazu.ac.ir consulté le22/02/2015.
- http://www.fars.agri-jahad.ir/ consulté le 22/02/2015.
- http://www.farsnews.com/ consulté le 22/02/2015.
- http://www.jamejamonline.ir/ consulté le 22/02/2015.



Jahrom: ville des dattes et des agrumes

Babak Ershadi

▲ *La ville de Jahrom*

La ville de Jahrom est le chef-lieu d'un département du même nom situé dans le sud de la province de Fârs. Elle est la troisième grande ville de la province, après Shirâz et Kâzeroun. Jahrom se situe à 170 km de Shirâz (à 1004 km de Téhéran) et compte près de 110 000 habitants. La population du département s'élève à près de 260 000 âmes dont la moitié vit dans les milieux ruraux. Le département est situé dans une région montagneuse et chaude, au sud des chaînes de montagnes de Zagros.

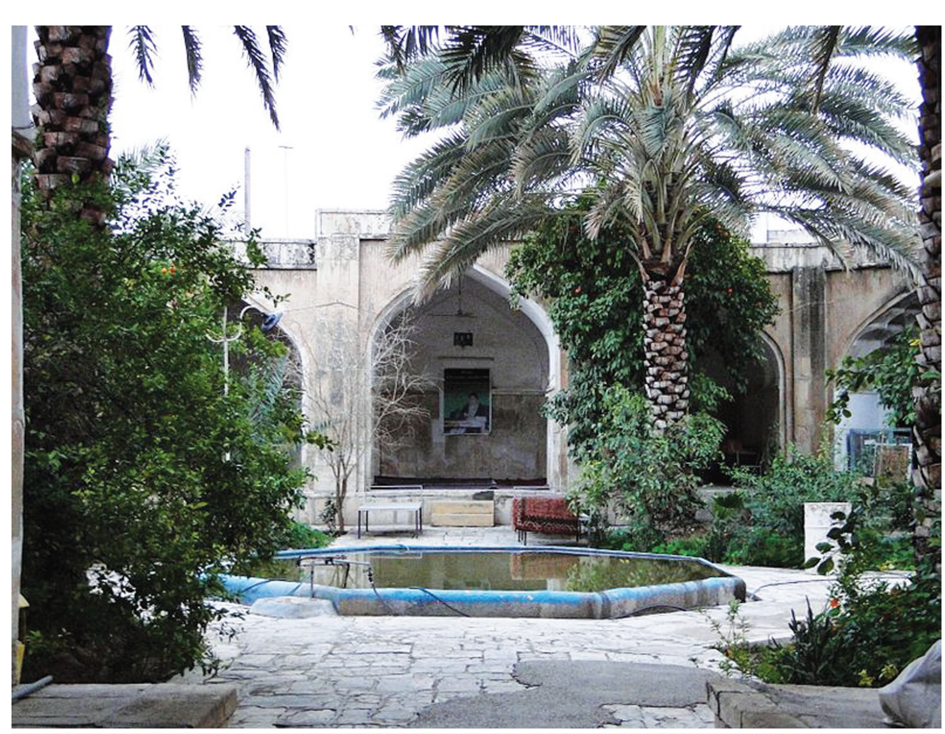
Le département de Jahrom s'étend sur une superficie de 5436 km². Les reliefs couvrent 4/5ème de la superficie du département, mais la ville même de Jahrom se trouve au milieu d'une vaste plaine. L'altitude moyenne du département est de 1050 mètres au-dessus du niveau de la mer. Comme la plupart des régions du sud iranien, Jahrom a un climat chaud, mais l'existence des montagnes adoucit l'air et favorise l'abondance considérable de la végétation. Outre les espèces végétales steppiques dans les hauteurs du département, il existe aussi des espèces d'arbres forestiers des régions chaudes de l'Iran, très résistantes à la sécheresse comme le *konâr* (jujubier), le *gaz* (tamarix) et le *sarv-e kouhi* (une espèce d'acacia). La région bénéficie d'une biodiversité importante, mais la sécheresse de ces dernières années et la chasse excessive de certaines espèces animales (surtout les grands mammifères et les oiseaux de proie) menacent l'environnement naturel de ce département.

Les habitants de la ville parlent un dialecte local issu du persan, plus ou moins proche de celui des habitants de Shirâz. La quasi-totalité de la population est de confession chiite duodécimaine. La légende fait remonter la fondation de la ville à Esfandiyâr, prince mythologique et sacré des légendes iraniennes. Mais d'après les documents historiques, Jahrom fut

fondée au cinquième siècle av. J.-C. par Artaxerxès Ier (Ardeshir), cinquième roi achéménide (465-424 av. J.-C.). Le nom de Jahrom est mentionné huit fois dans le *Shâhnâmeh* (Le Livre des Rois) de Ferdowsi (940-1020) qui la présente comme une ville prospère du Fârs à l'époque préislamique. Les archéologues confirment l'existence de nombreux sites datant de l'époque sassanide, dont des forteresses et des temples du feu.

Jahrom demeure prospère après l'islamisation du pays. Sous les califes omeyyades, les Musulmans construisent la grande forteresse de Khorsheh, à une vingtaine de kilomètres de Jahrom. Plus tard, Nezâm-ol-Molk (1018-1092), grand vizir des Seldjoukides, fait rénover et consolider cette forteresse. Les Safavides (1501-1736), qui comptent parmi les grands bâtisseurs de l'histoire iranienne, ne portent que peu d'attention à Jahrom. Les monuments les plus importants de cette époque sont la mosquée et l'école théologique de Khân construites par un notable de Jahrom à l'époque de Nâder Shâh (1688-1747), alors régent du roi safavide Soleymân II. Il faut donc attendre le règne de la dynastie des Zends (1750-1794), puis des Qâdjârs (1786-1925) pour

La légende fait remonter la fondation de la ville à Esfandiyâr, prince mythologique et sacré des légendes iraniennes. Mais d'après les documents historiques, Jahrom fut fondée au cinquième siècle av. J.-C. par Artaxerxès Ier (Ardeshir), cinquième roi achéménide (465-424 av. J.-C.). Le nom de Jahrom est mentionné huit fois dans le *Shâhnâmeh* (Le Livre des Rois) de Ferdowsi (940-1020) qui la présente comme une ville prospère du Fârs à l'époque préislamique.



▲ *Ecole théologique Khân, fin de la dynastie safavide*



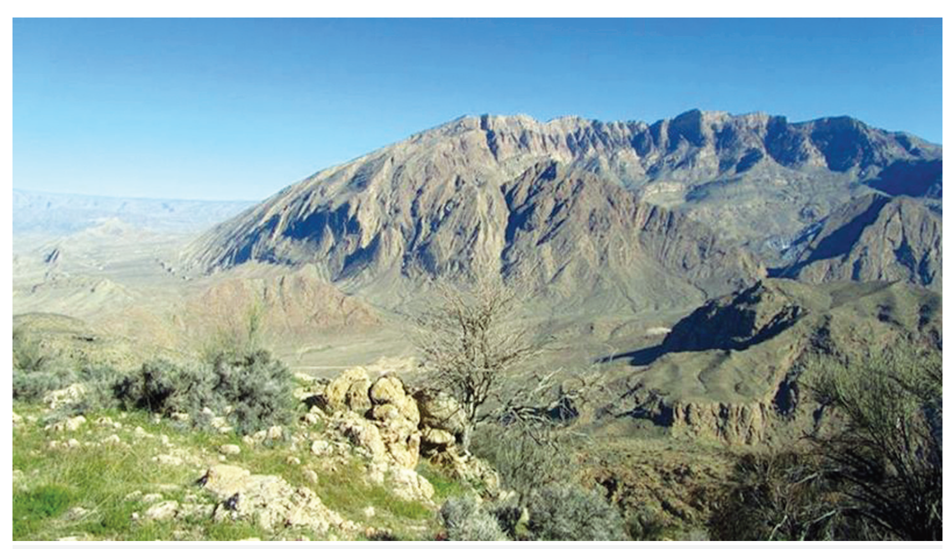
▲ *Bazar couvert de Jahrom, fondé sous la dynastie des Zends*

Au XVIIe siècle, Jahrom était déjà un centre important de production de dattes. Aujourd'hui, il existe plus de 350 000 dattiers dans les jardins du département. Le jardinage se pratique selon des méthodes traditionnelles et semi-industrielles. Parmi les différents types de dattes produits à Jahrom, les dattes dites *shâhâni* ("royales") sont parmi les meilleures et les plus savoureuses au monde.

que Jahrom entre dans une phase de renouveau. De nombreux bâtiments et services sont alors construits dans la ville, dont plusieurs caravansérails urbains et routiers, des citernes ainsi que le bazar couvert de la ville, tous bien conservés aujourd'hui.

Jahrom est un important pôle agricole du Fârs et de l'ensemble de l'Iran. Les habitants de la ville et des villages du département produisent du blé, de l'orge, du riz, des légumes, du coton et du tabac, mais ils excellent surtout dans le jardinage. Les palmiers dattiers ont été plantés à Jahrom pour la première fois au XIVe siècle. Habiles arboriculteurs, les habitants de la région ont réussi au fur et à mesure à adapter les palmiers dattiers à l'environnement naturel local. Au XVIIe siècle, Jahrom était déjà un centre important de production de dattes. Aujourd'hui, il existe plus de 350 000 dattiers dans les jardins du département. Le jardinage se pratique selon des méthodes traditionnelles et semi-industrielles. Parmi les différents types de dattes produits à Jahrom, les dattes dites *shâhâni* ("royales") sont parmi les meilleures et les plus savoureuses au monde. Le département de Jahrom occupe une place importante dans la production de dattes en Iran. Notons que selon les chiffres de l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO), l'Iran est le troisième grand producteur mondial de dattes (plus de 1 000 000 de tonnes) derrière l'Egypte (1 400 000 tonnes) et l'Arabie saoudite (1 100 000 tonnes). Mais étant donné que les dattes égyptiennes et saoudiennes sont très demandées dans leur pays d'origine, l'Iran demeure le plus grand exportateur de dattes dans le monde, étant donné la variété et la très bonne qualité de sa production.

Les arboriculteurs de Jahrom sont aussi



▲ *Vallée Kouh-e Garm (4/5ème de la superficie du département sont couverts de massifs montagneux)*

d'excellents producteurs d'agrumes. Ils ont dans leurs vergers (25 000 hectares) plus de 5 300 000 orangers, citronniers, mandariniers et bigaradiers. Ils produisent chaque année plus de 70 000 tonnes d'oranges, 15 000 tonnes de mandarines et plus de 140 000 tonnes de citrons. En réalité, le célèbre citron ou jus de citron de Shirâz provient en grande partie de Jahrom. L'Iran est le septième grand producteur d'agrumes dans le monde. Après la province de Mâzandâran (littoral



▲ *Palmeraie*



▲ *Tissage de tapis, une activité essentiellement féminine*

de la mer Caspienne), trois provinces du sud iranien (Kermân, Hormozgân et Fârs) sont les grands producteurs d'agrumes en Iran.

L'élevage est une autre ressource des habitants des milieux ruraux du département. Cependant, l'industrialisation reste encore limitée et les activités se pratiquent selon des méthodes traditionnelles, d'où la faiblesse



▲ *Sangtarâshâ: la plus grande grotte artificielle de l'Iran, construite progressivement de l'époque sassanide à l'époque islamique*

relative de la productivité. Néanmoins, depuis quelques années, plusieurs unités d'élevage industriel de volailles et de bovins ont été construites dans le département.

Le tissage de tapis, *kilims* et *djâdjim* (tapis à deux faces) constitue l'activité artisanale la plus importante des habitants. Chaque année, la moitié de ces produits, fabriqués essentiellement dans les ateliers traditionnels gérés par les femmes, est exportée dans les villes voisines et une partie à l'étranger.

Les usines et les ateliers industriels de Jahrom sont étroitement liés à deux types d'activités des habitants de la région. Il existe plusieurs petites usines de matériaux de construction (briques, plâtre, gravillons et sables), ce qui témoigne de la prospérité du secteur du bâtiment et de la construction au niveau local. Les usines les plus importantes de Jahrom sont actives dans le domaine de l'industrie de première transformation. Etant donné l'importance de la production de dattes et d'agrumes à Jahrom, plusieurs usines offrent à ce secteur des services de conditionnement et d'emballage. On y trouve aussi une grande meunerie et des ateliers de production de jus de citron.

Les infrastructures les plus importantes du département constituent ses atouts pour un développement futur: il faut citer ici la centrale d'électricité de cycle hybride (vapeur et gaz) d'une capacité annuelle de 1440 MW. L'aéroport de Jahrom a été construit en 1969 et compte parmi les installations aéroportuaires les plus anciennes de la province du Fârs. Le chemin de fer reliant Shirâz et Bandar Abbâs (en construction) passera aussi par la ville de Jahrom. Après la victoire de la révolution islamique de 1979, la ville s'est également dotée d'une infrastructure universitaire couvrant les deux secteurs public et privé. La faculté des sciences médicales de Jahrom est sans doute l'établissement académique la plus prestigieux de la ville. En dépit de son potentiel non négligeable, les infrastructures touristiques du département restent néanmoins insuffisantes. ■



▲ *Band-o-bast: vestige de barrage hydraulique de l'époque sassanide*



▲ *Faculté des Sciences médicales de Jahrom*



Les Qashqâ'is, peuple nomade de la province de Fârs*

Sârâ Mirdâmâdi

Si la province de Fârs est souvent présentée, à raison, comme le berceau des Persans qui constituent la majorité de sa population, elle n'en comporte pas moins une certaine diversité de peuples, rassemblant en son sein des populations lores, kurdes, arabes, géorgiennes ou encore circassiennes, ces deux dernières étant venues en Iran à l'époque safavide. La province se distingue également par l'importante population nomade présente en son sein, dont les nomades Khamseh, Mohseni, et Qashqâ'i, ainsi que des tribus plus petites. Bien qu'on puisse les trouver dans plusieurs provinces dont Kohkilouyeh va Boyer Ahmad, Tchahâr Mahâl va Bakhtiyâri, Ispahan, le Khouzestân, ou encore Qom, les Qashqâ'is résident majoritairement dans la province de Fârs, où ils continuent principalement de mener une vie nomade, migrant selon les saisons. Ils constituent l'une des principales populations nomades du pays, avec les Bakhtiâris.

Origines

Il existe différentes opinions au sujet de l'étymologie du terme "qashqâ'i". Selon Wilhelm Barthold, ce mot viendrait du turc *qashqâ* qui signifierait "cheval au front ayant une tache blanche". Selon un autre avis proposé par Hasan Fasâ'i, il viendrait du mot turc *qâtchmâq* qui signifie "fuir".

Les Qashqâ'i sont en majorité d'origine turque, et leur langue est également un dialecte issu du turc qu'ils appellent le *turki*, mais qui contient de nombreux termes persans. Selon certains historiens, ils seraient originairement de l'Azerbaïdjan iranien, près de l'actuelle ville de Tabriz. La proximité de leur folklore avec celui des habitants de cette région tend à confirmer cette hypothèse. Cependant, les origines turques des Qashqâ'is sont mélangées avec des racines lores, kurdes ou encore arabes. Ils sont shiites jafarites.

Concernant leurs origines, la majorité des Qashqâ'is affirment que leurs ancêtres sont venus en Perse à partir du Turkestân, constituant une sorte d'avant-garde des troupes mongoles de Hulagou Khân ou de Tamerlan. Cependant, cette version semble davantage être l'apanage de l'imaginaire collectif, et il semble plus plausible qu'ils soient arrivés en Iran au XIe siècle, à l'époque des grandes migrations tribales. Ils se seraient en premier lieu établis au nord-ouest de la Perse, avant de descendre vers les plaines du sud. La raison de cette migration reste inconnue et là encore, les théories abondent. La plupart des Qashqâ'is soutiennent que leurs ancêtres auraient été invités à se rendre dans l'actuelle province du Fârs par le roi safavide Ismâ'il, en vue de protéger la province des incursions portugaises. Cependant, cette théorie semble mise à mal par le fait qu'ils semblaient déjà prendre leurs quartiers d'été dans le Fârs dès le XVe siècle, et donc avant la supposée invitation d'Ismâ'il. Le plus ancien chef de la tribu connu est Amir Ghâzi Shâhilou. Il a vécu au XVIe siècle et est enterré à proximité de Gandomân. On l'évoque en homme saint, et sa tombe demeure un lieu de pèlerinage. La légende veut qu'il ait aidé Shâh Esmâ'il à faire du chiisme la religion d'Etat de la Perse de l'époque.

Un rôle central dans l'histoire de la province de Fârs et du pays

Les Qashqâ'is ne se sont pas contentés de peupler le territoire de l'actuelle province de Fârs, ils ont également joué un rôle actif et parfois de première importance dans son histoire à partir du début du XVIIIe siècle. A cette époque, le chef des Qashqâ'i est Jân Mohammad Aghâ, également connu sous le nom de Jâni Aghâ. Il aurait eu deux fils, Esmâ'il Khân et Hassan Khân, qui ont un rôle de premier plan dans la conquête de l'Inde de Nâder Shâh en 1738 et 1739, mais qui se brouillent par la suite avec le gouverneur afshâride. A titre de représailles, on crève les yeux du premier, et le second est mutilé pour succomber peu après à ses blessures. Les tribus qashqâ'is se voient alors contraintes de migrer vers le Khorâssân.

Lorsque le souverain zend Karim Khân rétablit son contrôle sur Ispahan, Esmâ'il Khân lui demande d'autoriser ses tribus à revenir s'établir dans les plaines du Fârs, et le roi accepte. Esmâ'il devient ensuite un proche de Karim Khân. Après la mort de ce dernier en 1779 et la période de troubles qui suit, Esmâ'il se rapproche de Zaki Khân, qui ambitionne de gouverner la province de Fârs. Cependant, ce dernier est assassiné et Esmâ'il Khân exécuté par Ali Morâd Khân, qui convoite ces territoires. Jân Mohammad Khân, le fils unique de Esmâ'il Khân, prend la succession de son père à la tête des tribus qashqâ'is et soutient Ja'far Khân contre le futur roi qâdjâr qui cherche à prendre le pouvoir. En 1788, Aghâ Mohammad Khân Qâdjâr lance une attaque contre les Qashqâ'is dans la région de Gandomân.

> La victoire de Aghâ Mohammad Khân contre Lotf 'Ali Khân en 1794 marque le fondement de la dynastie qâdjâre et porte un coup dur aux Qashqâ'is, qui se retirent dans les montagnes du Zagros et s'y cachent jusqu'à l'assassinat du roi qâdjâre en 1797.

Cependant, ces derniers, avertis de cette menace, se réfugient dans les montagnes. Après l'assassinat de Ja'far Khân en 1789, Jân Mohammad Khân apporte son soutien au fils de ce dernier, Lotf 'Ali Khân. La victoire de Aghâ Mohammad Khân contre

Lotf 'Ali Khân en 1794 marque le fondement de la dynastie qâdjâre et porte un coup dur aux Qashqâ'is, qui se retirent dans les montagnes du Zagros et s'y cachent jusqu'à l'assassinat du roi qâdjâre en 1797. Avant cela et à titre de représailles, Aghâ Mohammad Khân force plusieurs tribus qashqâ'is à s'exiler au nord de la Perse. Cependant, à la même époque, des tribus lores et kurdes, qui ont suivi Karim Khân dans le Fârs, se joignent aux tribus qashqâ'i, conférant à ces dernières une importance numérique considérable. En 1818, Jân Mohammad Khân se voit conférer le titre de ilkhâni, qui sera ensuite porté par l'ensemble des grands chefs qashqâ'is suivants. A sa mort, son fils aîné Mohammad 'Ali Khân prend sa suite et acquiert un pouvoir de premier ordre dans la province, étendant son influence non seulement sur l'ensemble des tribus qashqâ'i, mais également sur d'autres tribus nomades comme les Bahârlou, Aynâllou ou les Nafar. Il noue également des alliances avec les Qâdjârs, notamment en se mariant avec la fille de Hossein 'Ali Mirzâ Farmân Farmâ, l'un des fils de Fath 'Ali Shâh à l'époque gouverneur de la province du Fârs, ou encore en mariant l'un de ses fils avec une sœur du roi Mohammad Shâh Qâdjâr. Cependant, en 1836, il est appelé à Téhéran et forcé à rester à la cour jusqu'à la fin du règne du Shâh: ainsi sous contrôle, il ne risque plus de constituer un contre-pouvoir dans le sud du pays. Mohammad 'Ali Khân est cependant autorisé à retourner à Shirâz en 1849, durant la première année du règne de Nâssereddin Shâh, et meurt trois ans plus tard. Son frère, Mohammad Qoli Khân, lui succède. Cependant, il est rapidement muselé par le pouvoir central de Téhéran qui s'emploie alors à limiter les différentes formes de résistance au pouvoir central, la principale "menace" étant constituée par les tribus nomades. Qoli Khân est alors astreint à résidence à Shirâz, où il se doit de garantir la soumission de ses tribus au pouvoir royal. Nâssereddin Shâh crée également une confédération de tribus appelée Ilât-e Khamseh ("la confédération des cinq") en vue de limiter encore davantage l'étendue de l'autorité du leader qashqâ'i. A la mort de Qoli Khân, son fils, Soltân Mohammad Khân, réputé faible et alcoolique, prend sa suite. Les Qashqâ'is connaissent alors une période difficile: outre l'absence de leader fort défendant leurs intérêts, absence qui menace gravement la confédération des différentes tribus qashqâ'is de désintégration, ces dernières doivent faire face à une grande famine au début des années 1870. Plusieurs Khâns ambitionnent alors de prendre le pouvoir, entraînant d'importants conflits d'intérêts et dissensions internes. Près de 10 000 familles qashqâ'is décident alors de rejoindre les tribus Bakhtiâris et



▲ *Esmâ'il Khân Sowlat-od-Doleh*

Khamseh, alors que près de 4000 familles s'établissent dans différents villages.

En 1904, Esmâ'il Khân Sowlat-od-Doleh devient *ilkhâni* de la confédération des tribus qashqâ'is, et confère de nouveau une certaine cohésion et un pouvoir accru à ces dernières. Le contexte national est également propice à un regain d'influence: le pays est alors gouverné par Mozzafareddin Shâh, roi à la fois malade et corrompu, dont le règne entraîne une érosion conséquente du pouvoir central dans le reste du pays. Esmâ'il Khân étend son influence sur la majorité des tribus de l'arrière-pays tandis que son rival, Ghavâm-ol-Molk, base le centre de son pouvoir à Shirâz.

La Révolution constitutionnelle de 1906 entraîne un important chaos dans le pays, et notamment dans le Fârs, avec l'apparition d'importantes luttes d'influences entre ces deux chefs tribaux dans le sillage de cet événement: les tribus dirigées par Ghavâm prennent parti pour les royalistes et le pouvoir en place, alors que les Qashqâ'i défendent les constitutionnalistes. Les tribus de Ghavâm se rapprochent par la suite des chefs tribaux bakhtiâris, et Esmâ'il Khân s'oppose par la suite vigoureusement aux deux clans en formant une alliance avec Sardâr-e Ashraf, leader de Posht-e Kouh, localité située dans le sud du pays, donnant ainsi naissance à la Ligue du sud (*ettehâd-e jonoub*): le pays est alors au bord de la guerre civile. Les luttes internes s'intensifient à la suite de l'interférence des Anglais. Ces derniers, qui exploitent le pétrole dans le Khouzestân depuis 1908, se sentent menacés par la constitution de la Ligue du sud et par l'influence croissante des nomades qui réclament d'importants droits de passage sur la route Shirâz-Boushehr qui coupent les terres qashqâ'is et constitue l'artère principale du commerce britannique avec la Perse. Les Britanniques apportent donc leur soutien à Ghavâm, en menaçant d'intervenir par la force. Esmâ'il Khân finit par céder.

Durant la Première Guerre mondiale, la Perse et les tribus nomades sont également prises à partie et deviennent les acteurs des luttes d'influences britannique et allemande, chacun s'efforçant de s'allier des tribus nomades et de diviser le clan adverse. Les Qashqâ'is s'opposant continuellement, avec le soutien des Allemands au travers d'un dénommé Wassmuss, au développement de l'influence britannique dans le sud du pays.

Le règne de Rezâ Shâh (1925-1941) marque une période difficile pour les Qashqâ'is: Esmâ'il Khân et son fils aîné Nâsser Khân sont convoqués à Téhéran en tant que députés du nouveau parlement, avant de réaliser qu'ils sont "invités" à rester auprès du roi, devenant de facto ses prisonniers. On les force d'abord à coopérer avec le pouvoir en vue de désarmer les tribus qashqâ'is, avant de les mettre en prison. Des gouverneurs militaires sont ensuite assignés aux différentes tribus qashqâ'i, et les chefs de tribus forcés de faire leur service militaire et de payer d'importantes taxes au gouvernement central, taxes souvent perçues par des agents largement corrompus. Le mécontentement allant croissant entraîne un important soulèvement des nomades au printemps 1929, durant lequel les Qashqâ'is joue un rôle important. Après plusieurs mois de combats, une trêve est signée, réinstallant Esmâ'il Khân et son fils sur leurs sièges de députés et aboutissant au retrait des gouverneurs militaires du gouvernement central auprès des tribus. Rezâ Shâh, qui n'abandonne cependant pas son projet de mettre fin aux contre-pouvoirs tribaux en Perse, cherche par tous les moyens à

écraser les Qashqâ'is. Esmâ'il Khân est finalement exécuté en prison, et Rezâ Shâh décide de couper les routes utilisées par les nomades pour migrer, et ce en vue de les forcer à se sédentariser. Cette politique, qui s'avère catastrophique, entraîne une disette massive parmi les Qashqâ'is.

A la suite de l'abdication de Rezâ Shâh en 1941, Nâsser Khân et son frère Khosrow Khân fuient Téhéran pour rejoindre le Fârs. Autoproclamé *ilkhâni*, Nâsser Khân parvient à reconstituer la confédération qashqâ'i et à reprendre possession de l'ensemble de ses territoires, permettant la reprise des migrations saisonnières. L'anglophobie qu'il avait héritée de son père le conduit à soutenir les Allemands au cours de la Seconde Guerre mondiale, ces derniers leur envoyant plusieurs agents et conseillers mais très peu d'armes, contrairement à leurs promesses. De leur côté, les Anglais incitent le gouvernement central à soumettre les Qashqâ'is par la force. L'armée persane subit cependant d'importants revers et pertes dans le sud du pays, et la résistance qashqâ'i permet finalement à Nâsser Khân de signer un armistice garantissant l'autonomie de ses tribus et leur permettant de garder leurs armes, en échange de l'acceptation de la mise en place de garnisons militaires dans plusieurs villes de Fârs.

Avec le début de la Guerre froide, le leader qashqâ'i s'oppose résolument au développement de l'influence de l'Union soviétique, qui a des visées sur les concessions pétrolières du sud du pays. Nâsser Khân est également désireux d'améliorer les conditions de vie de ses populations dans le Fârs. Ainsi, en septembre 1946, il invite les principaux chefs tribaux et religieux de la province à se réunir à Tchenâr Râhdâr, donnant lieu à la création du mouvement des Sa'doun ("les Heureux"). Ce mouvement exige notamment la démission du gouvernement - à l'exception du premier ministre -, l'allocation à la province de Fârs des deux-tiers des taxes y étant perçues, et la formation immédiate de conseils provinciaux. A la suite du rejet de ces exigences[1], d'importants soulèvements ont lieu, notamment parmi les tribus du Khouzestân et de Kermân, tandis que les Qashqâ'is prennent les villes de Kâzeroun et Abâdeh. Leurs demandes sont ensuite en majorité acceptées, le gouvernement de l'époque souhaitant s'allier ces tribus en vue de représenter un front commun contrant le développement de l'influence soviétique.

La fin des années 1940 et le début des années 1950 constituent une période prospère pour les Qashqâ'is: ils bénéficient d'une autonomie quasi totale, et la direction des tribus est partagée avec succès entre Nâsser Khân et ses trois frères. Toujours opposés au gouvernement central pahlavi, les quatre frères



▲ *Tableau représentant Karim Khân zend. Selon certains, la personne aveugle se tenant à ses côtés serait Esmâ'il Khân*

apportent leur soutien aux efforts de Mohammad Mossaddegh pour renverser le Shâh. Lorsque Mossaddegh est arrêté, ils menacent d'envahir Shirâz, mais sont exilés en conséquence par le gouvernement en 1954 et l'ensemble de leurs biens est confisqué.

Durant les décennies suivantes, le régime pahlavi s'efforce de faire adopter aux nomades un mode de vie sédentaire. Du fait de ces pressions, mais aussi du manque de pâturages à leur disposition, de la désintégration de leurs institutions tribales et de la nouvelle expansion capitaliste, les migrations sont de facto devenues difficiles. De nombreuses familles qashqâ'is choisissent donc de s'établir dans des villes telles que Shirâz, Boushehr, Ahvâz ou Abâdân, cherchant des emplois dans des usines ou dans l'industrie du pétrole. L'abandon de ce mode de vie traditionnelle mène à un affaiblissement sans précédent de la cohésion existant entre les différents membres des tribus, but recherché par le gouvernement. En 1963, le pouvoir central déclare officiellement ces tribus comme "non-existantes", et retire l'ensemble de leurs titres et prérogatives aux Khâns encore en place à l'époque. Pensant que la "question tribale" est désormais résolue, le Shâh autorise même deux des frères de Mansour Khân à retourner en Perse, à condition qu'ils ne se rendent pas dans le Fârs.

De nombreux Qashqâ'is participent aux manifestations qui conduisent à la chute du Shâh en 1979. Nasser Khân et son troisième frère reviennent en Iran à cette occasion. Le premier rend visite à l'Ayatollah Khomeiny peu après son arrivée à Téhéran, et est bien accueilli parmi les Qashqâ'is. Il n'essaie cependant pas de restaurer une certaine autonomie tribale ou d'exercer à nouveau ses fonctions de chef. Pourtant, des tensions apparaissent face à la volonté du nouveau pouvoir d'établir un gouvernement centralisé fort, tensions qui mènent finalement à une rupture des relations entre les Qashqâ'is et le nouveau régime et à une insurrection qui dura près de deux années. Cette résistance prend fin avec la mort d'Abdollah Khân, le fils aîné de Nâsser Khân. Ce dernier décide d'abandonner la lutte en mai 1982 et de fuir vers le Kurdistan. Il meurt peu après, en janvier 1984, mettant fin à des décennies de rébellions et de luttes contre les différents pouvoirs centraux. Il était le dernier *ilkhâni* au sens fort du terme des Qashqâ'is.

Mode de vie et organisation actuelles

Actuellement, les Qashqâ'is se divisent en cinq grandes tribus ou clans dont Darreshouri, Fârsimdân ou encore Amaleh. Chaque tribu est organisée autour d'un khân. Ils continuent à migrer 3 à 4 mois par an, et passent le reste de l'année leurs quartiers d'été (*yeylâq*) et d'hiver (*qeshlâq*) où ils se consacrent à des activités d'élevage mais aussi de culture. Ils produisent surtout du blé, de l'orge, du riz, des lentilles, des herbes, des agrumes et des dattes. Cependant, certains Qashqâ'is ont abandonné la vie nomade et se sont constitués en villages en se consacrant à des activités agricoles et d'élevage. Les femmes travaillent aux champs aux côtés des hommes, mais sont aussi responsables des tâches ménagères et de la confection du pain. Elles s'occupent également de l'ensemble des étapes de la confection de tapis: elles filent d'abord la laine de mouton, la teignent et en font des pelotes prêtes à être utilisées dans la confection de tapis. En général, plusieurs femmes travaillent ensemble sur un tapis durant un ou deux mois, afin de confectionner un *djâdjim* ou un *gelim*. Ils logent dans des tentes faites de poils de chèvre noirs, et de forme rectangulaire. Les Qashqâ'is se distinguent également par leurs mariages hauts en couleurs, la forte présence des chants dans la vie quotidienne, et leur riche artisanat. Ils contribuent indéniablement à la richesse de la culture persane en général et de la province de Fârs en particulier, où ils sont connus avant tout pour la beauté de leurs tapis et de leurs vêtements traditionnels faits d'étoffes précieuses, eux aussi hauts en couleurs. ■

** Cet article est une adaptation libre, avec des rajouts, de l'article de Pierre Oberling intitulé "Qashqâ'i tribal confederacy i. history" publié sur le site www.iranicaonline.org*

1. Ce rejet premier était en réalité une manœuvre politique du premier ministre de l'époque pour finalement contraindre son gouvernement, qui comptait plusieurs ministres pro-soviétiques du parti communiste iranien Toudeh, à démissionner par la suite et à ainsi purger le gouvernement de leur influence.

Mollâ Sadrâ, le théosophe de Shirâz

Hamideh Haghighatmanesh

A l'époque safavide, un certain Khâdjeh Ebrâhim Ghavâmi, notable de Fârs, homme d'affaires, savant et fin politicien, était ministre du suzerain de Fârs, Mohammad Mirzâ, également connu sous le nom de Shâh Mohammad Khodâbandeh. Khâdjeh Ebrâhim n'avait pas d'enfant et en souffrait cruellement. Après bien des prières, il eut enfin un fils. Né en 1571 à Shirâz dans le quartier Ghavâm, Sadreddin Mohammad, plus tard surnommé Mollâ Sadrâ, est un philosophe iranien, chef de file de l'école philosophique de *Hekmat-e moteâlieh* ou "haute théosophie".

Enfant, il apprend à lire et à écrire dans une école traditionnelle (*maktab khâneh*) du quartier Ghavâm. Plus tard, un précepteur, Mollâ Abdorrazzâgh Abarghou'i, prend en charge sa formation. Mollâ Sadrâ a six ans quand ses parents s'installent à Ghazvin, alors capitale iranienne, où son père accompagne Shâh Mohammad Khodâbandeh. C'est dans cette ville qu'il poursuit son éducation et rencontre des années plus tard d'éminents penseurs de l'époque, dont Sheykh Bahâ'i et Mirdâmâd, qui deviennent ses maîtres. Sheykh Bahâ'i est non seulement un théologien de premier ordre, mais aussi astronome, mathématicien, ingénieur, architecte et médecin. Mirdâmâd appartient à la même catégorie de ces savants encyclopédiques qui connaissent l'ensemble des sciences de leur temps, mais se consacre avant tout à l'enseignement de la jurisprudence islamique, du hadith (paroles du prophète de l'islam et de ses descendants), et de la philosophie.

En 1598, le roi safavide Shâh Abbâs Ier transfère sa capitale de Ghazvin à Ispahan et fait de cette ville un véritable centre intellectuel. Sheykh Bahâ'i, Mirdâmâd et leurs étudiants s'y établissent. A l'école Khâdjeh d'Ispahan, Mollâ Sadrâ étudie la jurisprudence islamique, le hadith et l'exégèse auprès de Sheykh Bahâ'i, la philosophie auprès de Mirdâmâd, les différents peuples et religions avec Mir Fendereski. Alors âgé de 27 ans, il pose les prémisses de sa doctrine philosophique, la *hekmat-e moteâlieh* (la haute théologie). Sa pensée est basée sur la notion d'existence (*vodjoud*) comme constituant la réalité profonde de toute chose, et son rejet de la quiddité (*mâhiyat*) en une vue de l'esprit. Si l'existence, le fait qu'une chose "soit" et ait une réalité concrète est saisie de façon intuitive, l'esprit a ensuite tendance à considérer comme réelles les essences multiples des choses, en oubliant qu'un principe unique les réunit, et qu'elles se rejoignent toutes dans le fait qu'elles "sont". La pensée de Mollâ Sadrâ est fondée sur l'idée d'une Réalité unique (*wahdat al-vodjoud*) à la source et comme constituant l'ensemble du réel: les essences, les causes, etc. ne sont que différentes manifestations de l'Existence selon des degrés multiples de plus ou moins grande intensité.

Dans le sillage de sa théorie de l'authenticité de l'existence (*esâlat al-vodjoud*), Mollâ Sadrâ est également l'auteur d'une théorie du mouvement intra-substantiel (*harekat-e djohari*) posant le monde comme une réalité en mouvement constant, et permettant de justifier l'intensification de l'existence et l'idée d'une ascension dans l'échelle des différents degrés de l'être. Cette idée d'un mouvement et de changement perpétuel de chaque degré de l'être au-delà des apparences rejoint certains versets coraniques, comme le verset 88 de la sourate Les fourmis: «*Et tu verras les montagnes - tu les crois figées - alors qu'elles passent comme des nuages (…)*».

Mollâ Sadrâ croyait également au destin divin (*qazâ va qadar*), le *qazâ* étant le décret et la sentence de Dieu, ce qui ne change jamais, alors que le *qadar* désigne ce que, dans le destin d'une créature, est susceptible de changer et dépend des actions de l'homme; ce dernier pouvant, par sa volonté et ses actions, influer sur son destin.

Le mysticisme chiite (*erfân-e shi'eh*) se situe au

cœur de la pensée de Mollâ Sadrâ. Selon lui, la religion à un aspect apparent (*zâheri*) et caché (*bâteni*); ce dernier constituant sa vérité profonde et la raison d'être de l'apparent. L'apparence de la religion, constituée de la loi et des pratiques religieuses quotidiennes, est nécessaire mais ne constitue qu'un moyen d'accéder à la vérité profonde du chiisme. En résumé, l'apparence et le caché, l'exotérique et l'ésotérique sont étroitement liés, l'un n'ayant pas de sens sans l'autre.

Mollâ Sadrâ a enseigné sa pensée auprès de nombreux étudiants, cependant, sous la pression de ses détracteurs et rivaux, il quitte Ispahan et se réfugie au village de Kahak situé près de la ville de Qom. Débute alors une période d'exil très intense sur les plans à la fois intellectuels et spirituels, où il aura des révélations lui permettant de compléter et d'approfondir sa pensée philosophique. Quelques années plus tard, il reprend la plume pour écrire son œuvre philosophique maîtresse, les *Asfâr*, où l'authenticité de l'existence est définitivement établie et prouvée. Il ouvre un centre d'enseignement de philosophie, formant de nombreux étudiants dont Fayyâz-e Lâhidji et Feyz-e Kâshâni, qui deviennent par la suite les gendres de Mollâ Sadrâ et diffusent sa doctrine. Suite à son implication dans la direction de ce centre, ce dernier devient un foyer scientifique plus important que l'école Khâdjeh d'Ispahan.

En 1632, Mollâ Sadrâ revient dans sa ville natale de Shirâz, sur l'invitation du gouverneur de Fârs, Allâhverdi-Khân, pour assurer la direction d'une école. Commence alors la période la plus fructueuse de sa vie, durant laquelle il enseigne à un auditoire de plus en plus vaste. Mollâ Sadrâ écrit une cinquantaine d'ouvrages au cours de sa vie sur divers sujets dont la philosophie, la théologie, l'exégèse coranique, la question de la liberté, etc.

Mollâ Sadrâ "vivait" sa doctrine et était lui-même animé par une foi profonde. Il a effectué à sept reprises le pèlerinage à La Mecque à pied. Il est d'ailleurs décédé sur le chemin du retour de ce septième pèlerinage, à Bassora, en 1640 selon certains, ou en 1635 selon les notes de son petit-fils Mohammad Alamolhodâ, savant de son temps et fils d'Allâmeh Feyz-e Kâshâni. Pour Mollâ Sadrâ, donc, la pensée spéculative n'a aucune valeur si elle ne conduit pas à un perfectionnement concret de l'âme. Pensée intellectuelle et travail sur soi sont deux aspects inséparables, car c'est par la connaissance de la vraie nature de la réalité que l'âme peut se purifier et s'élever à des degrés plus hauts de la vie spirituelle. Mollâ Sadrâ s'inscrit donc dans la lignée des savants encyclopédiques de son temps, à la fois philosophes et mathématiciens, astronomes, médecins et savants religieux. Il était également un mystique et un pieux ascète. Il est actuellement considéré comme le plus grand philosophe iranien chiite, et sa doctrine continue d'être largement enseignée en Iran et l'objet de nombreuses recherches de spécialistes iraniens et étrangers. ■



▲ *Statue de Mollâ Sadrâ au musée de madame Tussaud de Shirâz*

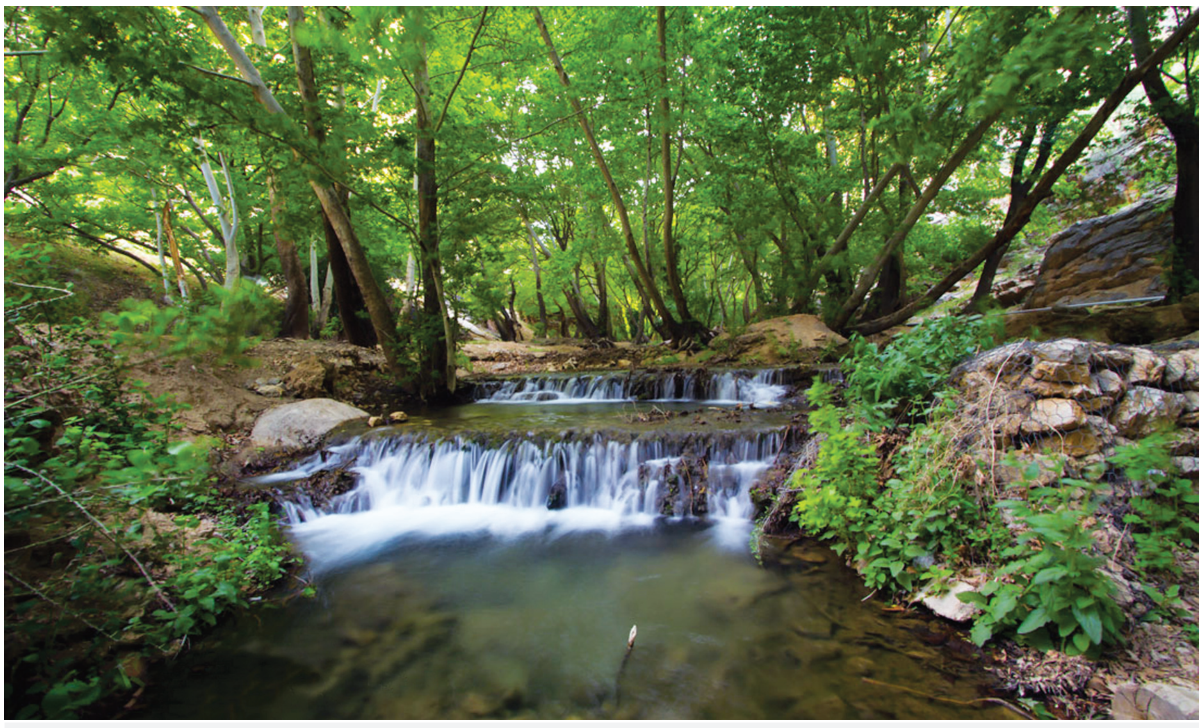
Sources:

- Corbin, Henry, *Mollâ Sadrâ: Filsouf va motefakker-e bozorg-e eslâmi* (Mollâ Sadrâ, grand penseur musulman; titre adapté à la traduction persane), tr. De Zabihollâh Mansouri, éd. Djâvidân, 1982.
- Khâmene'i, Mohammad, "Negâhi be zendegi, shakhsiat va maktab-e Sadrolmoteâllehin" (Regard sur la vie, la personnalité et la doctrine de Mollâ Sadrâ), in *Kheradnâmeh-ye Sadrâ*, no 4, Tir 1375/juillet 1996.
- Pezeshk, Manoutchehr, "Jarfâ-ye andisheh; morouri bar zendegi va âsâr-e Mollâ Sadrâ" (La profondeur de la pensée; aperçu de la vie et des œuvres de Mollâ Sadrâ), *Hamshahri*, Téhéran, 2010.

Les attractions touristiques de la province de Fârs

2ème partie

Hamideh Haghighatmanesh



▲ *Paradis perdu (Behesht-e gomshodeh) dans la région de Kâmfirouz, Marvdasht*

La province de Fârs, située au sud-ouest de l'Iran, s'étend sur une superficie de 122 608 km^2 et est à ce titre la cinquième province la plus vaste d'Iran. Les provinces limitrophes sont celles d'Ispahan au nord, de Hormozgân au sud et au sud-est, de Boushehr à l'ouest et au sud-ouest, de Kohkilouyeh au nord-ouest, de Kermân à l'est et de Yazd au nord-est. Les monts Zâgros, l'un situé au nord-ouest et l'autre au sud-est de la province, sont de hauts plateaux montagneux divisant la province en deux zones géographiques distinctes. Lors du dernier recensement de 2010, le nombre d'habitants de la province s'élevait à 4 528 513 personnes. Shirâz est la capitale du Fârs, et les autres villes principales de cette province sont Abâdeh, Bovânât, Dârâb, Estahbân, Eghlid, Fasâ, Firouzâbâd, Kâzeroun, Khonj, Jahrom, Sepidân, Lâr, Lâmerd, Marvdasht, Mamasani ou encore Neyriz.

En tant que l'un des plus anciens centres de la civilisation iranienne et la capitale gouvernementale la plus importante de l'Antiquité iranienne, notamment des rois achéménides et sassanides, la province abrite un grand nombre d'attractions historiques, mais aussi naturelles et géotouristiques en grande majorité situées à proximité de ses principales villes. Il va de soi que l'on ne peut aborder ici l'ensemble de ces attractions - nous nous contentons d'un florilège en insistant sur les plus visitées, en commençant par la capitale de la province, ville des grands poètes d'Iran.



▲ *Persépolis (Takht-e Djamshid)*

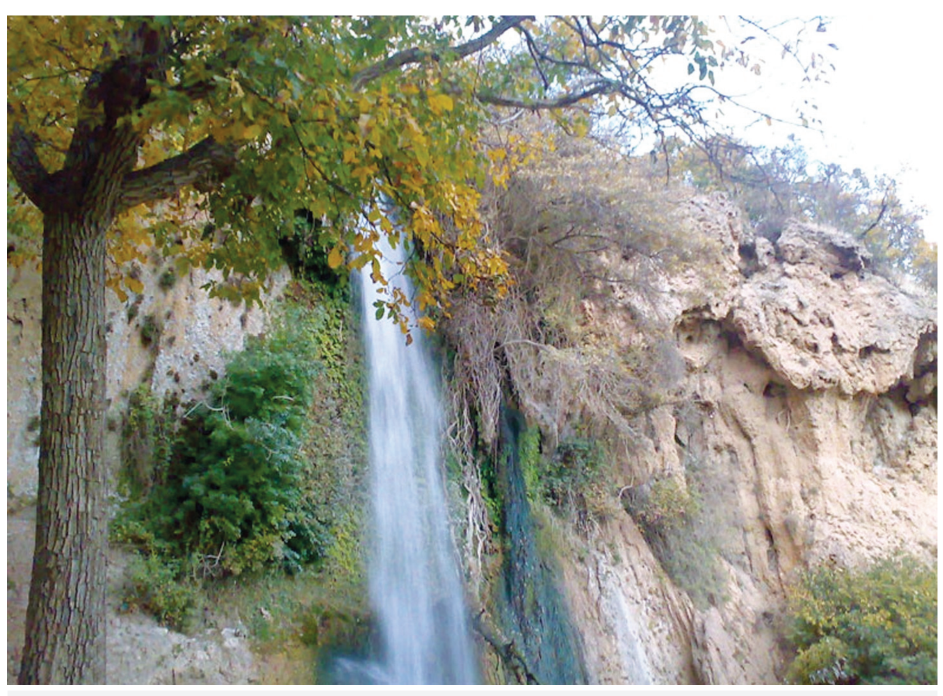
Marvdasht:

Persépolis (Takht-e Djamshid): Ancienne capitale de l'empire achéménide, Persépolis se situe dans la plaine de Marvdasht, au pied de la montagne Kouh-e Rahmat, à environ 70 km au nord-est de la ville de Shirâz. Sa construction commença en 521 av. J.-C. sur ordre de Darius Ier et se poursuivit pendant plus d'un siècle. Le site de Persépolis est un vaste complexe érigé sur une terrasse monumentale. À proximité de la Terrasse se trouvaient d'autres éléments dont les habitations de la ville basse, des tombes royales, des temples et des jardins. De nombreux bas-reliefs sculptés sur les escaliers et portes des palais attestent de la diversité des peuples composant l'Empire.

Le portrait de Rostam (Naghsh-e Rostam): Ce site archéologique situé à environ 6 km de Persépolis, à Marvdasht, est appelé ainsi car les Perses pensaient que les bas-reliefs sassanides sous les tombes représentaient Rostam, héros mythique perse. Le site contient quatre tombes royales achéménides et trois registres de bas-reliefs. L'une serait la tombe de Darius Ier, mais les trois autres tombes se trouvant à ses côtés ne portent aucune inscription permettant de les identifier avec certitude. Outre les tombes, il existe sept grands bas-reliefs taillés



▲ *Ville historique d'Estakhr (Takht-e Tâvous)*



▲ *Cascade de Dashtak*

dans la roche de Naghsh-e Rostam. Face à la roche se trouve un monument zoroastrien appelé Ka'beh-ye Zartosht, et à l'extrémité du site se trouvent deux petits temples de feu.

La ville historique d'Estakhr (Takht-e Tâvous): A 7 km de Persépolis, le visiteur peut découvrir les restes de ce qui fut l'une des plus belles villes de Perse datant de l'époque achéménide. Conquise plusieurs fois, il n'en reste aujourd'hui que des ruines qui témoignent encore de sa splendeur passée, telles que la Grande Porte de pierre de la ville, des colonnes et des murs.



▲ *Barrage de Darius (Doroudzan)*

Le barrage de Darius (Doroudzan): Il y a près de 2400 ans, les besoins agricoles d'irrigation à l'époque achéménide ont mené à la construction de ce barrage près du village de Doroudzan. Il reste considéré comme un chef-d'œuvre d'ingénierie construit au meilleur endroit possible de la rivière, fournissant ainsi l'eau nécessaire aux champs. Ce barrage construit sur ordre de Darius est connu comme étant le plus ancien barrage de terre du Moyen-Orient.

Le village et la cascade de Dashtak: Dashtak est un vieux village de Marvdasht où ont été retrouvés des objets remontant à l'époque achéménide. La beauté de la nature environnante et la cascade située



▲ *Bas-relief à Naghsh-e Rostam*

dans cette région historique à 65 km au nord-ouest de Marvdasht et à proximité d'une forêt de noyers valent également le détour.

Le Paradis perdu (Behesht-e gomshodeh): Située à Marvdasht dans la région de Kâmfirouz à 120 km du nord-ouest de Shirâz, cette vallée verdoyante aux paysages spectaculaires et aux nombreuses cascades fait partie des zones protégées de la province de Fârs.

Firouzâbâd:

Le château d'Ardeshir Bâbakân: Ce château, qui fut également un temple zoroastrien, a été construit sur ordre d'Ardeshir Bâbakân, fondateur de la dynastie sassanide. Il est l'un des monuments les plus imposants de l'architecture sassanide. Il comprend de nombreuses salles, et le stuc décoratif du haut de ses murs est toujours intact, 1800 ans après sa construction.

La ville historique de Gour: Construite tout en rond, cette ville datant de l'époque achéménide et située à proximité de Firouzâbâd est un endroit chargé d'histoire antique. Les historiens rapportent qu'excédé par la résistance de ses habitants face à son armée, Alexandre aurait ordonné qu'on l'engloutisse sous l'eau, grâce à la construction d'un barrage. Après avoir fondé la dynastie sassanide, Ardeshir Bâbâkân restaura la ville et la choisit comme capitale.



▲ *Le château d'Ardeshir Bâbakân, Firouzâbâd*



▲ *Ville historique de Gour*



▲ *Bas-relief de la Victoire (Naghsh-e pirouzi), Firouz-Abâd*

Le bas-relief de la Victoire (Naghsh-e pirouzi): Datant de l'époque sassanide, il figure la victoire d'Ardeshir sur le dernier roi arsacide. C'est le plus grand bas-relief d'Iran.

Tangeh Haygher: Située à 35 km du sud-ouest de Firouz-Abâd, cette région, surnommée "Grand Canyon de l'Iran" en raison de la grande profondeur de sa vallée, est dotée d'une végétation et d'une faune endémiques uniques en leur genre. Depuis des années, les autorités tentent de faire figurer cette région sur la liste des géo-parcs iraniens de l'Unesco, mais la construction du barrage Haygher semble menacer ce projet.

La zone protégée Shahid: Elle constitue l'habitat d'espèces rares d'oiseaux migrateurs et d'animaux sauvages, et est un lieu de randonnée privilégié de la province.

Pasargades:

Le site archéologique de Pasargades est la principale attraction de la région. Il comprend de nombreux monuments historiques dont le mausolée de Cyrus, la forteresse Tall-e Takht, la Prison de Salomon, ainsi que les ruines de deux palais royaux, l'un datant probablement du règne de Darius et l'autre de celui de Cyrus.

Le mausolée de Cyrus le Grand: Autrefois située au milieu des jardins royaux, cette tombe qui constituait le cœur de Pasargades fut construite vers 530-540 av. J.-C. Alors qu'il visitait la tombe de Cyrus, Alexandre ordonna à l'un de ses soldats d'entrer dans le monument. Ce dernier y trouva une caisse en or contenant des objets royaux et guerriers ayant appartenu à Cyrus, ainsi que de nombreux bijoux et pierres précieuses.

Tall-e Takht: Construite en haut d'une colline, la forteresse de Darius, également



▲ *Tangeh Haygher à 35 km du sud-ouest de Firouz-Abâd. Photo de Atoussâ Taghavi*

connue sous le nom de «Trône de la mère de Salomon», est située à environ 2 km au nord-est du mausolée de Cyrus. Après son couronnement, Darius transforma ce bâtiment, auparavant lieu de réception, en une forteresse d'une superficie d'environ 2 hectares.

La Tour de pierre (bordj-e sangi) ou Prison de Salomon: Construite à l'époque des Achéménides, elle est le monument de Pasargades qui constitue l'un des meilleurs témoignages de la maîtrise architecturale et artistique des ingénieurs et architectes de l'époque. Diverses opinions existent concernant l'usage de ce monument: selon certains, il s'agirait du mausolée de Kamboudjieh, fils et successeur de Cyrus, d'autres soutiennent que cette tour abritait un temple de feu zoroastrien, d'autres encore estiment que l'endroit servait de centre d'archivage des documents administratifs achéménides d'importance. Le plan architectural du monument semble cependant confirmer l'hypothèse d'un lieu à usage rituel, le mystère n'ayant pas été encore élucidé par les archéologues.

Le complexe royal de Pasargades: Situé au centre du site de Pasargades, ce complexe est constitué de plusieurs châteaux, l'un ayant été habité par Cyrus, un autre, nommé Darvâzeh, possédant un bas-relief où figure un homme



▲ *Mausolée de Cyrus le Grand*


▲ *Forteresse Izad-Khâst, Abâdeh*

possédant des ailes, et le dernier, appelé Bâr-e Am, était destiné à l'accueil des invités et autorités des autres nations par Cyrus.

Kâzeroun:

Le complexe historique de Bishâbour constitue le lieu touristique principal de la ville. Il comprend notamment la ville antique du même nom, le détroit de Tchogân, la grotte et la statue du roi sassanide Shâpour, la grande salle de cérémonie de Shâpour, le temple d'Anâhitâ, la forteresse Dokhtar, un temple de feu, ou encore la mosquée Djâmeh.

Le détroit de Tchogân (Tangeh-ye Tchogân): Situé près de la ville historique de Bishâbour et à 25 km de Kâzeroun, il est situé au voisinage d'important bas-reliefs et gravures datant de la période sassanide. C'est également le lieu où les rois s'adonnaient à la pratique du jeu traditionnel du *tchogân*, l'ancêtre du polo.

La grotte de Shâpour I: Située au bout de Tangeh Tchogân, une statue de Shâpour I, fils d'Ardeshir Bâbakân, se trouve à son entrée.

Le lac Parishân: Ce lac, qui se distingue par sa beauté et son étendue et bénéficie d'une protection gouvernementale, est aujourd'hui gravement menacé de disparition.

Parmi d'autres attractions de cette ville, nous pouvons évoquer les plaines de narcisses (*narges-zâr*), l'orangeraie Bâgh


▲ *Bas-reliefs de la période sassanide dans le détroit de Tchogân (Tangeh-ye Tchogân), Kâzeroun*



▲ *Tour de pierre (bordj-e sangi) ou Prison de Salomon, Pasargades*

Nazar, ou encore le village Davân, ou Mâsouleh de Fârs, datant probablement de l'époque sassanide.

Abâdeh:

La forteresse Izad-Khâst datant de l'époque sassanide, le barrage, le pont et le caravansérail d'Izad-Khâst remontant à l'époque safavide, le château du roi sassanide Bahrâm Gour, la forteresse Gabri, l'Emârat-e Kolâh Farangi, un bel édifice datant de l'époque qâdjâre, la mosquée Djâmeh Souriân ou encore la zone protégée Basirân font partie des lieux à visiter de cette ville.

Djahrom:

Parmi les monuments historiques incontournables de Djahrom, citons la caverne Sang-Shekan datant de l'époque safavide; le temple du feu sassanide, situé à proximité du Mausolée de Bârbad; le légendaire aède de la cour des Sassanides; la Citadelle Gabri, dont le puits creusé à

Construite à l'époque des Achéménides, la Tour de pierre (*bordj-e sangi*) ou Prison de Salomon est le monument de Pasargades qui constitue l'un des meilleurs témoignages de la maîtrise architecturale et artistique des ingénieurs et architectes de l'époque.



▲ *Forteresse antique Ejdehâ-Peykar, Lârestân*



▲ *Nature vierge et préservée de Djahrom*

même le roc attire l'attention. Citons encore le Marché Zendyieh, datant du XVIIIe siècle, jumeau du Marché Vakil de Shirâz, au style très caractéristique de la période zend; l'antique village de Behdjân, à la nature vierge et préservée, vieux de plus de quinze siècles; l'antique village de Tâdvân et sa grotte



▲ *Marché Gheysarieh, Lârestân*


▲ *Détroit de Raghz, Dârâb*

exceptionnelle; la Route des Epices, chef-d'œuvre d'ingénierie tracée au XVIe siècle liant l'Inde et l'Afrique à la Route de la Soie; la caverne Varâ; la forêt de Tchâhtiz; la grotte calcaire Shafagh et enfin, le village Hakân et ses superbes prairies.

Lârestân:

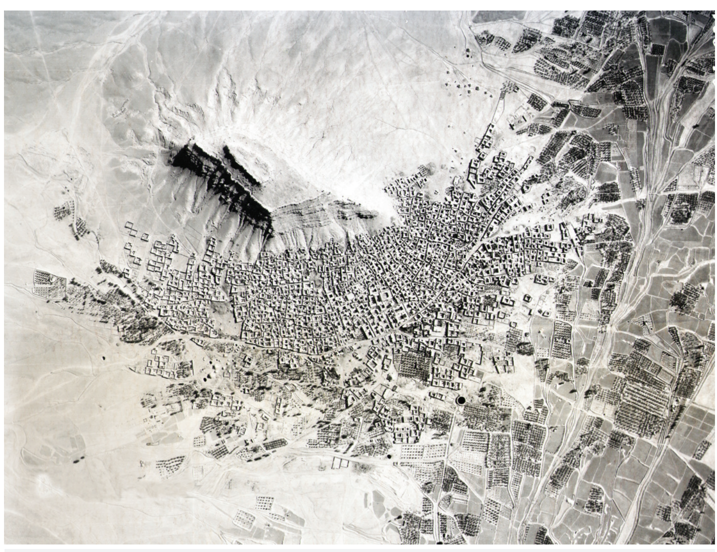
Autre grande ville de Fârs, Lârestân possède également son lot de beautés historiques et naturelles. Citons, entre autres, la forteresse antique Ejdehâ-Peykar, à l'est de laquelle la mère de Nâder Shâh Afshâr repose dans un discret monument; le Marché Gheysarieh, bon exemple de styles architecturaux iraniens juxtaposés, des styles pré-safavides aux qâdjârs, et stratégiquement entouré par plusieurs caravansérails safavides; la citadelle sassanide Parvizeh-Evaz, perchée à 200 mètres au-dessus de la ville; la Mosquée Djâmeh de Lâr, œuvre safavide; le jardin Neshât enclos sur une belle bâtisse, siège du gouverneur de Lâr à l'époque safavide; le mausolée de Pir Sorkh, vieil ermite soufi; l'antique réservoir d'eau de Dahân-Shir, les réservoirs d'Evaz ainsi que le pont safavide Abbâsi. La nature du Lârestân mérite également d'être citée, notamment son Parc protégé, où vivent des espèces végétales et animales parfois endémiques et caractéristiques de cette région à la croisée de plusieurs différentes biosphères.


▲ *Berkeh Kal, le plus grand réservoir d'eau (*berkeh*) de l'Iran, Gerâsh*

Dârâb:

Comme la majorité des villes de la région, Dârâb possède une histoire prestigieuse que vient rappeler ses monuments. Citons parmi eux le temple de feu d'Azarakhsh au nord duquel un moulin de pierre sassanide en très bon état peut être visité; la ville antique de Dârâbgerd, datant de l'époque des Achéménides et qui, en tant que première capitale sassanide, fut baptisée en l'honneur du roi sassanide Dârâb et construite selon un plan arrondi sur une plaine vaste et fertile; la mosquée Djâmeh, le plus ancien monument de la nouvelle ville de Dârâb; le temple de feu Azarjou à l'extérieur duquel deux puits de pierre ont été taillés à même la montagne; le bas-relief de Shâpour, datant de l'époque sassanide, montrant les victoires de Shâpour Ier contre les Romains; et le village historique de Navâygân, au voisinage de la citadelle Peykân. La nature de Dârâb, quant à elle, est fameuse pour ses points d'eau, notamment la source de Kâseh-roud qui descend du Zâgros et s'écoule dans la vallée Forg sous forme de belles cascades; les 64 cascades du détroit de Raghz; la belle cascade Fadâmi, à l'eau très douce, qui ne s'assèche pas même au plus chaud de l'été; le village verdoyant de Lâyzangân avec ses belles prairies, vergers et grottes; la source Golâbi, ravitaillant la ville en eau de façon permanente.

La nature de Dârâb, quant à elle, est fameuse pour ses points d'eau, notamment la source de Kâseh-roud qui descend du Zâgros et s'écoule dans la vallée Forg sous forme de belles cascades


▲ *Vue aérienne de la ville de Gerâsh en 1963*


▲ *Vue aérienne de la ville de Gerâsh d'aujourd'hui*

Sepidân:

Sepidân est une destination de randonnée et de découverte de la nature. La ville est située à proximité de la passe de Tizâb au fond de laquelle coule une rivière d'eau très douce, protégée par la montagne et fraîche toute l'année; une autre passe connue de la région est celle, verdoyante, de Baghdioun et ses douze cascades superposées. Autre source d'eau incontournable: le lac Barm, enclavé entre deux hautes montagnes, Riz Boland et Ghalâgerd. Cette région montagneuse est tout aussi belle à visiter en hiver, alors recouverte de neige, quand la haute cascade Mourziân gèle, offrant un spectacle sublime. Parmi les autres


▲ *Cascade Mârgoun, Sepidân*

cascades des environs, nous pouvons citer Mârgoun, qui sort du corps même de la montagne, tout près du sommet, ce qui en fait l'une des plus hautes cascades du monde; Tchikân, située à l'ouest d'un village de ce même nom et qui s'écoule dans la passe de Ghouredân, réputée pour sa nature vierge car difficile d'accès.

Gerâsh:

Gerâsh est une ville à la fois ancienne et méconnue. Parmi ses monuments historiques ou naturels, on peut nommer la citadelle de Gerâsh ou Homâyoun-Dej, datant du VIIIe siècle et bâtie sur un mont, ainsi que le barrage sassanide de Fadâgh, construit au fond d'une vallée étroite afin d'y recueillir et conserver l'eau douce des rivières qui y passent. A proximité de la ville se trouve également Berkeh Kal, le plus grand réservoir d'eau (*berkeh*) de l'Iran, dont la date de construction est inconnue, des rénovations y ayant été effectuées à la fin du XIXe siècle.

Sarvestân:

Dans cette petite ville de la province de Fârs, les monuments sont plus rares, mais tout aussi intéressants. Citons parmi eux le mausolée de Sheykh Youssef Sarvestâni, dans le centre-ville, qui date probablement de la période ilkhânide, ainsi que le Château sassanide de Sâssân, principalement bâti en pierre et craie. Sarvestân est également réputé pour son lac Mahârlou, à l'eau très salée et d'usage industriel. ■


▲ *Château sassanide de Sâssân, Sarvestân*

L'artisanat et les vêtements traditionnels de la province de Fârs

Khadidjeh Nâderi Beni

De nombreux artisanats sont pratiqués depuis plusieurs siècles dans les différentes zones rurales et urbaines de la province de Fârs. Les métiers manuels principaux de la province sont la tapisserie, dont la confection du *qâli* et ses diverses variantes comme le *kilim*, le *gabbeh*, etc., la marqueterie (*khâtamkâri*), la sculpture sur bois (*mo'arragh*, *monabbat rou-ye tchoub*), la production de carreaux en céramique (*mo'arragh-e serâmik*), la peinture sur et sous verre, sur bois, la tuilerie (*sofâlgari*), l'enluminure (*tazhib*), la fabrication de chaussons en coton (*givehbâfi*) et la confection des vêtements traditionnels et folkloriques. Cet article comprend deux parties: la première est consacrée à la présentation de plusieurs réalisations artisanales du Fârs, et la seconde porte sur les vêtements traditionnels de la province.



▲ *Tapis de la tribu nomade qashqâ'i*

Les œuvres artisanales de Fârs

*-Les tapis (*qâli*):* La tapisserie de Fârs est en plein essor et de nombreuses fabriques du tapis, traditionnelles ou industrialisées, y sont actives. Le tapis de Fârs est omniprésent dans la vie quotidienne des habitants de la province. Ainsi, les tapis tissés à la main par des nomades, en particulier les femmes, servent de couverture de cheval, de sac à dos ou à main, etc. Le tapis de Fârs se distingue avant tout par ses matières premières, de la laine de mouton et du coton teinté avec des colorants naturels et des plantes. Il faut souligner que la majorité des tapis de Fârs, et plus particulièrement ceux fabriqués par les nomades, sont réalisés sans plan précis; autrement dit, les tapissiers ont le motif en tête et les techniques de nouage sont transmises oralement, de génération en génération. Les noms des tapis de Fârs sont issus des tribus nomades Qashqâ'i et Khamseh se déplaçant chaque année dans une vaste région allant d'Ispahan jusqu'aux côtes du golfe Persique.

Comme nous l'avons évoqué, les teintures des tapis de Fârs sont naturelles. Les principales couleurs y sont le rouge, le brun, le bleu et le blanc qui sont produites à partir des plantes sauvages poussant sur les hauteurs de Fârs et les provinces voisines ou à partir de la peau de fruits. Parmi ces plantes, on peut citer la garance, l'indigotier, la feuille de laitue. En

ce qui concerne les fruits, on utilise le brou de noix ou la peau de grenade. Plusieurs types de tapis sont tissés dans la province, dont les plus importants sont: 1) le *kilim*: ce tapis à une ou deux faces est réalisé sans plan précis et en passant des fils de laine colorés (*poud*) entre les fils verticaux (*târ*). 2) le *ghâlitcheh*: ce tapis est de plus petite dimension, soit moins de trois mètres carrés. 3) le *djâdjim*: ce tapis en laine réalisé avec des motifs simples peut servir de couvre-sol ou de couvre-lit. 4) le *kilim naghsh-e bardjasteh*: ce kilim à une face comporte des motifs en relief. 5) le *gabbeh*: tapis grossier généralement tissé par les nomades, il est réalisé sans plan précis et les couleurs y sont naturelles. Le *rend* et le *mafrash* font également partie des autres types de tapis de la province de Fârs.

Il faut ajouter que les produits artisanaux tels que les sacs (à dos ou à main), les couvertures de cheval (nommées *pâlân* ou *khordjin*), sont réalisés par les tapissiers nomades et ont divers usages dans leur vie quotidienne. Outre la communauté nomade, les artisans de Firouzâbâd, Mamassani et Dârâb sont les plus gros producteurs de tapis de la province de Fârs.

*-La marqueterie (*khâtam*):* Le terme persan *khâtamkâri* désigne l'art de la marqueterie et de l'incrustation, notamment la décoration de surfaces en bois avec des matériaux précieux dont l'ivoire, les écailles, l'or, l'argent, etc. et ce, selon des formes géométriques précises. La qualité du *khâtam* dépend de la finesse du dessin et de la régularité du plan. Dans chaque centimètre cube du *khâtam*, il est possible de disposer près de 250 petits morceaux des matériaux choisis les uns à côté des autres. L'histoire de la marqueterie en Iran est étroitement liée à la province de Fârs et plus particulièrement à Shirâz, où cet artisanat est né pour ensuite se développer à Ispahan, puis à Kermân et à Téhéran. Un nombre important de chefs-d'œuvre de marqueterie datant de l'époque safavide et conservés dans les musées iraniens et étrangers, atteste du degré de maîtrise



▲ *Tapis de la tribu nomade Khamseh*

La majorité des tapis de Fârs, et plus particulièrement ceux fabriqués par les nomades, sont réalisés sans plan précis; autrement dit, les tapissiers ont le motif en tête et les techniques de nouage sont transmises oralement, de génération en génération.

atteint par ses artisans. Il s'agit avant tout de vielles portes et fenêtres, de boîtes à bijoux, de grandes tables et de divers genres de lustres. Un certain nombre de

L'histoire de la marqueterie en Iran est étroitement liée à la province de Fârs et plus particulièrement à Shirâz, où cet artisanat est né pour ensuite se développer à Ispahan, puis à Kermân et à Téhéran. Un nombre important de chefs-d'œuvre de marqueterie datant de l'époque safavide et conservés dans les musées iraniens et étrangers, atteste du degré de maîtrise.

monuments et maisons historiques que l'on peut visiter en constitue également de beaux exemples, comme c'est le cas du palais de Sa'dâbâd à Téhéran dont une partie des murs, des portes et des fenêtres comporte de fins travaux d'incrustation sur bois, avec notamment des motifs de fleurs et d'oiseaux.

▲ *Marqueterie (*khâtamkâri*)*

*-La mosaïque (*mo'arraghkâri*):* La province de Fârs se distingue également par ses réalisations uniques de mosaïques constituées par un assemblage à l'aide d'enduit, de fragments de verre (*mo'arragh-e shisheh*), de bois (*mo'arragh-e tchoub*), ou de tuiles émaillées (*mo'arragh-e kâshi*) pour former divers motifs.

Les vêtements traditionnels de la province de Fârs

Si la majorité de la population citadine de la province ne porte plus de vêtements dits "traditionnels", certaines de ses populations se distinguent par leur attachement à la tradition, notamment dans leur façon de se vêtir. C'est le cas des nomades qashqâ'i dont la beauté et la qualité des vêtements sont réputés dans l'ensemble du territoire. L'une des particularités de ces vêtements réside dans ce fait que les matières premières et les couleurs y sont naturelles. Nous présentons ici les éléments principaux des vêtements qashqâ'i féminins et masculins.

-Les vêtements des femmes qashqâ'i:

Ces vêtements se caractérisent par la très grande diversité de leurs couleurs qui varient selon leur usage: fêtes, deuils, changement de saison, etc. Les éléments principaux des vêtements féminins sont les suivants:

- *tchârghad* ou *latchak* (fichu): cette étoffe généralement en velours entoure le front et les oreilles et permet de couvrir la tête et les épaules des femmes. Des fils d'or ou d'argent sont parfois brodés sur sa partie extérieure.

- *pirâhan-e zanâneh* (robe): cette robe à manches longues et à col fermé couvre l'ensemble du corps et descend jusqu'aux chevilles. Elle comporte deux fentes latérales qui permettent de faciliter le mouvement.

- *tonbân* (pantalon): ce pantalon est une sorte de longue jupe-culotte plissée confectionnée avec des étoffes légères.

- *dastmâl* ou *bâghlough* (foulard): noué autour de la tête, il la protège contre le vent et le froid. Il se porte sur le *tchârghad* et se fait avec des étoffes précieuses comme la soie.

- *arkhâlogh zanâneh* (caftan féminin): ce caftan se présente comme une longue couverture se portant au-dessus des vêtements et sert à protéger le corps contre le froid.

-Les vêtements des hommes qashqâ'i:

- *kolâh-e dogoushi* (chapeau bicorne): si auparavant les hommes portaient des chapeaux de feutre (*kolâh-e namadi*), depuis 50 ans, le chapeau bicorne est à la mode parmi les tribus qashqâ'i.

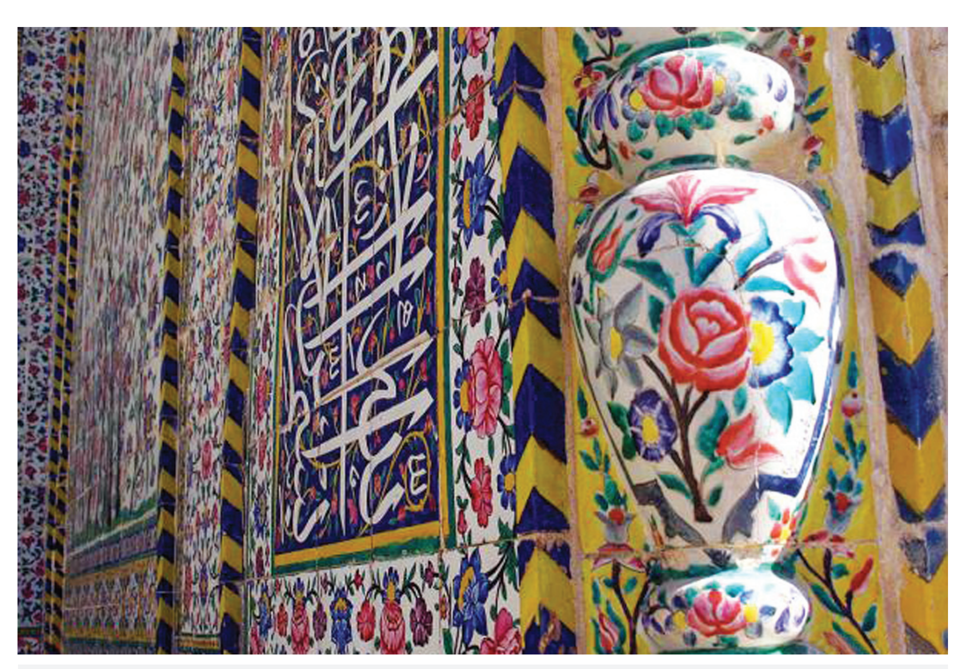


▲ *Mosaïque sur bois (*mo'arragh-e kâshi*)*

Comptant parmi les éléments principaux du vêtement folklorique masculin, il jouit d'une grande importance chez les



▲ *Vêtements traditionnels de la province de Fârs, maison de Zinat-ol-Molouk, Shirâz*



▲ *Mosaïque de tuiles émaillées (*mo'arragh-e tchoub*), mosquée de Vakil, Shirâz*

Qashqâ'is.

- *arkhâlogh mardâneh* (manteau masculin): ce vêtement large et long se porte au-dessus de la chemise et s'ouvre par devant. Il est fait à partir de grosses et épaisses étoffes.

- *shâl-e kamar* (écharpe): faite de toile grossière noire ou marron de 5 à 6 mètres de long, elle se porte souvent sur l'*arkhâlogh* comme ceinture. Elle est en même temps utilisée comme poche dans laquelle les hommes mettent leur argent et leurs effets personnels.

Durant ces dernières années, les vêtements folkloriques féminins qashqâ'i ont connu certaines évolutions, avec notamment l'apparition des *rakht-e goshâd* ("larges habits"), dont l'usage s'étend dans une vaste région allant de Firouzâbâd dans le Fârs jusqu'à Bastak, dans la province de Boushehr. La ville d'Evaz[1], toujours dans la province de Fârs, est considérée comme le berceau de la confection de ce type de vêtements. Un nombre important d'habitants de cette ville travaillant dans la confection du *khous*, tissu onéreux utilisé pour faire ces habits. Le *khous* est une étoffe dont les fibres sont en argent et utilisée pour orner la partie extérieure des vêtements folkloriques faits à Evaz. Les éléments principaux du *rakht-e goshâd* d'Evaz sont le *bala*, fichu de grande taille qui protège la tête contre le vent et le froid, le *korehbâghi*, sorte de chapeau féminin fabriqué avec du *khous*, le *djom*, robe satinée à col fermé, le *shikhap*, grand collier d'or avec une grande multitude de pièces précieuses, le *tchombor*, bracelet d'or sculpté, le *kosh soghori*, chaussures en cuir auxquelles sont accrochés divers ornements, et le *milli*, anneau d'argent auquel sont accrochées de grosses pièces et porté autour de la cheville. ■

1. Ville située à 40 km au nord-ouest de Lâr et à 340 km au sud de Shirâz.

Sources:

- Mo'arref, Minâ, *Lebâshâ-ye mahalli-e Irân* (Les vêtements folkloriques d'Iran), Ispahan, Farhang-e mardom, 2007.

- Yâvari, Hossein, *Shenâkht-e sanâyeh' dasti-e Irân* (La connaissance des artisanats de l'Iran), Téhéran, éditions Irânshenâssi, 2005.

Mehdi Hamidi Shirâzi

Jafar Moayyed Shirâzi
Traduit par
Maryam Nonahâl

Mehdi Hamidi Shirâzi (1914-1986) était un poète, homme de lettres, critique, et professeur. Son père, Seyyed Mohammad-Hasan Seghat-ol-Eslâm, fut membre de la première Assemblée nationale, et sa mère, Sakineh Aghâzi, une pionnière en matière de promotion de l'alphabétisation des femmes. Elle a aussi fondé et dirigé l'école Effatiyeh, première école moderne pour filles à Shirâz. Hamidi perd son père alors qu'il n'a que trois ans, et est élevé par sa mère qui est aussi son premier professeur. Il reçoit sa première éducation formelle à l'école élémentaire de Sho'âiyeh où il est inspiré par son professeur Lotf-Ali Souratgar, qui devient plus tard son ami proche. Il continue ensuite ses études au lycée Soltâni dont le principal, Bahâeddin Hesâmzâdeh Pâzâr-Gâd, l'encourage à développer son talent poétique.

Hamidi quitte Shirâz pour Téhéran en 1934 et s'inscrit au Collège des Enseignants - connu à l'époque sous le nom de Dâneshsarâ-ye âli - où il obtient, alors premier de classe, une licence en littérature persane. Il retourne ensuite à Shirâz et y devient professeur de lycée. C'est un an plus tard qu'il publie son premier recueil de poèmes intitulé *Shokoufehâ* (Fleurs). Accablé par le décès soudain de sa fiancée en 1938, Hamidi cesse d'écrire pendant près d'un an. Le seul poème datant de cette année est intitulé *Arâmgâh-e Eshgh* (Le cimetière de l'amour) en souvenir de son premier amour. Cependant, il tombe peu après éperdument amoureux de Manijeh Shâdravân, une jeune femme issue de sa ville natale, Shirâz, et se fiance avec elle en 1939. Ce nouvel amour conduit le poète à rompre son silence et à composer un recueil intitulé *Pas az yeksâl* (Après un an), dans lequel il revient notamment sur son silence rêveur dans un poème intitulé "Shakâmeh-ye sefid" (Blanche élégie). Peu après, il est appelé sous les drapeaux et doit quitter Shirâz pour six mois - ce qui fait la joie du père de Manijeh qui s'oppose toujours à leur mariage et réussit finalement à annuler leurs fiançailles après six mois. Cette nouvelle épreuve laisse une profonde empreinte sur Hamidi et donne le ton d'un grand nombre de ses poèmes futurs. Hamidi exprime immédiatement sa profonde frustration dans des poèmes qu'il publie dans les journaux de Shirâz en 1940, puis plus tard dans un ouvrage en prose en trois volumes intitulé *Eshgh-e dar be dar* (Amour errant). Deux des volumes de cet ouvrage seront censurés pendant un certain temps.

En 1942, après avoir fait son service militaire et à la suite d'une année d'enseignement dans des lycées de Shirâz, il se rend à Téhéran et y épouse Nâhid, une jeune fille originaire de Shirâz. Elle donne naissance à un fils, Noushyâr, et à une fille, Nâzanin. La même année, il publie *Ashk-e ma'shouq* (Larme de la bien-aimée), recueil composé de deux parties: *Eshq* (Amour) et *Enteghâm* (Vengeance). Dans cet ouvrage, il revient sur son ancienne histoire d'amour. Ce recueil acquiert rapidement une certaine popularité, surtout auprès de la jeune génération, et sa dixième édition est publiée du vivant du poète. En 1942, il publie deux ouvrages en prose intitulés *Fereshtegân-e zamin* (Anges de la terre) et *Saboksarihâ-ye ghalam* (Les frivolités de la plume). Un an plus tard, il rejoint son vieil ami, Torâb Basiri, avec qui il crée l'hebdomadaire *Oghiyânous* (Océan) à Shirâz. Fereydoun Tavalloli, un ancien étudiant de Hamidi au Lycée, contribue régulièrement à ce journal en y publiant ses essais critiques écrits dans le même style humoristique qu'il utilisera plus tard dans son ouvrage intitulé *Al-Tafâsil.*

En 1944, Hamidi est muté à Téhéran où il enseigne au lycée. Il s'inscrit parallèlement en doctorat à la Faculté de lettres. La même année, il rencontre Ali

Esfandiyâri qui, sous le nom de Nimâ Youshij, est le pionnier de la poésie persane moderne (*she'r-e no*). Peu après, il commence à écrire dans un hebdomadaire littéraire téhéranais, *Kahkeshân* (Galaxie).

Accablé par le décès soudain de sa fiancée en 1938, Hamidi cesse d'écrire pendant près d'un an. Le seul poème datant de cette année est intitulé *Arâmgâh-e Eshgh* (Le cimetière de l'amour) en souvenir de son premier amour.

Lors du Congrès des écrivains de la Perse et de l'Union soviétique organisé à Téhéran en 1946, il dénonce le style novateur de Nimâ dans un long poème qu'il lit devant Nimâ lui-même et ses admirateurs. Cependant, le président du congrès, Mohammad Taghi Bahâr, ne lui permet pas d'en terminer la lecture. Ce poème est à l'origine d'une intense polémique entre lui et les disciples de Nimâ, débat qui se prolongera durant toute la vie de Hamidi.

En 1948, Hamidi rejoint la faculté d'études religieuses (*dâneshkadeh ma'qoul o manqoul*) de l'Université de Téhéran. Il rédige une thèse consacrée à la poésie persane au XIXe siècle (*she'r-e fârsi dar gharn-e sizdahom*) sous la direction de Badi'-ol-Zamân Forouzânfar, et obtient un doctorat en littérature en 1949. Malgré son souhait, il ne réussit pas à enseigner dans son *alma mater*, la Faculté des Lettres et Sciences Humaines. En 1951, il remporte le premier prix du concours de composition d'un poème sur des thèmes patriotiques organisé par le Département de la radiodiffusion et des relations publiques pour son poème intitulé «Dar amvâj-e Send» (Dans les vagues de l'Indus). Le poème est très largement diffusé, et vingt ans plus tard, il reçoit un autre premier prix pour un concours similaire organisé par la BBC.

Le débat entre Hamidi et les poètes de style moderne refait surface en 1965 et s'étend à d'autres cercles littéraires avec la publication d'une série de ses articles dans le périodique *Yaghmâ* (vol. 18 et 19). Il y critique vivement Farideddin Attâr et le qualifie d'initiateur de légèreté dans la poésie persane, ainsi que de poète parlant beaucoup et réfléchissant peu. La controverse s'intensifie en 1968 avec la publication de son étude exhaustive sur Attâr, ce qui conduit même certains soufis à le maudire dans leurs prières. Des années plus tard, en 1971, alors que Abd-ol-Hossein Zarrinkoub fait prudemment l'éloge des innovations de Nimâ et des œuvres de ses disciples, Hamidi lui répond avec une nouvelle vigueur dans une série de conférences ainsi que dans son ouvrage *Fonoun va anva'eh she'r-e fârsi* (Techniques et genres de la poésie persane). Cette fois, il est activement soutenu par Abderrahmân Farâmarzi, rédacteur en chef du quotidien Kayhân, qui lui offre son journal comme tribune.

En 1976, alors à la retraite de l'Université de Téhéran, Hamidi accepte l'offre d'un poste de professeur à l'université de Shirâz et y est chaleureusement accueilli. Il est cependant contraint de revenir à Téhéran en 1979 où il vécut jusqu'à sa mort en 1986. Il est enterré au Hâfeziyeh à Shirâz, à côté des tombes du grand poète Hâfez, mais aussi de Souratgar et Rasoul Parvizi. L'un de ses poèmes est gravé sur sa tombe, un ghazal commençant par les vers suivants:

Je m'épuise d'une tristesse qui épuise certainement
le chagriné au temps compté

Hamidi est un poète prolifique dont

la passion pour la poésie classique n'a pas étouffé la puissance créatrice, en faisant bien plus qu'un simple imitateur des maîtres du passé. Bien qu'un grand nombre de ses poèmes soient composés selon les formes traditionnelles et de manière technique et contrôlée, ils sont fluides et se caractérisent par une utilisation habile d'un langage à la fois simple et sophistiqué, chargé d'images nouvelles. Hamidi considère lui-même que *Shokoufehâ* (Fleurs), *Pas az yeksâl* (Après un an), *Ashk-e ma'shough* (Larme de bien-aimée) ainsi que *Sâlhâ-ye Siyâh* (Les années sombres) sont ses recueils les plus importants, et que *Zemzemeh-ye Behesht* (Murmure du paradis), *Fonoun va anva'eh she'r-e fârsi* (Techniques et genres de la poésie persane), *Dah farmân* (Dix commandements), ainsi que *Fonoun-e she'r va kâlbod-haye poulâdin-e ân* (Techniques de poésie et ses formes en acier) sont ses meilleures anthologies.

Pendant près d'un demi-siècle (1938-1986), Hamidi a été l'un des poètes les plus productifs et influents des styles classiques de la poésie persane. «Marg-e shabdiz» (La mort du coursier), «Marg-e ghou» (La mort du cygne), «Bâghbâni-ye shâ'er» (Le jardinage du poète), «Gol-e nâz» (Pourpier à grandes fleurs), «Morgh-e saqqâ» (Le Pélican), «Morgh-e toufân» (Le Pétrel), «Malakeh-ye oryân» (La reine nue), «Dar amvâj-e Send» (Dans les vagues de l'Indus), «Jâm-e shekasteh» (La coupe brisée), «Moussâ» (Moïse) et «Botshekan-e Bâbel» (L'iconoclaste de Babylone) font partie de ses poèmes les plus populaires. Un grand nombre d'entre eux, dont «Payâm be Azarbâyjân» (Message à l'Azerbaïdjan) et "Dar amvâj-e Send" (Dans les vagues de l'Indus) se distinguent de par leur ton patriotique puissant. Si l'amour constitue l'esprit



▲ *Mehdi Hamidi Shirâzi*

profond de ses poèmes, des thèmes humanistes et sociaux y sont également abordés. "Sâlhâ-ye siyâh" (Les années sombres) en constitue un exemple marquant.

Hamidi a toujours cru à l'excellence de ses propres poèmes et considérait lui-même son travail comme supérieur à celui des plus grands poètes persans; attitude qui était réprouvée par certains poètes traditionalistes. Malgré tout, Hamidi est l'une des figures majeures de la poésie persane du XXe siècle. Son nom n'est cependant pas mentionné dans l'importante étude réalisée par Yahyâ Arianpour sur la littérature persane contemporaine, peut-être en raison de sa position intransigeante vis-à-vis des partisans de la nouvelle poésie. Selon l'historien de la littérature persane Abdol-Hossein Zarrinkoub, «*Hamidi est un romantique dont l'univers ressemble à celui de Lord Byron et de Victor Hugo, mais il est plutôt lié à nos propres grands poètes comme Nâser Khosrow, Kâghâni et Nezâmi… Dans la pensée et dans l'expression, il est le fils de Nezâmi et le neveu d'Hugo*». ■

Source:

http://www.iranicaonline.org/articles/hamidi-sirazi



▲ *Vue extérieure de la citadelle Karim Khân*

La citadelle Karim Khân

Maryam Nonahâl

Arg-e Karim Khân est une citadelle construite par Karim Khân (1750-1779), souverain de la dynastie Zend, dans sa capitale, Shirâz. Cette citadelle se situait au nord-ouest de la vieille ville, non loin de la porte de Bâgh-e Shâh et à l'intersection des quartiers Darb-e Shâhzâdeh et Meydân-e Shâh. Elle est aujourd'hui délimitée au nord par l'avenue Nâser Khosro, à l'est par l'avenue Shâhpour, au sud par l'avenue de Karim Khân-e Zand et à l'ouest par l'avenue de Shahrdâri.



▲ *Fresque de carreaux située en haut de l'entrée de la citadelle. Elle a néanmoins été rajoutée plus tard, et n'existait pas du temps de Karim Khân.*

De point de vue architectural, cette citadelle est un grand et noble bâtiment rectangulaire. Elle était entourée originellement d'une douve que l'on disait être aussi grande et profonde que celle qui se trouvait à la frontière de la ville. A chacun des quatre coins de la citadelle, se trouvent des tours rondes en forme de cônes tronqués d'une hauteur de 15 mètres. Le bâtiment mesure 124,8 mètres d'est en ouest, et 93,6 mètres du nord au sud. L'entrée unique se situe au milieu de la façade principale. Lorsque l'on entre, on se trouve face à des couloirs, des salles de gardes ainsi que de l'entrée d'un hammam. Comme la plupart des hammams traditionnels, celui de la citadelle de Karim Khân contient également un vestiaire, une salle chauffée, ainsi qu'un bassin polygonal orné de gravures en relief.

La cour intérieure abrite deux piscines, un jardin, ainsi que trois grands iwâns devant lesquels se tiennent deux grands piliers en pierre. Chaque iwân contient



▲ *Vue aérienne de la citadelle Karim Khân*

des grandes pièces à trois portes ainsi que des escaliers menant à de petites pièces ainsi qu'aux iwâns de l'étage supérieur. Chacun des quatre coins de la citadelle comporte une petite cour donnant accès aux fortifications et aux chambres adjacentes.

La structure principale de la citadelle Karim Khân est composée de murs inférieurs, de piliers et de pavés en pierre, le reste étant fait de brique en terre cuite, avec des portes et des chevrons en bois.



▲ *Cour intérieure de la citadelle, plantée d'orangers*

53

> Nâmi Esfahâni affirme que Karim Khân avait ordonné la construction de cette citadelle dans le plus bel endroit de la ville. Il avait rassemblé les meilleurs architectes, maçons, charpentiers, peintres et artisans du pays dans ce but. Des matériaux de luxe, tels que des panneaux de marbre de Yazd et de Tabriz ou encore de grands miroirs importés de Russie et d'Europe y ont été utilisés.

Les bases des murs extérieurs et des tours sont en pierres carrées dégrossies (connues sous le nom de *bâdbor-e shirâzi*[1]), tandis que leur partie supérieure est ornée de briques entrelacées (connues sous le nom de *heshtogir-e shirâzi*[1]). Sur le fronton du porche de la porte d'entrée se trouve une représentation colorée de la scène du combat de Rostam[2] avec le Démon Blanc sur des tuiles émaillées.

Autrefois, la décoration intérieure était faite en marbre de Yazd et de Marâgheh sur les parties inférieures des murs des iwâns et des salles, tandis que les surfaces en plâtre des parties supérieures et les plafonds étaient ornés de motifs de style shirâzi peints de teintes dorées et turquoises. Selon Mirzâ Mohammad Sâdegh Nâmi Esfahâni, historien de l'époque zend, Karim Khân avait acheminé une partie de l'eau de Roknâbâd, rivière à proximité de Shirâz rendue célèbre par Hâfez à laquelle les poèmes font souvent allusion, vers la citadelle grâce à des conduites en brique et en mortier, ainsi que des siphons en pierre. On peut aujourd'hui encore voir les restes de ce dispositif autour de la citadelle de Karim Khân. Nâmi Esfahâni affirme que Karim Khân avait ordonné la construction de cette citadelle dans le plus bel endroit de la ville. Il avait rassemblé les meilleurs architectes, maçons, charpentiers, peintres et artisans du pays



▲ *Hammam de la citadelle Karim Khân*



▲ *Musée de la citadelle*

dans ce but. Des matériaux de luxe, tels que des panneaux de marbre de Yazd et de Tabriz ou encore de grands miroirs importés de Russie et d'Europe y ont été utilisés. Nâmi Esfahâni raconte encore que les artisans rentraient chez eux en hiver et reprenaient le travail au printemps. L'Arg-e Karim Khân devint la résidence royale de nombreux souverains de la dynastie zend, et ses tours ont parfois été utilisées en tant que prison. Ce fut ensuite le siège des gouverneurs généraux du Fârs pendant la période qâdjâre et durant les premières années du règne des Pahlavis. Sa restauration a été entamée en 1977. Aujourd'hui, cette citadelle a été transformée en musée et est gérée par l'Organisation du patrimoine culturel. ■



▲ *Peintures sur les murs du hammam de la citadelle*

1. Ornement en saillie et en creux formé de briques entrelacées
2. Héros mythique de la Perse antique

Quels types d'éco-quartiers pour l'Iran?

Eléments pour une recherche sur la faisabilité des éco-quartiers en Iran

Application à l'étude de la création et construction d'un éco-quartier en campagne de Téhéran et ses effets sur les citoyens et leurs modes de vie

(2ème partie)

Elahe Azari*
Dominique Badariotti**

2.2 La délicate question de la sismicité à Téhéran: situation géographique et structurale de Téhéran

La région de Téhéran est bien connue pour sa longue histoire de sismicité destructive. Rappelons que la partie historique la plus ancienne de la ville de Téhéran, qui s'appelait Rey (actuellement située au sud de Téhéran), a été détruite au moins trois fois au cours de son histoire, la dernière fois étant en 958 A.D.

De même, la région Ouest de Téhéran (Buin-Zahrâ; à 90 km à l'ouest de Téhéran) a été sévèrement touchée plusieurs fois (en 1172 et 1962 notamment) par des séismes d'une magnitude que l'on estime supérieure à 7.0. L'événement destructif le plus récent s'est produit le 22 juin 2002 dans la région de Changureh, près de Buin-Zahra (précisément à Avaj, à peu près à 200 km vers l'ouest de Téhéran) avec une magnitude de 6.3 (Zare, 2002) et a causé plus de 250 décès; alors que l'événement régional le plus meurtrier a incontestablement été le séisme de Zandjân et de Guilân (un peu plus au Nord, vers la mer Caspienne) d'une magnitude de 7.7 et qui a fait en 1990 entre 35 000 et 50 000 morts.

L'Est de Téhéran n'est pas épargné: un autre séisme - de petite magnitude par contre (3.7) - s'est produit le 10 mars 2003 au nord-est de Téhéran. L'épicentre de ce séisme était situé sur une branche de la faille du nord de Téhéran.

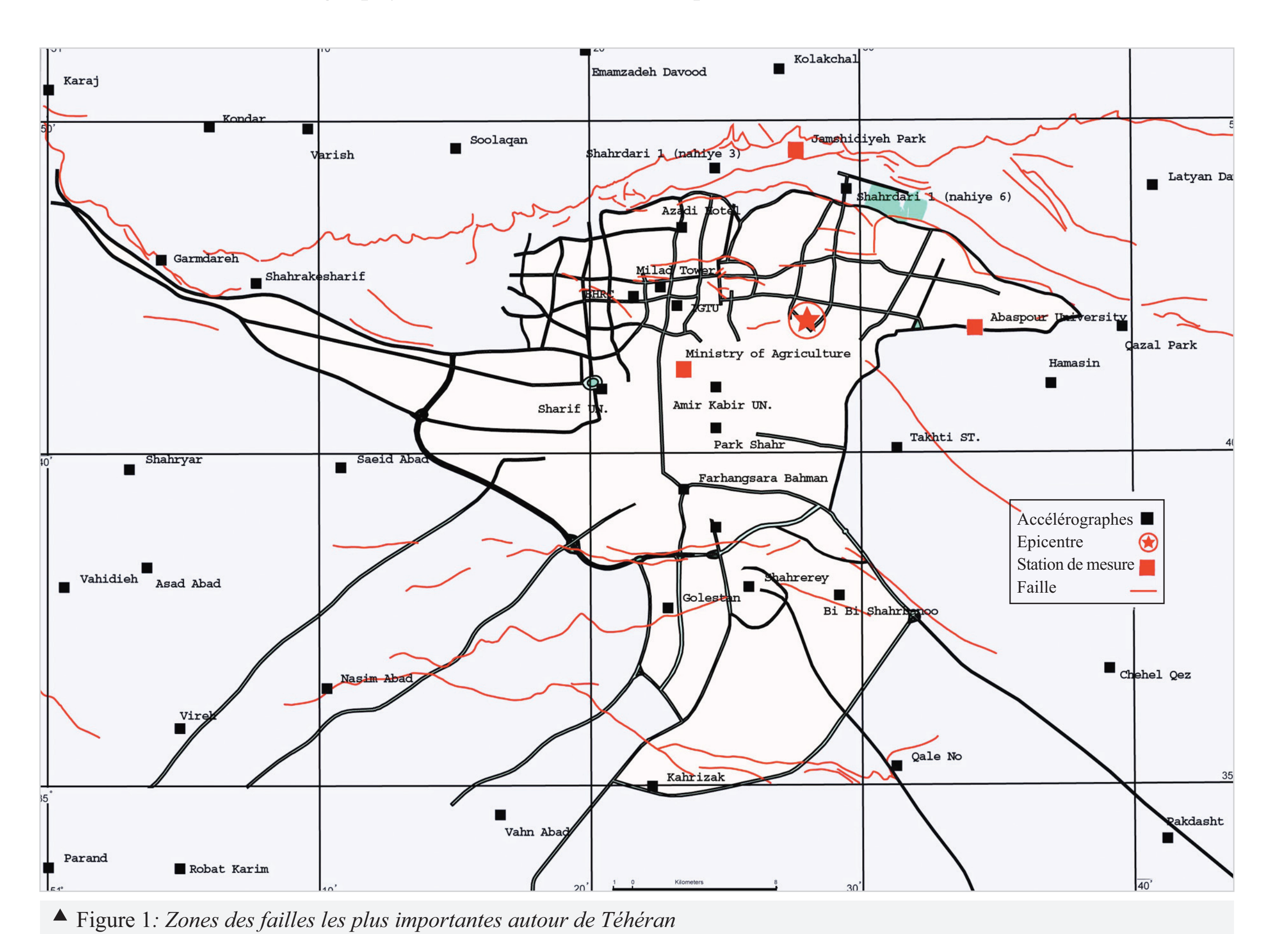
Ces tremblements de terre sont évidemment directement liés au système complexe de failles sur lesquels repose la grande région de Téhéran. Les zones des failles les plus importantes autour de Téhéran (Figure1) sont constituées du système des failles de «Eyvanekey-Rey-Kahrizak» au sud et sud-est de Téhéran et du système des failles de «Mosha et Alamut-Rud» au nord et nord-est de Téhéran. Les zones des sources sismiques principales sont donc définies comme «Mosha», «Nord de Téhéran», «Eyvanekey», «Garmsar» et «Robat-Karim». (Figure2)

Evidemment, dans ce contexte, les géophysiciens ont effectué des études du risque sismique dans la région de Téhéran, ces études se basant sur une modélisation sismo-tectonique de la grande région de Téhéran et sur l'utilisation de lois d'atténuation pour estimer les valeurs présumées des mouvements forts (Mehdi Zare, 2003).

Il en découle que les régions de sud et du centre de l'agglomération de Téhéran peuvent être considérées comme les zones les plus risquées, celles-ci pouvant être directement impactées par de gros séismes sur les failles majeures, comme la faille de Eyvanekey, et par la sismicité historique de cette région. La région du sud de Téhéran est en entier couverte par un sol mou fait de particules alluviales fines, ce qui peut induire un effet d'amplification des séismes. En outre, cette région est la plus peuplée et son urbanisation est constituée de bâtiments faiblement résistants aux séismes éventuels.

Cependant, la zone du nord de Téhéran est aussi une zone avec un risque majeur, selon les estimations des géophysiciens, et ce même si la population y est moins importante que dans le sud, et que les bâtiments y sont de meilleure tenue, du fait d'un substrat plus solide et de l'utilisation de meilleures techniques de construction.

Globalement, en considérant la situation cruciale de Téhéran, nous pouvons dire que Téhéran est une ville sismique en totalité. Les secteurs sud et centre de l'agglomération de Téhéran peuvent être considérés comme les zones les plus exposées: pour construire un éco-quartier dans la région de Téhéran, nos préférences devront donc s'écarter de ces quartiers. Cela ne signifie pas que les autres quartiers sont à l'abri de tout risque, mais ils sont moins exposés à la sismicité et à ses effets que le centre et le sud. Il



▲ Figure 1*: Zones des failles les plus importantes autour de Téhéran*

en découle aussi que si nous voulons construire un éco-quartier en Iran, et à Téhéran, il faudra que les constructions respectent les normes et les réglementations antisismiques.

Globalement, en considérant la situation cruciale de Téhéran, nous pouvons dire que Téhéran est une ville sismique en totalité. Les secteurs sud et centre de l'agglomération de Téhéran peuvent être considérés comme les zones les plus exposées: pour construire un éco-quartier dans la région de Téhéran, nos préférences devront donc s'écarter de ces quartiers.

2.3 Question de la faisabilité socio-économique

La question de la faisabilité économique repose principalement sur la question de la demande en logements de la société, et notamment sur la demande potentielle en logements durables.

La demande en habitat et en logements est une question cruciale pour les Téhéranais dans la mégapole de Téhéran aujourd'hui. Cette demande est en outre fortement segmentée par les caractéristiques sociales des demandeurs, mais aussi par les données climatiques du site du logement, celles-ci variant fortement, comme on l'a vu, selon la localisation (plaine ou montagne) des logements.

Après la Révolution islamique, l'Iran a dû affronter une forte croissance démographique. Les programmes de création de logements qui avaient été développés par l'ancien gouvernement n'étaient plus efficaces. Ainsi, dans les années qui ont suivi la Révolution, les Iraniens ont commencé par construire des logements sans aucune planification précise pour répondre aux besoins. S'en est ensuivi une période d'urbanisation spontanée, qui a étendu les limites de la ville de manière incontrôlable.

Aujourd'hui, après une crise de ce type d'urbanisation spontanée, le gouvernement et les urbanistes ont réussi à résoudre quelques problèmes d'habitat, en réussissant à mieux contrôler le processus d'urbanisation, et notamment, en essayant d'empêcher l'immigration rurale vers Téhéran. Par ailleurs, les récents recensements tendent à montrer que la demande de population serait en diminution, d'où une baisse de pression sur le marché du logement. Toutefois, la demande de logements reste vive dans la société, celle-ci ne se basant plus exclusivement sur la progression du nombre d'habitants, mais aussi sur la progression du nombre de ménages. Il en résulte qu'il y a toujours des demandes de logements dans la société, et que la réalisation d'un nouveau quartier pourrait être absorbée par le marché local du logement.

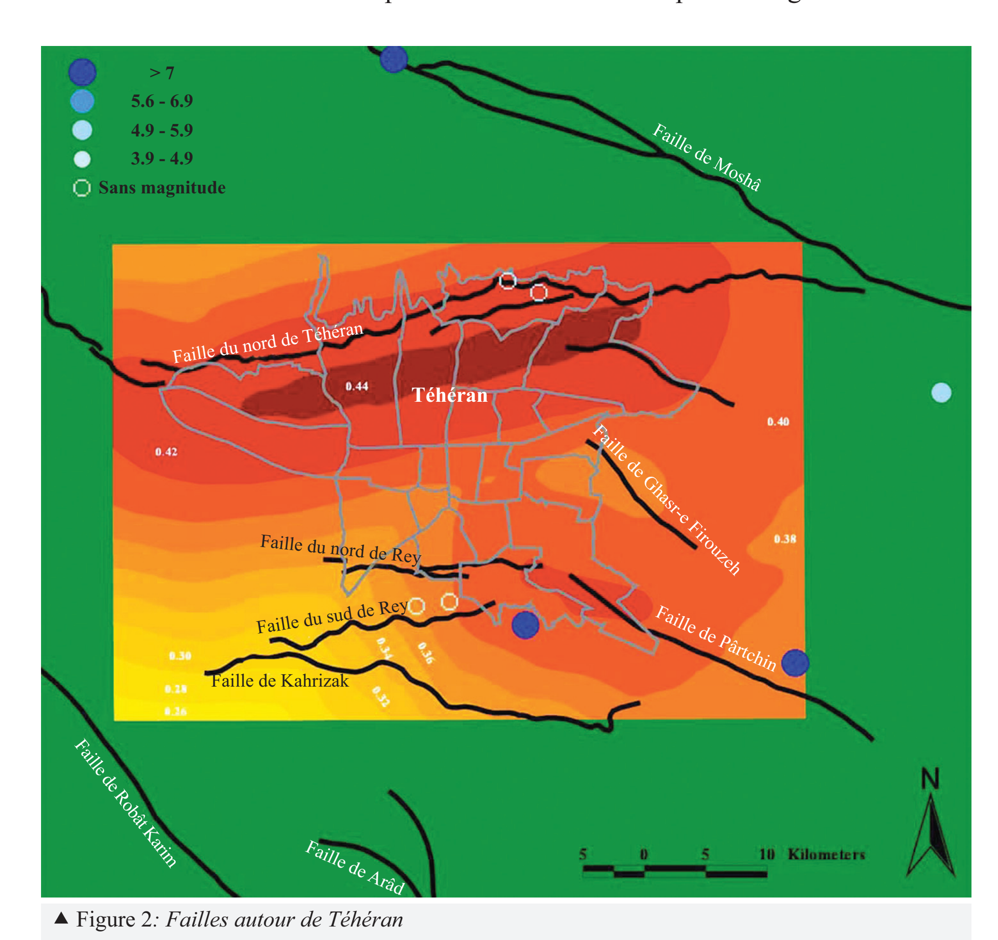
Les types de logements demandés et leurs localisations sont en relation directe avec les niveaux de salaires et les valeurs de chaque famille. Téhéran a un climat tempéré, avec suffisamment de pluie et beaucoup de soleil. L'été y est long, sec et chaud, avec une fraîcheur toute relative, plus importante dans les quartiers du nord situés sur les premières pentes du Mont Tochal.

Généralement, les logements de Téhéran sont orientés nord-sud, pour profiter de la ventilation naturelle apportée quotidiennement par les brises thermiques évoquées plus haut. Cette caractéristique est unique en Iran et peut être utilisée pour concevoir des éco-quartiers: en effet, les études montrent que la meilleure

direction de l'orientation des logements serait sud/sud-est en Iran, en général – sauf à Téhéran où les conditions locales changent la donne.

Les logements étaient plutôt construits avec des matériaux traditionnels jusqu'à récemment, ce qui représentait somme toute un atout du point de vue de l'éco-construction, puisque les matériaux traditionnels ont besoin de moins d'énergie pour être fabriqués, ou transportés, et ont donc un effet moindre sur l'environnement. Les logements ont une isolation qui les protège des températures extrêmes pendant l'été et l'hiver. Dans le processus de conception des éco-quartiers, nous devons maintenir la mise en valeur et l'utilisation de matériaux traditionnels et prévenir l'utilisation de matériaux modernes qui nécessitent beaucoup plus d'énergie en production ou en transport.

Selon le Ministère de l'urbanisme et de l'habitat (1972-2013), et en considérant l'augmentation de la population qui voudrait une meilleure qualité de vie et pourrait accepter facilement d'intégrer un habitat durable à Téhéran, les demandes du logement ciblent principalement les trois pièces (68-80m²). Ce type de logement pourra ainsi facilement s'intégrer dans les éco-quartiers. En plus, nous pouvons également préconiser d'y faire figurer quelques logements de type 2 pièces et de type 4+ pièces afin de répondre à la demande de toutes les classes sociales et diversifier le parc de logement des éco-



▲ Figure 2: *Failles autour de Téhéran*

quartiers (Ministère de l'urbanisme et de l'habitat, Téhéran, 1972-2013).

Toutefois, le secteur de la construction est sous l'impact des sanctions internationales en Iran, ce qui créé des difficultés particulières. Notamment, on constate une augmentation rapide du prix du logement d'une année à l'autre, ceci étant fortement lié à l'augmentation du prix des matériaux et au coût élevé des infrastructures. Et pourtant, malgré la hausse des prix, la demande en logements reste vive.

Les logements étaient plutôt construits avec des matériaux traditionnels jusqu'à récemment, ce qui représentait somme toute un atout du point de vue de l'éco-construction, puisque les matériaux traditionnels ont besoin de moins d'énergie pour être fabriqués, ou transportés, et ont donc un effet moindre sur l'environnement.

Par ailleurs, on observe une forte variabilité du prix des logements, en considérant les différents quartiers de Téhéran, En effet, les quartiers nord de Téhéran ont des matériaux et des infrastructures de haute qualité, comparativement aux autres quartiers de Téhéran, ce qui se traduit par des prix de logements beaucoup plus élevés.

L'idée de développement durable dans le secteur du bâtiment, des éco-quartiers et aussi des maisons passives et respectueuses de l'environnement est en fait une mode récente: ce genre de logement coûte en effet beaucoup plus cher à la construction et pour y habiter. Pour un pays comme l'Iran, qui a beaucoup de ressources énergétiques traditionnelles, le coût des éco-constructions reste donc très cher et ne peut concerner qu'une minorité de la population. Pourtant, malgré ces handicaps, des cabinets d'architectures, ou encore l'Institut des nouvelles énergies qui est chargé de la recherche sur des énergies renouvelables, proposent des éco-constructions privées à de riches clients. Ceci traduit, en dehors d'un effet de mode, l'inquiétude pour les futures générations et la ville durable.

2.4 La question de l'énergie

La consommation d'énergie en Iran a tendance à se transformer. Les produits pétroliers, comme le fioul, sont remplacés par le gaz naturel; ce remplacement peut atteindre jusqu'à 100% dans les secteurs résidentiels et commerciaux, mais il reste évidemment très incomplet dans le secteur des transports et dans le secteur de l'agriculture jusqu'à récemment.

Par ailleurs, les Iraniens ont commencé à utiliser, depuis 1994, des énergies renouvelables pour produire de l'électricité comme l'énergie hydraulique, l'énergie éolienne ou solaire et la géothermie. Dans le secteur résidentiel, les produits pétroliers sont de plus en plus remplacés par l'énergie électrique dans tous les secteurs (résidentiel, commerce, agriculture et industrie), celle-ci pouvant en outre provenir de sources renouvelables. Mais ce remplacement n'est pas aussi réussi que le remplacement des produits pétroliers par le gaz naturel.

Qu'est-ce qui motive cette réorientation vers des énergies renouvelables alors que l'Iran semble disposer à profusion d'énergies fossiles traditionnelles? D'une part l'Iran, malgré ses ressources pétrolières, peut dans quelques années rencontrer la crise de l'énergie; d'autre part, les questions environnementales ont des impacts directs sur la santé des Téhéranais; enfin, la ville de Téhéran

souffre de problèmes récurrents d'approvisionnement énergétique du fait de sa structure urbaine, ce qui tend à en augmenter les coûts. Pour toutes ces raisons, la question d'un passage progressif des énergies traditionnelles vers des énergies renouvelables doit être considérée comme une perspective à long terme. Ainsi, la Mairie de Téhéran, en considérant la pollution de l'air et l'environnement, a commencé à développer l'énergie solaire pour les chauffages et les chauffe-eau de ses bâtiments. Bien sûr, ce remplacement coûte beaucoup plus cher en comparaison du prix du pétrole ou du gaz, mais il permet de réduire la consommation sur le long terme, notamment en considérant l'abondance de l'énergie solaire en Iran.

Là encore, ces observations permettent de montrer qu'il y a une sensibilisation des Téhéranais qui est favorable à un changement de paradigme énergétique. Les Téhéranais ont commencé à avoir des gestes énergétiques pour utiliser l'énergie solaire dans le secteur résidentiel et encourager les citoyens à découvrir les énergies renouvelables. Mais il reste encore un long chemin pour bien mettre en valeur ces idées en construisant des éco-quartiers ou des éco-constructions à Téhéran.

III Discussion: quels types d'éco-quartiers pour l'Iran?

3.1-Quels sont des différents types d'éco-quartiers?

Selon Taoufik Souami (Eco-quartiers-secrets de Fabrication), nous pouvons distinguer trois types différents d'éco-quartiers, qui sont apparus historiquement

3.1.1-Les éco-quartiers des années 1980: le proto-quartier durable

Il s'agit plus souvent d'un ensemble bâti restreint situé en périphérie des villes, voire dans des zones rurales. Les initiateurs de ce type de projets sont souvent des spécialistes et des professionnels convaincus de l'importance d'une approche «écologique» de la construction et de l'aménagement. Engagés politiquement, inscrits dans des mouvements dits alternatifs, ces fondateurs de nouveaux quartiers adoptent d'abord la démarche avant de choisir le site. Une fois le projet de quartier conçu, ils partent à la recherche d'un lieu susceptible d'accueillir et de mettre en application leurs idées. Au cours des années 1980, quelques quartiers de ce type apparaissent en Autriche, aux Pays-Bas et en Allemagne. Il s'agit dans la plupart des cas d'éco-villages qui se transforment progressivement en quartiers. L'organisation sous une forme communautaire ou associative est souvent utilisée pour regrouper les habitants intéressés, en vue de réaliser le projet et d'organiser les espaces communs.

Les Téhéranais ont commencé à avoir des gestes énergétiques pour utiliser l'énergie solaire dans le secteur résidentiel et encourager les citoyens à découvrir les énergies renouvelables.

3.1.2- Les éco-quartiers des années 1990: le prototype du quartier durable

Dans ce cas, certaines collectivités mettent à profit des événements urbanistiques exceptionnels pour initier des quartiers durables sur leur territoire: Exposition universelle à Hanovre, Exposition Bo01 à Malmö, Jeux Olympiques à Londres, candidature aux Jeux Olympiques à Paris, etc. Ces événements représentent des occasions



▲ *La demande en habitat et en logements est une question cruciale pour les Téhéranais dans la mégapole de Téhéran aujourd'hui.*

favorables pour initier des démarches en rupture avec les usages courants, affichant des objectifs ambitieux en matière environnementale. Les projets sont dans ces cas accompagnés par un travail de communication important en particulier en direction de l'international, et sont élaborés comme des quartiers particulièrement performants et exemplaires. Autrement dit, ces quartiers sont des opérations de démonstration pour les techniciens et pour les responsables politiques locaux. Certains exemples ne s'appuient pas nécessairement sur des événements antérieurs et extérieurs mais font de la création même du quartier un événement. Les montages institutionnels et financiers sont alors exceptionnels, voire inédits:

- les partenariats associent collectivités, développeurs (aménageurs), promoteurs privés, sociétés de logements sociaux, plusieurs opérateurs de services urbains pour le même domaine (énergie, eau, etc.), des groupements d'experts et de nombreux maîtres d'œuvre;
- les financements sont cumulés et proviennent de différentes sources: locales (collectivités, promoteurs, développeurs), nationales (programmes sectoriels, subventions ministérielles exceptionnelles) et internationales (différents programmes européens).

Face à ces moyens, les responsables des projets locaux affichent des solutions techniques innovantes et surtout appliquées à une grande ampleur (recyclage systématique de l'eau pluviale, déploiement de plusieurs milliers de m² de panneaux solaires et photovoltaïques, etc.).

Au-delà de ce caractère démonstratif, ces projets de quartiers durables sont l'occasion pour les techniciens et les responsables politiques de tester, valider et corriger certains choix. Ces projets sont aussi considérés comme des lieux d'apprentissage.

3.1.3- Les éco-quartiers postérieurs aux années 1990

Dans le troisième type, les projets de quartiers sont initiés d'une manière classique et mobilisent des outils

ordinaires de la construction et de l'aménagement, mais ils intègrent des objectifs de qualité environnementale. Autrement dit, ces quartiers adoptent des modes de production ordinaires et non exceptionnels pour les infléchir dans une perspective de développement durable. Certains renvoient clairement aux acquis des prototypes de quartiers durables (vedettes européennes). Ces projets, souvent de dimension modeste, s'inscrivent dans des durées plus longues. Au lieu de construire un quartier durable en cinq ans, des opérateurs locaux ou des collectivités insufflent des préoccupations environnementales dans leurs projets et réalisations successifs. Certains pourraient considérer ces quartiers types comme la conséquence de la dissémination des résultats issus des proto-quartiers et des prototypes. Cette conclusion n'est pas étayée par nos investigations. Les généalogies et les influences entre ces quartiers ne sont pas systématiques.

Dans les deux premiers types, les initiateurs créent un espace de travail exceptionnel, extraordinaire, pour dépasser les modalités de construction et d'aménagement classiques. Les promoteurs de ces quartiers ouvrent en quelque sorte une parenthèse dans leur activité classique pour mobiliser des moyens et des procédés particuliers. Leur ambition est ainsi de faire exemple et de transformer ces espaces de travail exceptionnel en modèle récurrent.

Pour le troisième type, en revanche, les protagonistes demeurent inscrits dans leurs modes de construction et d'aménagement classiques ou ordinaires. Les inflexions qu'ils y apportent produisent des changements substantiels dans la durée. Ces changements s'institutionnalisent moins par l'exemplarité que par une production de normes d'action implicites. Les liens entre constructeurs, promoteurs, développeurs, aménageurs et maîtres d'ouvrage politiques sont moins formalisés à travers des contrats et des engagements financiers lourds. Chaque opération et chaque réalisation portent ces mises en relation entre tels constructeurs et tels gestionnaires des services urbains. Le deuxième type, celui des quartiers exceptionnels aux moyens extraordinaires, et le plus connu et le plus diffusé. Il fonde le modèle nord-européen et confirme son image de performance environnementale.

3.2- Pouvons-nous construire les mêmes types d'éco-quartiers en Iran qu'en Europe?

Si nous prenons en compte les projets d'éco-quartier réalisés en Europe, mais aussi ailleurs dans le monde (Chine, Amérique, etc.), chaque pays, chaque région et chaque projet a ses valeurs propres, mais tous gardent en commun le même objectif, à savoir: mettre en valeur la qualité environnementale. Chaque pays, chaque collectivité a une approche différente de l'éco-quartier, et a tenté de mettre en place ses projets dans le contexte qui était le sien. C'est une des raisons pour lesquelles tous ces projets sont intéressants car ils permettent de décliner diverses idées dans les projets réalisés qui nous stimulent. Mais il est également notable de constater que chaque ville a ses valeurs spécifiques, ses données idiographiques, dont il faudra tenir compte si on souhaite valoriser les projets d'éco-construction. Nous en déduisons que nous pouvons bien sûr nous inspirer des projets réalisés, mais qu'il faut prendre garde à ne pas chercher à transposer un modèle de façon aveugle: il n'y a pas de modèle unique d'éco-quartier durable que l'on pourrait

appliquer universellement.

Il apparaît ainsi que l'Iran et Téhéran devront faire un effort d'imagination pour le type d'éco-quartier durable qui conviendra aux différentes données de cadrage de ce pays et de cette ville. Parmi ces données de cadrage, on peut relever quelques facteurs importants, que l'on retrouve dans toutes les problématiques d'éco-quartiers durables, et qui doivent être pris en compte, en y apportant des réponses locales. Ces facteurs génériques peuvent être:

1. des facteurs géographiques: les risques sismiques, vent, pluie, soleil, neige et sol;

2. des facteurs physiques: la forme de la ville, l'histoire de la ville ou les quartiers;

3. des facteurs sociologiques: les préférences et modes de vie des habitants des quartiers, des comportements des citoyens;

4. des facteurs économiques: le prix, les charges, le pourcentage de demandes des logements…

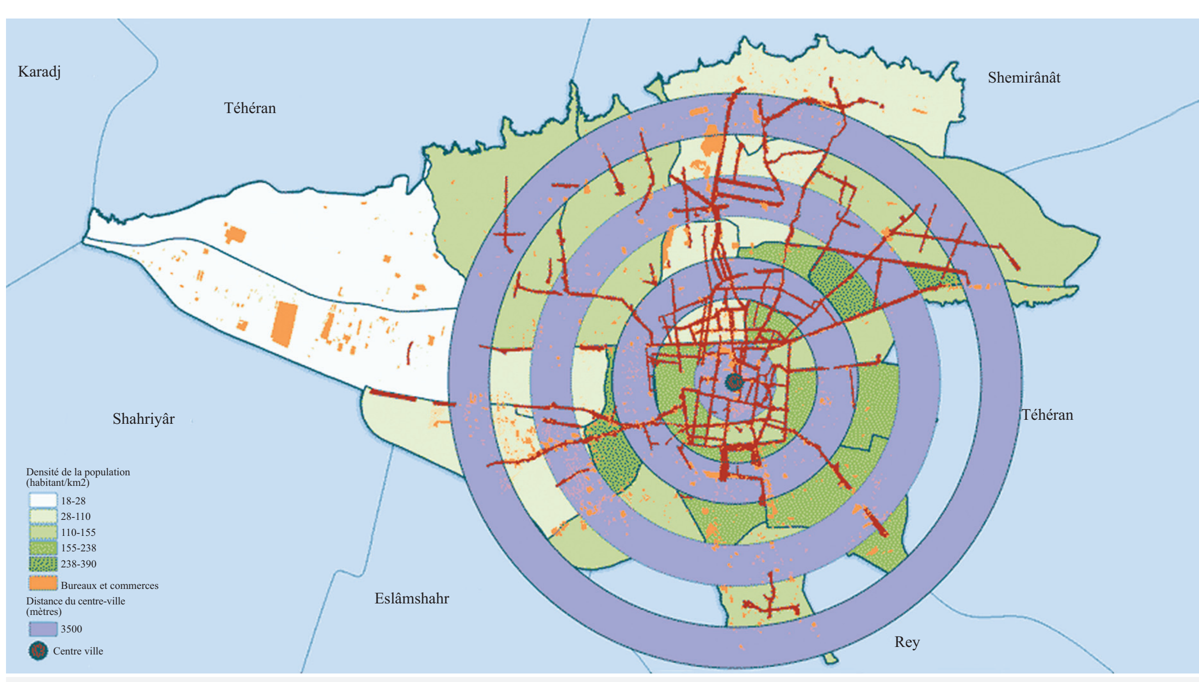
Ces facteurs influencent en effet directement les types de constructions et/ou d'éco-constructions que l'on pourrait réaliser.

Mais dans la question des éco-quartiers Iraniens ou à Téhéran, un facteur supplémentaire doit être interrogé: il s'agit de la question de l'expérimentation, qui se justifie dans ce contexte puisqu'à ce jour aucun quartier de ce type n'y a été développé. Cette dimension expérimentale déplace légèrement les lignes du questionnement, puisqu'il n'est pas uniquement demandé de faire un éco-quartier viable techniquement, mais aussi de créer un objet exemplaire qui pourra faire prendre conscience de la nécessité et de la faisabilité de la chose, tant aux habitants qu'aux pouvoirs publics.

Conclusion

Pour construire des éco-quartiers et les intégrer dans la capitale iranienne, nous pouvons prendre comme exemple des projets du monde entier pour augmenter la qualité, ou l'inventivité des constructions. Mais nous ne pouvons pas construire de réplique exacte d'un quartier donné, puisqu'aucun territoire n'est totalement unique, du point de vue des facteurs conditionnant l'analyse d'un programme d'éco-quartier.

En Iran, selon les situations géographiques des régions, nous pouvons avoir des infrastructures et



▲ *Carte des activités économiques et administratives, concentration démographique et distance depuis le centre-ville de Téhéran en 2007.*

des éco-constructions similaires dans les différentes régions, mais les types d'éco-quartiers peuvent varier selon les besoins des villes, les politiques de la collectivité, les comportements des habitants, l'histoire des quartiers, du budget, etc. Ainsi, le type d'éco-quartier que l'on pourrait préconiser variera selon que l'on souhaite réutiliser un site urbain et abandonné, ou selon que l'on souhaite plutôt construire à côté d'une périphérie pour mettre en valeur l'image de la ville et y intégrer les logements demandés dans la société.

Cette question de l'éco-quartier durable en Iran, et plus spécifiquement à Téhéran, est une question complexe, qui ne peut se traiter par simple transposition, mais doit faire l'objet d'études et de recherches sérieuses. ■

Bibliographie:

- *Abstracta Iranica*. Revue annuelle de bibliographie, depuis 1978. Publiée par l'Institut Français de Recherche en Iran (Téhéran) et Monde Iranien (Paris). Diffusion Editions Peeters, Louvain. www.abstractairanica.revues.org
- *APPS2003, 6e colloque national*, 01-03/07/2003. Ecole polytechnique Palaiseau France-Mehdi Zare
- *APPS2003, 6e colloque national*, 01-03/07/2003. Ecole polythechnique Palaiseau France-Mehdi Zare
- Catherine Charlot-Valdieu et Philippe Outrequin, *L'urbanisme Durable: Concevoir un éco quartier*, Paris, 2e édition, éd. Le Moniteur, 2011.
- "De l'éco quartier à la ville durable: des clefs pour (re)penser la question sociale"/[éditorial, Damien Bertrand]
- *De l'éco quartier à la ville durable*/[publié par] la Direction générale opérationnelle de l'aménagement du territoire, du logement, du patrimoine et de l'énergie du Service public de Wallonie
- Taoufik Souami, *Eco quartiers – Secrets de Fabrication, Analyse critique d'exemples européens,* Paris, éd. Les carnets de l'info, 2009.
- *Encyclopaedia Iranica*, Univ. of Columbia, New York, Einsenbrauns sv. Bonine, M., Ehlers, *E. The Middle–Eastern City and Islamic Urbanism. An annotated Bibliography of Western Literature*. Bonn, Dümmlers, 1994.

Rob Krier; Hans Ibelings; Philipp Meuser; Harald Bodenschatz, *Town spaces (Contemporary interpretations in traditional urbanism,* Boston, éd. Basel/Birkhauser-Publishers for Architecture, 2003.

- Audry Anne Hassord, *Système de production de connaissance territoriale : conditions de mise en œuvre et de fonctionnement d'un observatoire transversale dans le cadre des agences urbanismes*, Mémoire de Thèse.
- Ministre de l'Écologie, de l'Énergie du développement durable et de l'Aménagement du territoire. (année) *Éco quartier (L'art de conjuguer)*, Editeur: Ministère de l'Ecologie, de l'Energie, du Développement durable et de l'Aménagement du territoire.
- Olivier Namias, *Eco quartiers (vert, paysage, mixité, cadre de vie, aménagement, environnement)*, Paris, SNAL, éd. PC, 2011.
- Philippe Bovet en collaboration avec Nadia Jeanvoine, *Eco quartiers en Europe,* Mens, éd.. Terre vivante, 2009.
- Pierre Lefèvre, Michel Sabard, *Les Eco quartiers (L'avenir de la ville durable)*, Rennes, éd. Apogée, 2009.
- Raphaele Heliot, *Ville durable et éco quartier*, 2010.
- *Téhéran capitale bicentenaire*. Téhéran/Paris, Institut Français de Recherche en Iran/Peeters, 1992.
- Alirezâ Bandar-Abâd, *The livable city*, 2011
- Cliff Moughtin, *Urban design*, 2007, 188
- *Ville durable éco quartier 2009 = Sustainable city eco-district* 2009: Ministère de l'écologie, de l'énergie, du développement durable et de la mer; [direction de l'ouvrage Luciana Ravanel]
- Hourcade, B. Mazurek, H. Papoli-Yazdi, Md–H, Taleghani, M. *Atlas d'Iran*, Paris, Documentation Française, 1998.
- Korby, Wilfried; Seger, Martin. *Beispiele orientalischer Grossstädte*, Teheran/Tehrân (Iran) / *Examples of large oriental cities: Tehran/Tehrân*. Tübinger Atlas des Vorderen Orients (TAVO A IX 9.1.-) Wiesbaden, Ludwig Reichert, 1981.-
- Numerous general or specific maps are regularly published and up dated by Gita Shenasi Cartographic Geographic Organisation, Tehran And Sahab Geographic Institute, Tehran.
- Pardazesh va Barnamerizi-e Shahri co, (Municipality of Tehran). Tehran Street Atlas 2002, Tehran, 2002, 142 p.

Sites internet
- www.gis.ir
- www.hamkelasy.com/content/view/102/43/
- www.mobilite-durable.org
- www.senat.fr/rap/r10-594-2/r10-594-2_mono.html#toc41

---

* Doctorant en thèse
** PR

Etude comparée du *Manteq-ol-Teyr* de Farideddin Attâr Neyshâbouri et de *La Conférence des oiseaux* de Jean-Claude Carrière

Mohammad Behnâmfar
Université de Birjand
Somayeh Khâledi
Mohsen Zamâniân



▲ *La Conférence des oiseaux menée par une huppe (au-dessus du perroquet vert au centre-droit).* Détail de la miniature persane "La conférence des oiseaux", *peinte par Habib Allah.*

La multitude de récits littéraires existants offre au dramaturge un vaste choix de sujets dont il pourra s'emparer en vue de leur réécriture à des fins théâtrales, l'objectif ultime étant la réalisation d'un spectacle.

On peut citer à ce propos le travail du dramaturge français Jean-Claude Carrière, qui a su exploiter les aspects dramatiques de l'ancienne littérature persane et écrire *La conférence des oiseaux*, pièce de théâtre inspirée du recueil de poèmes médiévaux *Manteq-ol-Teyr* d'Attâr.

Dans d'autres cultures que la culture iranienne, l'adaptation d'œuvres appartenant au patrimoine littéraire classique jouit d'un tel succès qu'elle parvient à unir le passé parfois lointain au présent le plus immédiat. Jusqu'ici, aucune adaptation remarquable de chefs-d'œuvre de la littérature persane n'a vu le jour en Iran. Cet état de fait est d'autant plus regrettable que ces œuvres, qui brillent à travers la littérature étrangère, sont retransmises en Iran sans aucune

démarche créative de recréation ou d'adaptation.

Deux adaptations sont en ce sens exemplaires: *L'alchimiste*, un conte philosophique de Paulo Coelho adapté du conte arabe de Mowlavi, et la pièce de Jean-Claude Carrière, *La conférence des oiseaux*, adaptée d'un recueil de poèmes d'Attâr dont il a repris le titre.

Le premier chapitre comporte cinq anecdotes. Jean-Claude Carrière ne les choisit pas d'après l'ordre du *Manteq-ol-Teyr* mais selon sa propre logique dramatique, plaçant l'anecdote la plus dramatique en tête. Au début de la pièce, un acteur jouant le rôle de la Huppe s'approche du devant de la scène et relate le rassemblement des oiseaux et leur voyage. Puis la Huppe entame un dialogue avec l'assemblée des oiseaux à propos de leur désir ardent de se rendre auprès du roi Simorgh.

Les oiseaux décident enfin de s'envoler... Soudain, on entend parmi eux la voix du Rossignol. Les oiseaux s'arrêtent et écoutent cette douce voix. Le Rossignol exprime son amour pour la rose pour justifier son renoncement au voyage. La Huppe l'avertit qu'il est amoureux d'une chose dont la beauté est temporaire. A la fin de ce chapitre, la Huppe exhorte les oiseaux à oublier leurs «bonnes excuses» et à se mettre en route.

On entend alors le doux battement d'ailes des oiseaux dans un mouvement rythmé et coloré. La Huppe se détache du groupe d'oiseaux, s'avance et explique aux spectateurs que les oiseaux doivent traverser un désert de braises dont on ne voit pas la fin.

Dans cette étape du voyage, Carrière introduit progressivement d'autres personnages qui vont croiser le chemin des oiseaux, y compris de célèbres Maîtres spirituels. Dès lors, ce n'est plus seulement la Huppe qui présente l'aventure, mais aussi de nouveaux personnages issus des contes du *Manteq-ol-Teyr*. Ils entrent en scène et parlent d'eux et de leur aventure. Dans ce chapitre, Carrière a choisi six anecdotes parmi les plus mystérieuses du *Manteq-ol-Teyr*.

Les oiseaux arrivent à la première vallée. La Huppe s'adresse à eux et leur dit: «Cherchez et n'ayez pas peur, il vous faut de la patience.» Apparaît alors un homme qui, en chantant et en pleurant, tamise de la terre. Les oiseaux le regardent avec curiosité et lui demandent ce qu'il fait. L'homme au tamis répond: «Je cherche mon maître.» La Huppe explique aux spectateurs que la plupart des oiseaux s'arrêtent dans cette vallée, incapables de continuer. A la fin de ce chapitre, les oiseaux pénètrent dans la vallée du Néant ou de l'Extinction (*fanâ'*). La Huppe évoque alors de la terre pleine du mystère de la mort. Les oiseaux posent des questions et s'interrogent sur ces mystères de la mort, du néant… La Huppe leur indique un coin de la scène et leur dit de regarder. A cet instant, un acteur de théâtre d'ombres et son assistant apportent une bougie, un voile, et des papillons en papier puis commencent le spectacle.

Deux adaptations sont en ce sens exemplaires: *L'alchimiste*, un conte philosophique de Paulo Coelho adapté du conte arabe de Mowlavi, et la pièce de Jean-Claude Carrière, *La conférence des oiseaux*, adaptée d'un recueil de poèmes d'Attâr dont il a repris le titre.

Le plus court chapitre narre le rassemblement des oiseaux à la cour de Simorgh. Dans ce chapitre, Carrière a choisi de mettre en scène uniquement la



principale anecdote du *Manteq-ol-Teyr*, c'est-à-dire la rencontre entre les oiseaux et Simorgh. En réalité, Carrière, comme Attâr, place le point culminant de l'histoire dans ce chapitre. Attâr joue aussi sur les mots, Simorgh voulant aussi dire «trente oiseaux» en persan, mais ce jeu de mots n'est évidemment pas saisissable en français.

Les différences entre le *Manteq-ol-Teyr* et *La conférence des oiseaux* de Carrière

Cette pièce de théâtre et l'ouvrage classique le *Manteq-ol-Teyr* ont en commun de narrer l'histoire d'oiseaux partant sous la conduite d'une Huppe à la recherche de Simorgh, leur roi. Mais il existe des différences entre ces deux versions: les points de départ, la manière d'intercaler les anecdotes secondaires au milieu du texte et les fins. La pièce de théâtre imposait ces différences:

La différence entre le commencement et l'épilogue

Dans l'histoire d'Attâr, la structure générale de l'œuvre est la suivante:

La présentation des oiseaux

Le rassemblement des oiseaux

L'histoire de Simorgh et les excuses des oiseaux

Les questions des oiseaux à la Huppe

L'embarras et les «bonnes excuses» des oiseaux pour arrêter le voyage, puis les réponses de la Huppe

La traversée des sept vallées

La cour de Simorgh

Dans la pièce de Carrière, après le rassemblement des oiseaux, la Huppe décrit Simorgh. Ensuite, chaque oiseau pose une question ou expose les motifs de son renoncement au voyage. A travers ces motifs et ces questions, l'interlocuteur découvre le caractère de chacun des oiseaux. Dans une autre partie, on cite les dernières excuses des oiseaux et les réponses de la Huppe.

Après ces échanges, les oiseaux commencent leur cheminement dans le désert infini. Une fois la traversée des sept vallées achevée, leur «moi» profond leur est révélé comme dans un miroir.

Au début du *Manteq-ol-Teyr*, les oiseaux sont présentés selon deux approches: un ensemble de cinq distiques qui décrit les caractéristiques apparentes et mythiques des oiseaux (sauf le Faucon dont 'Attâr fait séparément l'éloge en dix vers), chaque oiseau étant dépeint sous la forme d'une parabole. Des anecdotes permettent aussi de revenir sur chaque oiseau, ses caractéristiques physiques, ses excuses et prétextes. Dans *La conférence des oiseaux,* les deux types de descriptions s'unissent et le spectateur découvre les caractéristiques et les désirs

profonds de chaque oiseau à travers les questions posées par la Huppe.

Une autre différence à la fin de la pièce de Carrière la singularise face au *Manteq-ol-Teyr*. Dans l'œuvre originale de 'Attâr, seuls trente oiseaux atteignent finalement la cour de Simorgh et comprennent qu'ils sont eux-mêmes le vrai Simorgh. Dans *La Conférence des oiseaux*, le nombre des oiseaux arrivés à destination n'est pas précisé et chaque oiseau, percevant sa propre entité dans le miroir, comprend qu'il est lui-même le vrai Simorgh.

Suppression de certains fragments dans la pièce

Lors de l'adaptation d'une œuvre littéraire, il est possible de supprimer certaines parties que l'on juge moins importantes ou inutiles, ce qui a été fait dans *La conférence des oiseaux* par Carrière. Les raisons en sont entre autres les suivantes:

Certaines anecdotes du *Manteq-ol-Teyr* sont spécifiques à la région, à la culture, à l'époque et à la langue du poète, d'où un certain nombre d'éléments intraduisibles. C'est le cas de l'anecdote suivante:

Un disciple un jour demanda à son vieux derviche de maître:

«Parle-moi de Dieu, de sa présence, de sa vie»

Le cheikh lui répondit ceci: «Lave-toi d'abord la figure,

Et peut-être je te dirai.» (H. Gougaud, 2002:240)

Comment un dramaturge français, d'une culture différente, pourrait-il traduire, tout en restant fidèle au texte, des notions propres au mysticisme persan d'il y a plusieurs siècles? Dans l'exemple cité, nous trouvons le concept de «présence» dans un sens mystique, et de pureté dans un sens jurisprudentiel islamique. Cet exemple montre bien que Carrière ne peut traduire toutes les anecdotes du *Manteq-ol-Teyr* dans le cadre de son spectacle.

D'autres éléments du livre sont supprimés dans la pièce car ils sont privés d'éléments dramatiques (de personnages, de sujet, de dialogues, etc.). Il s'agit généralement de fragments courts, profonds et chantés pour insister sur leur contenu. En voici un exemple:

Une nuit, l'Amoureux de Tus, qui connaissait tous les secrets,

Parlait à l'un de ses disciples.

Il lui disait : -Défais-toi. Brûle. Consume ton corps et ton cœur jusqu'à n'être plus qu'un cheveu.

Alors l'Ami te plantera dans Son infinie chevelure. C'est ce qu'Il fait de ceux qui s'offrent à la pure folie d'aimer… (H. Gougaud, 2002:257)

> Cette pièce de théâtre et l'ouvrage classique le *Manteq-ol-Teyr* ont en commun de narrer l'histoire d'oiseaux partant sous la conduite d'une Huppe à la recherche de Simorgh, leur roi. Mais il existe des différences entre ces deux versions: les points de départ, la manière d'intercaler les anecdotes secondaires au milieu du texte et les fins.

Ce fragment est dépourvu d'éléments totalement narratifs, et l'intention d'Attâr était de revenir sur une notion mystique en la traitant comme aphorisme dans la bouche d'un ermite.

Les points faibles de la pièce *La Conférence des oiseaux*

La mise en scène de Carrière a le pouvoir d'attirer beaucoup de spectateurs

dans de nombreux pays. Cependant, cette œuvre présente quelques points faibles au regard du texte original, le *Manteq-ol-Teyr*. Certaines de ces faiblesses ne sont pas dues à la négligence de Carrière, mais sont inévitables en raison des restrictions imposées par la langue, les différences culturelles et les contraintes de mise en scène théâtrales de la pièce. En voici certains exemples:

L'un des plus beaux passages du *Manteq-ol-Teyr* est l'histoire du Sheikh San'ân. Bien que cette histoire n'ait pas été totalement inventée par Attâr, il a su de manière très artistique en exploiter les différentes versions et les intégrer habilement dans son œuvre. Sheikh San'ân était un vieux soufi, ermite, ascète et maître de quatre cents disciples:

Il était autrefois, à Sanna, un cheikh
Considéré par tous comme un maître parfait.
Cinquante années durant, jour et nuit, sans repos,
Avec ses quatre cents disciples, il était demeuré dans le giron d'Allah. (H. Gougaud, 2002:67)

Sheikh San'ân rêve un jour qu'il voyage en terre d'Occident chrétien:

Il rêva qu'il voyageait jusqu'en Grèce, dans une cité
Dont il ignorait tout, adorait une idole avec enthousiasme
«Que la honte me tue!»
Pensa ce maître rare. (H. Gougaud, 2002:68)

Finalement, le rêve se réalise quand il tombe amoureux d'une chrétienne:

Une fois le voile (de la chrétienne) s'écarta
Le cheikh ligoté de la tête aux pieds par mille liens mécréants.5 (H. Gougaud, 2002:69)

Après qu'il ait perdu la tête et déclaré sa flamme, la suppliant amoureusement, la chrétienne lui fait part de quatre conditions:
Si tu veux
Être mon amant
Voici mes conditions, dit-elle:
Adore d'abord des idoles, ensuite brûle le Coran,

▲ La conférence des oiseaux *peinte par Habib Allah.*

Bois du vin, je veux te voir ivre, enfin jette ta foi au feu. (H. Gougaud, 2002:75)

Le Sheikh, éperdu, accepte et accomplit les volontés de la bien-aimée. Puis la chrétienne lui annonce qu'elle réclame une dote élevée.

Ô vieillard, ô captif de l'amour insensé,…
…ma dote est considérable!…
Il faudra, pour m'avoir,
me payer à prix d'or
En as-tu? Non. Alors prends ta tête et va-t'en! (H. Gougaud, 2002:78)

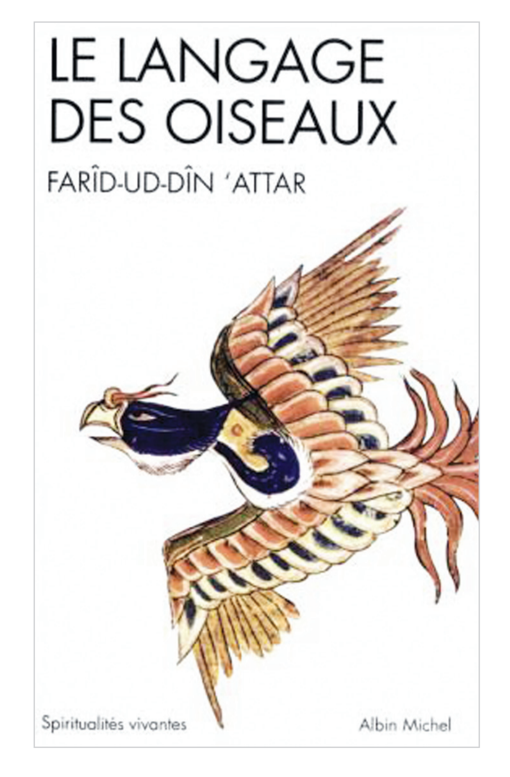
Les adeptes du Sheikh se retirent pour se dévouer à Dieu pendant quarante jours et prier pour l'âme du Sheikh. C'est alors que le prophète Mohammad apparaît dans le rêve du plus fervent adepte du Sheikh et lui dit que celui-ci échappera au piège de la chrétienne.

Toi qui m'as appelé, homme de haut savoir, va sans crainte, te voilà libre.
Ton pur désir, ta force aimante l'ont tiré de son embarras.» (H. Gougaud, 2002:83)

A la fin de l'histoire, la chrétienne se convertit à l'islam, et finit par mourir d'un désir ardent pour Dieu.

Elle dit au Cheikh: «Ami, ma patience est à bout
L'Absence m'est insupportable
Adieu mes jours enamourés
Je quitte ce monde invivable
La mort m'attend, je n'y peux rien
Ton aimée te quitte, pardonne, laisse-la suivre son destin.» (H. Gougaud, 2002:87)

Cette histoire, qui occupe une partie centrale dans le *Manteq-ol-Teyr*, n'a pas été reprise par Carrière car elle était



inconvertible dans sa pièce. Ces suppressions sont fréquentes dans les cas d'emprunts littéraires à des cultures exogènes.

Voici quelques raisons qui ont conduit Monsieur Carrière à ignorer cette histoire:

Les caractéristiques langagières

Stylistiquement, l'une des beautés du *Manteq-ol-Teyr* réside dans les descriptions réalistes et en même temps très poétiques qu'Attâr file le long des distiques, comme par exemple celle de la beauté de la chrétienne:

…Seigneur c'était peu dire. Une aurore. Un matin parfait…
Sous son sourcil courbe comme lune en croissant son regard prenait l'âme et ne la rendait plus…
Ceux qui la contemplaient se perdaient tous dedans, déchirés de partout.
Ses cheveux embaumaient le musc. Ils en parfumaient le vent bleu… (H.

Gougaud, 2002:70-71)

Les contraintes langagières sont l'une des raisons qui n'ont pas permis à Carrière d'intercaler cette partie de l'histoire dans sa pièce. Ces descriptions sont plus compréhensibles pour un Persan, qui reconnaît culturellement les références esthétiques et poétiques données par Attâr. Par exemple, Attâr évoque que le vent de Sabâ s'enivre de parfums musqués qu'exhale la chevelure de la chrétienne. La traduction de ce vers n'est pas complètement réalisable et l'auteur ne pourrait transmettre la charge poétique et amoureuse et le sens exact qu'a le vent de «Sabâ» en persan.

Si l'on veut traduire ces conversations entre les adeptes et le Sheikh, on est obligé de bouleverser les formes et perdre du même coup la beauté inhérente des vers d'Attâr. Cependant, les conversations de l'histoire du Sheikh San'ân sont un atout dramatique. Même en les traduisant partiellement, il est possible d'en conserver le cœur sous une forme simple.

L'un des beaux passages de l'histoire de Sheikh San'ân est sa conversation avec ses adeptes. Attâr la conte merveilleusement:

L'un d'eux lui dit: Maître estimé, fais une ablution rituelle, elle chassera ton obsession.

Tais-toi, lui répondit le cheikh, depuis que la lune est levée, des ablutions, j'en ai fait cent avec mes larmes, avec mon sang!

Ton chapelet, lui dit un autre, égrène-le, il t'aidera!

Il répondit: "Je l'ai jeté et j'ai pris la ceinture chrétienne." (H. Gougaud, 2002:71)

Si l'on veut traduire ces conversations entre les adeptes et le Sheikh, on est obligé de bouleverser les formes et perdre du même coup la beauté inhérente des vers d'Attâr. Cependant, les conversations de l'histoire du Sheikh San'ân sont un atout dramatique. Même en les traduisant partiellement, il est possible d'en conserver le cœur sous une forme simple.

Les caractéristiques culturelles et théologiques

Les éléments culturels et les modèles théologiques des sociétés humaines diffèrent. Leur présence dans des œuvres d'un pays constitue un obstacle à leur adaptation dans d'autres cultures en ce qu'elles contiennent des références qui sont propres à leur culture d'origine. Cette réalité a empêché Carrière d'utiliser certaines anecdotes du *Manteq-ol-Teyr*, comme celle de Sheikh San'ân, notamment lorsque la chrétienne soumet quatre conditions au Sheikh:

Si tu veux être mon amant,
Voici mes conditions, dit-elle:
Adore d'abord des idoles, ensuite brûle le Coran,
Bois du vin, je veux te voir ivre, enfin jette ta foi au feu. (H. Gougaud, 2002:75)

Si Carrière avait inséré cette histoire du Sheikh, aurait-elle été entièrement comprise par un chrétien, dans la mesure où certaines de ces conditions sont insignifiantes pour lui? Carrière aurait pu trouver des équivalents culturels franco-chrétiens, comme remplacer l'autodafé du Coran par celui de l'Evangile, ou mettre en scène les interdits d'un prêtre envers les femmes, etc. Mais peut-être voulait-il faire entendre la parole d'Attâr par-delà le fait religieux, culturel ou la spécificité linguistique.

Conclusion

La langue du théâtre est universelle, et peut créer des liens entre les hommes de n'importe quelle culture. La plupart des œuvres littéraires peuvent voyager grâce au théâtre, plus adaptable que la littérature livresque. En outre, les influences mutuelles des civilisations et littératures orientale et occidentale sont évidentes. Dans *La Conférence des oiseaux,* Jean-Claude Carrière applique un mélange subtil de valeurs dramatiques de l'ancienne littérature persane et du théâtre contemporain. Son adaptation du *Manteq-ol-Teyr* est très artistique.

Des extraits du *Manteq-ol-Teyr* avaient déjà été joués dans des théâtres auparavant. Mais Carrière est le premier à avoir entrepris de monter une pièce mettant en scène l'ensemble de son histoire. Il a mis en valeur les qualités dramatiques du *Manteq-ol-Teyr* et en a compris les contraintes culturelles et langagières pour en tirer un chef-d'œuvre, accompagné dans cette tâche par le metteur en scène Peter Brook.

Le style général de la pièce et celui du *Manteq-ol-Teyr* restent proches. En créant un jeu d'anecdotes rattachées au récit principal, Carrière a trouvé une façon subtile d'adapter le chef-d'œuvre d'Attâr au théâtre. Plusieurs anecdotes courtes dénuées de valeur dramatique ont été supprimées ou transposées. Chaque anecdote est habilement adaptée aux normes dramatiques. Jean-Claude Carrière prouve aussi ici sa maîtrise de la technique romanesque orientale de la mise en abîme et des récits enchâssés, en l'incluant dans son œuvre sous la forme d'un «théâtre dans le théâtre». ■

Dans *La Conférence des oiseaux*, Jean-Claude Carrière applique un mélange subtil de valeurs dramatiques de l'ancienne littérature persane et du théâtre contemporain.

Bibliographie:

- Attâr, Farideddin. *Mosibat Nâmeh* (Le livre des douleurs), édité par Nourâni Vesâl, Téhéran, éd. Zavvâr, 1995.
- Arthur, Symons, *The symbolist movement in literature*, New York, University Press, 1985.
- Brecht, Bertolt, *Darbâre-ye teâtr* (Sur le théâtre), traduit en persan par Farzâd Behzâd, Téhéran, éd. Khârazmi, 1999.
- Brook, Peter, *There are no secrets,* traduit par Mohammad Shahbâ, Téhéran, éd. Hermes, 2004.
- Carrière, Jean-Claude, *La conférence des oiseaux,* traduit par Dâryoush Moadabiyân. Téhéran, éd. Ghâb, 2001.
- Carrière, Jean-Claude, *La conférence des oiseaux,* Paris, éd. Albin Michel, 2008.
- Dehkhodâ, Aliakbar, *Loghatnâmeh*, Téhéran, Institut de publication de l'Université de Téhéran, 1377.
- Gougaud, Henri, Farid-ud-Din Attâr, *La conférence des oiseaux*, Paris, éditions du Seuil, 2002.
- Meymandi Nezhad, Mohammad Hossein, *Namâyeshnâmeh-ye Sheykh-e San'ân* (La pièce de Sheikh San'ân), Téhéran, éd. Mihan, 1955.
- Pour Nâmdâryân, Taghi, *Didâr bâ simorgh* (Rencontre avec le Simorgh), Téhéran, éd. Institut des sciences humaines et études culturelles, 1995.
- Sâdeghi, Ghotbeddin, *Simorgh, Simorgh,* Téhéran, éditions Ghatreh, 2004.
- Attâr, Farideddin, *Asrârnâmeh* (Le livre des secrets), préface et annotation de Mohammad Rezâ Shafii Kadkani, Téhéran, éd. Sokhan, 2002.

Articles:

- Hedjâzi, Behdjatosâdât, «Attâr va symbolism-e shargh» (Attâr et le symbolisme de l'orient), *Revue des Publications de l'Université de Mashhad*, été 2006, pp. 65-85.
- Nâzerzâdeh Kermâni, Farhâd, «Hamleh khâni», *Revue Honar,* n°39, été 1999, pp. 19-34.
- Râshel Mohâsel, Mohammad Rezâ, «Shenâkht-e Attâr» (Connaître Attâr), *Revue des Publications de l'Université de Mashhad*, été 2006, pp. 7-11.
- Zâhedi, Farrindokht, «Shakhsiat pardâzi dear adabyyât-e namâyeshi» (Les personnages dans le théâtre), *Revue Honar*. N°34, hiver 97, pp. 46-57.



Nouvelles sacrées (XVI)
L'Opération Kamân 99

Khadidjeh Nâderi Beni



▲ *L'Opération Kamân 99*

Les assauts aériens de l'Irak contre l'Iran ont été déclenchés le 22 septembre 1980, parallèlement aux attaques terrestres irakiennes. Durant ces attaques, de multiples objectifs sur le territoire iranien ont été bombardés en même temps par un nombre conséquent de Mig-13 irakiens: plusieurs bases militaires situées aux frontières de la province du Khouzestân, les aéroports de Hamadân et de Kermânshâh, et l'aéroport international de Mehrâbâd de Téhéran. A titre de représailles, les officiers supérieurs des forces aériennes iraniennes dirigés par le martyr Javâd Fakouri planifient et organisent en peu de temps une contre-attaque nommée Kamân 99[1] (Arc 99). Selon la carte d'opération, l'Iran fait décoller 140 Phantom dotés de divers types de bombes et de missiles air-sol en vue de bombarder plusieurs cibles stratégiques irakiennes dont les bases aériennes d'Al-Rashid, Mossoul, Nassirieh, etc. Le but principal de l'Iran est alors d'insécuriser certains lieux stratégiques sur le territoire irakien dont des bases militaires, des entrepôts de munitions et d'explosifs, des tours de surveillance aérienne, des bases aériennes, des systèmes de défense, des radars, des hangars, des dépôts de combustibles d'aviation…

A l'époque, l'Irak bénéficie de nouvelles techniques de défense anti-aérienne (D.C.A.) et de ce fait, l'effort principal de l'Iran consiste à paralyser les systèmes

défensifs de l'ennemi afin de pouvoir accéder à son espace aérien. En vue d'atteindre cet objectif, plusieurs avions iraniens sont chargés de rassembler des informations; ils arrivent rapidement à détecter et à bombarder certains radars et systèmes d'information irakiens avant et au cours de l'exécution de l'opération. L'Irak, qui dispose alors d'un excellent armement et d'équipements modernes, jouit d'une grande puissance à la fois offensive et défensive. Pour mieux s'en rendre compte, nous dressons une liste des capacités de la force aérienne irakienne au début de la guerre Iran-Irak, juste avant le déclenchement par l'Iran de l'opération Kamân 99:

-670 chasseurs-bombardiers de divers genres dont Phantom II, Su-20, Mig-23, Mig-21, F-14, etc.

-167 hélicoptères

-775 lance-roquettes sol-air

-713 missiles

-176 radars, etc.

Le 23 septembre, dès l'aube, l'opération Kamân 99, considérée comme l'une des plus grandes opérations iraniennes dans toute l'histoire de la Défense sacrée, est lancée. De la base aérienne de Hamadân décollent alors 40 chasseurs iraniens qui en peu de temps franchissent les frontières et menacent le ciel de Bagdad en larguant des bombes sur les objectifs prévus. Suite à cet assaut soudain, les bases aériennes d'Al-Rashid et Al-Kout sont presque entièrement détruites. D'autres chasseurs-bombardiers iraniens décollent durant les phases suivantes de l'opération. Voici la liste des bases ariennes participantes dans l'opération:

1) la base de Tabriz: 48 chasseurs bombardiers FSE ayant pour cible le bombardement de la base de Mossoul.

2) la base de Dezfoul: 40 chasseurs bombardiers FSE quittent cette base et parviennent à détruire la base aérienne irakienne de Nassirieh dans la province d'Al-Zighâr.

3) la base aérienne de Hamadân: 40 Phantom s'envolent depuis cette base afin de bombarder la base aérienne d'Al-Kout et de larguer des bombes sur la base Al-Rashid au sud de l'Irak.

4) la base de Boushehr est le point du départ d'autres chasseurs iraniens qui arrivent à larguer des bombes sur l'aéroport de Bagdad et la base de Habbânieh à l'ouest de Bagdad.

Tandis que certains Phantom iraniens pénètrent dans l'espace aérien irakien et bombardent les cibles prévues, d'autres décollent depuis la base de Téhéran et se mettent à bombarder l'aéroport international de Bagdad pour frapper ensuite la base d'Al-Rashid. Outre les 140 avions qui sont expédiés en Irak, 60 autres chasseurs iraniens, dont des Phantom II et F-14, restent en état d'alerte pour défendre l'espace aérien de l'Iran contre d'éventuelles ripostes irakiennes. Dans l'ensemble, 380 pilotes de l'Armée de l'air iranienne participent à cette opération qui s'achève par une victoire après plus de 300 vols.

Suite à cette opération victorieuse, l'Iran accède à la suprématie aérienne dans toute la région. Cette supériorité permet à l'Iran de soutenir ses forces sur les fronts terrestres. Cette offensive est par ailleurs une surprise pour l'Irak qui croyait à la faiblesse aérienne de l'Iran. Toutes les bases bombardées par les chasseurs iraniens sont presque anéanties et mises hors d'usage pour cinq ou six mois. La liste suivante détaille les pertes principales de chacune des bases attaquées par les chasseurs iraniens:

- la base aérienne de Mossoul au nord de l'Irak: 48 chasseurs-bombardiers Tiger F-5

- la base aérienne d'Al-Kout dans la province d'Al-Amâreh: 16 Phantom F-4.

- la base aérienne de Nassirieh: 40 chasseurs-bombardiers Tiger F-5

- la base aérienne de Sho'aybieh dans la province de Bassora: 12 Phantom F-4.

- la base aérienne d'Al-Rashid, à plusieurs reprises bombardée, est totalement détruite.

En outre, les bases aériennes de Habbânieh et Tamouz situées à l'ouest de Bagdad, l'aéroport de Bagdad, l'aéroport d'Al-Mosnâ et la base aérienne de Kirkuk sont largement bombardés et endommagés. ■

---

1. Dans l'histoire de la Défense sacrée, cette opération est également connue sous le nom de *Nabard-e Alborz* qui signifie "la bataille d'Alborz".

Source:

- Namaki, Alirezâ, *Nirou-ye havâ'i dar defâ'e moghaddas* (Les forces aériennes au cours de la Défense sacrée), Téhéran, Irân-e sabz, 2008.

75



La spirale d'Ormouz (3)*

Gilles Lanneau

▲ *Bandar-Anzali*

7. La grande Babylone

Retour à Ispahan, sur le même banc. Face aux frères de Mehdi, à l'infini. Face à l'intolérable.

Huit ans, un million de morts. L'Ouest y trouva son compte, il vendit des canons, des deux côtés. De l'autre côté surtout, chez l'agresseur. Une petite «guéguerre» sympa, quoi! Guerre nourricière. Guerre planifiée, programmée, chiffrée... comme d'habitude. Et impossible d'y échapper… «Si tu ne vas pas à Lagardère!» … «Cocorico!» L'affaire était juteuse, en échange de pétrole.

Jus noir, sale jus! Elle en est friande de ce jus malpropre, la vilaine machine. Machine infernale! Machine à produire, bêtement, pour son plaisir; à amasser, à exploiter. A rendre idiot: "On va chez Disney, après on se fait une bouffe chez MacDo!"A broyer les hommes, surtout. Jus noir, jus rouge, son autre carburant, qui fait grimper le cours des Bourses, dans le monde entier... Elle se fait nommer Libéralisme. Quel culot! Libéralisme suceur de sang... la grande Babylone! A côté d'elle, Bagdad et son tyranneau étaient deux galopins.

8. Le navire

«Le vent dans les yeux». Un petit vent frisquet, agressif, chargé d'un crachin serré. Il vient de la montagne, sur l'horizon noyé, est passé par Massouleh. Il porte le message des deux princesses, des frères, du préposé aux temps futurs. Assis sur un banc public, face à la mer, Emelle, Géhel, sous un même parapluie, le regard à l'infini.

La promenade est déserte, ou presque. Quelques rares pêcheurs à la ligne, un marchand de glaces dans son kiosque, le nez collé sur un journal, les deux voyageurs. En décor immobile, une terrasse de café vide, des balançoires endormies, un massif de rosiers aux pétales balayés par le vent. Instant figé, photographié, à Bandar-Anzali, sur les rives

de la Caspienne, un matin d'automne.

La mer! Elle enserre la ville de toutes parts. Impossible de parcourir un kilomètre sans retomber sur le port, ou la lagune, ou le grand large. Ils se sont levés, partent à la découverte. Le marché aux poissons, près d'un pont métallique. Dans de grands paniers en osier, ou à même le sol, les poissons nobles de cette eau peu salée. Des brochets, des sandres, des perches, des carpes, parfois frémissants, aspirant l'air humide pour deux minutes en plus. Au coin des ruelles, du caviar illégal proposé en chuchotant par des margoulins. A l'entrée du port, côté lagune, les carcasses rouillées d'anciens navires soviétiques, témoins muets d'un empire englouti. Un peu plus loin, les cargos, les grues, les entrepôts, les ballots sur les quais. Puis la grande bleue, grise, clapotant gentiment sur une frise gréveuse... A Bandar-Anzali, sous la pluie, on ne sait plus où sont le nord, le sud, la mer ou ses appendices.

Ils se dirigent vers le centre-ville. Au milieu d'une rue tranquille, un couple de jeunes mariés sort de la boutique du photographe. Ils se tiennent immobiles quelques instants, main dans la main. La jeune femme leur sourit, leur fait un signe. Elle est belle. Elle porte une longue robe en soie blanche, finement taillée, un tulle translucide sur ses boucles noires. Puis ils se hâtent sous la pluie, s'engouffrent dans une voiture. Mariage humide, mariage heureux… Ils continuent le long d'une artère commerçante, aux boutiques serrées l'une contre l'autre. Le quartier est agréable, coloré; les touristes iraniens se promènent en silence sous de jolis parapluies bariolés. Ils empruntent une rue calme, bordée de résidences, de villas cossues, débouchent face à la mer.

Ils sont sur le prolongement de la promenade de ce matin, abrités du vent par un rang d'immeubles. Les rosiers ont gardé leurs pétales sur la pelouse impeccable. Ils se mêlent à la petite foule des promeneurs; matelots en goguette, familles, jeunesse... La pluie a cessé, un rayon de soleil caresse la mer à l'horizontale, illuminant un grand cargo s'engageant à l'entrée du port. Bientôt la fin du jour, la fin du jeûne - nous sommes en ramadan. Sur les terrasses des restaurants, des snack-bars, les serveurs essuient les sièges mouillés. Dans quelques minutes, ce sera la ruée des ventres vides.

Ils se sont assis sur un banc à nouveau, observent. S'imprègnent. De l'ambiance, de l'air



▲ *Zone humide (*tâlâb*) d'Anzali*



▲ *Kelardasht*

humide. Aujourd'hui, le vent venait des terres, apportant à la mer son tribut d'eau douce. Leur apportant un message, aussi. Ses deux princesses lui avaient glissé à l'oreille.

… Assis sur le rivage de l'existence, ils attendaient. Puis se sont mis en route vers un jardin merveilleux encerclé d'eaux sournoises, au fond d'eux-mêmes. Les plus beaux fruits leur sont montrés avant la traversée, promis au sacrifice. De leur corps, ils nourriront l'esprit. Sur l'embarcadère, nombreux sont les navires offrant la traversée. Les premiers sont trompeurs, ils viennent d'un empire où prime la matière, et la matière les dévorera. Ils hésitent, font un détour, cherchent un endroit plus sûr. Un signe leur apparaît, donnant un sens à leur recherche. La belle et son promis, main dans la main, bénis par l'eau du ciel. La voie leur est tracée jusqu'à la mer. Là, sous l'ultime rayon du soleil de la Terre, leur navire les attend, resplendissant. Ils voyageront de nuit. A l'horizon, des jardins d'opulence, un Festin éternel.

Message des deux princesses du vent, au cours d'un long voyage.

9. Le Paradis

Les jardins d'opulence! Un Festin éternel!

Sur son banc, à Golestân-e Shohadâ, face aux petits soldats, Géhel se surprend à douter.

Pauvres soldats, serrés en rangs d'oignons dans leur jardin des roses, contemplant un ciel vide de leurs grands yeux perplexes! Où est l'opulence, où sont les palais, où sont les vierges pures? Dans un autre jardin, aux cieux?

...Kelardasht. Le lieu a un joli surnom: le Jardin du Paradis. Un vaste bassin d'altitude, au pied des monts Elbourz, à deux pas du littoral de la Caspienne. Les publicités vantaient ses paysages, sa verdure, son climat, ses rivières à truites. Ils ont pris un taxi collectif jusqu'à Abbâs Abâd, dans la plaine, puis un privé pour escalader la route en lacets à travers la forêt. Arrivés près d'un col, ils s'attendent à plonger dans l'Eden.

Le choc! Le jardin est pelé, on a coupé les arbres. A la place, champignons incongrus, des immeubles, des villas, des villages de vacances. D'un goût douteux, style Morzine, ou Chamonix. Pire, parfois! Des maisonnettes en forme de

citrouilles, sous des montagnes en béton peinturluré où courent des écureuils, des bouquetins, des ours en carton-pâte. Le kitsch total. En toile de fond, contemplant d'un regard féroce l'inventaire des horreurs, deux superbes montagnes, le Mont Alam, le Trône de Salomon, drapées des premières neiges de l'automne. Le beau, le moche. La dualité, jusqu'aux sommets.

Ils veulent s'en approcher. A l'entrée d'une gorge, Roudbârak, un village montagnard. Village ancien où subsistent quelques beaux chalets, noyés dans une masse informe de constructions modernes. Sur les hauteurs, de grands hôtels de luxe se sont taillés leur place dans les vestiges de la forêt. La route suit un torrent, dépasse les dernières villas, s'arrête sur un parking. Au-delà, un chemin caillouteux s'enfile dans la gorge. Il est midi, il fait chaud, il y a un petit restaurant sympathique au bord de la route. Ouvert, aux heures proscrites du ramadan. On y sert seulement des boissons, quelques en-cas légers. Ils s'attablent sur la terrasse, commandent une théière. Autour d'eux, des familles de vacanciers, des randonneurs. Deux jeunes femmes sortent de table, s'invitent à la leur. Deux, jolies, comme les princesses de Massouleh. La dualité les poursuit.

Elles sont heureuses de parler un peu anglais. Elles voyagent seules, ont une petite voiture, se reposent quelques jours dans l'un des grands hôtels sur la montagne - l'Iran et la condition de la femme! C'est la morte-saison, leur hôtel est presque vide; elles aimeraient les revoir ce soir, prendre le dîner ensemble... Les palaces ne les tentent guère. Ils hésitent, ne promettent rien.

Ils ont quitté la terrasse, suivent le chemin qui serpente le long du torrent. Le chemin s'enfonce dans un défilé profond, puis monte en zig-zag sur un flanc rocheux. Le premier refuge est loin, ils ne sont pas préparés pour l'aventure. Ils font demi-tour, prennent un taxi à l'entrée du village.

Ils ne savent où aller. Rester? Partir? A Hasan Keif, le bourg principal, ils se baladent un peu dans les rues, cherchent vaguement un hôtel. La petite ville est sans caractère. Sa périphérie est un vaste chantier: des grues, des camions, du béton sortant du sol. La voirie a du mal à suivre. Des hôtels flambant neuf ont poussé au milieu des champs, reliés à la route par des chemins de



▲ *Roudbârak*



▲ *Mont Alam*

terre. Ils en visitent un. Les chambres sont des appartements spacieux, décorés avec goût; les prix sont raisonnables. Ils hésitent, une nouvelle fois. Puis font marche arrière, décident de partir... Ce soir, ils dormiront dans une rue bruyante, à Téhéran. Pas au Paradis.

…Le Paradis, ils l'ont détruit, ces idiots! Sur toute la Terre, ou presque. Ils s'apprêtent à débarquer sur Mars, ou sur Vénus, ou plus loin encore. S'ils trouvent d'autres paradis, ils les détruiront aussi, c'est sûr!

Le trouveront-ils leur paradis, Emelle, Géhel, embarqués sur un cargo d'espérance? Près des rives de la Caspienne, il était disparu. Demain, ils partiront ailleurs, en direction du Sud. Vers d'autres rives, calcinées par un soleil de torchères. Au large, l'océan cache une perle rare. Elle les attend.

Il est tard, il faut se quitter… Adieu Mehdi! Sur les toitures en terrasses, l'air froid des sommets cingle les visages... "Le vent dans les yeux."

…Dans son lit, Géhel ne trouvera pas le sommeil. Massouleh, quel message livres-tu?... Le regard des frères, les deux dans la cité, les deux sur la montagne, deux sur terre, deux aux cieux; les deux princesses du vent, les deux vallées jumelles... Dualité! Quatre fois deux, huit… Huit messagers. Deux annonçant l'amour, deux annonçant la mort. Mort à ce monde... L'Amour, la Mort, A et M majuscules, immenses, majestueux, par-delà l'amour, par-delà la vie, par-delà la mort... Deux messagères du vent. Elles annoncent la bourrasque. Elle balaiera ce monde, ses scories, ses scorpions, ses vipères. Elle ouvrira les yeux sur un nouveau Monde... Les deux vallées y sont déjà. Leurs ombres se sont figées sur des rochers stériles; elles portent la Sagesse en leur sein. Et celle-ci étincelle dans sa parure de neige, sur un écrin d'azur.

Huit messagers, n'en faisant qu'un... Mehdi, présage de la fin des temps; ici présent. ■

*Ces chapitres sont extraits de l'ouvrage intitulé *La spirale d'Ormouz* mis à la disposition de *La Revue de Téhéran* par son auteur, et dont nous reproduisons des chapitres ici ainsi que dans les numéros suivants.

- Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.
- En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.
- Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.
- Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.
- *La Revue de Téhéran* se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.
- Toute citation reste autorisée avec notation des références.

- ماهنامه«رُوو دوتهران»در دکه‌های‌اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.
- در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.
- مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.
- چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.
- « رُوو دو تهران » در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی‌شود.
- نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

S'abonner en Iran

LA REVUE DE TEHERAN

فرم اشتراک ماهنامه "رُوو دو تهران"

☐ یک ساله ۴۰۰/۰۰۰ ریال	Nom de la société (*Facultatif*) موسسه
☐ شش ماهه ۲۰۰/۰۰۰ ریال	Nom نام خانوادگی — Prénom نام
☐ **1 an 40 000 tomans**	Adresse آدرس
☐ **6 mois 20 000 tomans**	Boîte postale صندوق پستی — Code postal کدپستی
	E-mail پست الکترونیکی — Téléphone تلفن

اشتراک از ایران برای خارج کشور

☐ شش ماهه ۸۵۰/۰۰۰ ریال — ☐ یک ساله ۱/۷۰۰/۰۰۰ ریال

S'abonner d'Iran pour l'étranger

☐ **1 an 170 000 tomans** — ☐ **6 mois 85 000 tomans**

Effectuez votre virement sur le compte :

Banque Tejarat
N°: **251005060** de la Banque Tejarat
Agence **Mirdamad-e Sharghi**, **Téhéran**,
Code de l'Agence : **351**
Au nom de **Mo'asese Ettelaat**

Vous pouvez effectuer le virement dans l'ensemble des Banques Tejarat d'Iran.

حق اشتراک را به حساب جاری **۲۵۱۰۰۵۰۶۰** نزد **بانک تجارت**،
شعبه **میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱**
(قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت)
به نام **موسسه اطلاعات** واریز،
و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک به آدرس
تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، موسسه اطلاعات،
نشریه ***La Revue de Téhéran*** ارسال نمایید.
تلفن امور مشترکین: ۲۹۹۹۳۴۷۲ - ۲۹۹۹۳۴۷۱

Merci ensuite de nous adresser la preuve de virement ainsi que vos nom et adresse à l'adresse suivante:
Presses Ettelaat, Av. Naft-e Jonoubi, Bd. Mirdamad, Téhéran.
Code Postal : 15 49 95 31 11
Pour signaler tout problème de réception : mail@teheran.ir

مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز
مؤسسهٔ اطلاعات

مدیر مسئول
محمد جواد محمدی

سردبیر
املی نُوواِگلیز (رضوی فر)

دبیری تحریریه
عارفه حجازی
بابک ارشادی

تحریریه
روح الله حسینی
اسفندیار اسفندی
افسانه پورمظاهری
ژان-پیِر بریگودیو
مجید یوسفی بهزادی
ژیل لانو
خدیجه نادری بنی
زینب گلستانی
مهناز رضائی
جمیله ضیاء
شکوفه اولیاء
هدی صدوق
آلیس بُمباردیه

طراحی و صفحه آرایی
منیره برهانی

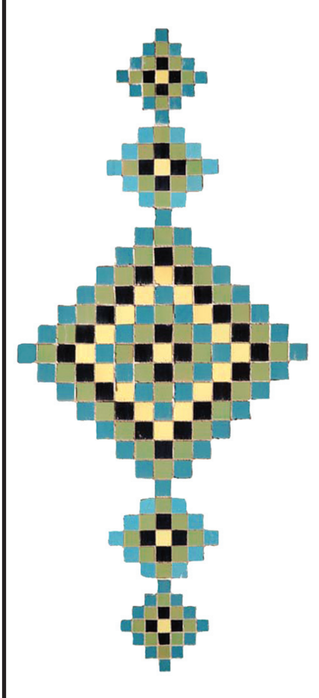
گزارشگر در فرانسه
میرِی فِررا
اِلودی برنارد

تصحیح
بئاتریس ترهارد

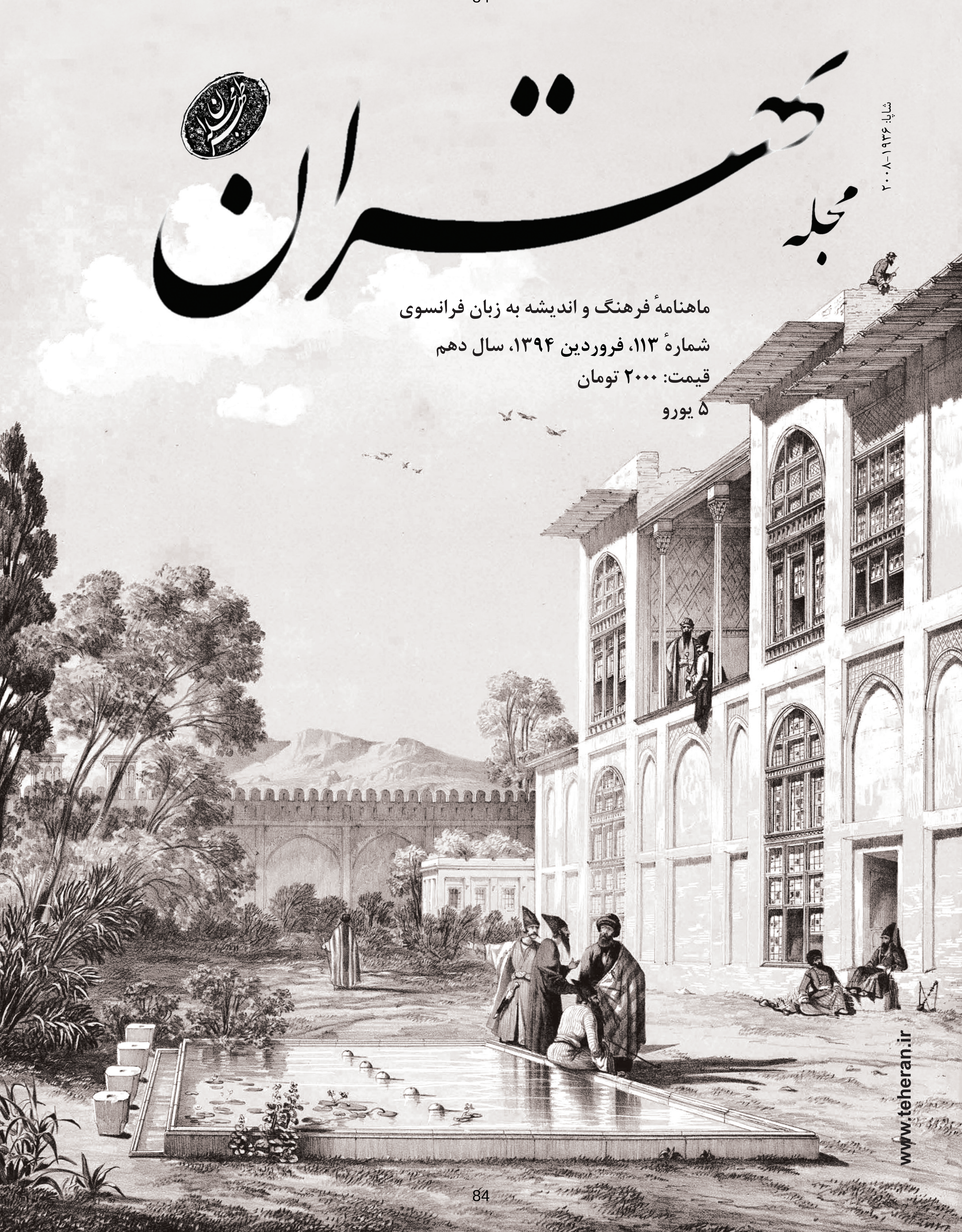
پایگاه اینترنتی
میلاد شکرخواه
محمدامین یوسفی
مژده برهانی

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
مؤسسهٔ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۳۱۱۱
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر: ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی: **mail@teheran.ir**
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰

چاپ ایرانچاپ



Verso de la couverture:
Vue intérieure de la citadelle Karim Khân à Shirâz, gravure d'Eugène Flandin, **Voyage en Perse*****, éd. Gide et Baudry, 1851***



مجله تهران
شاپا: ۲۰۰۸-۱۹۳۶
ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی
شمارهٔ ۱۱۳، فروردین ۱۳۹۴، سال دهم
قیمت: ۲۰۰۰ تومان
۵ یورو
www.teheran.ir